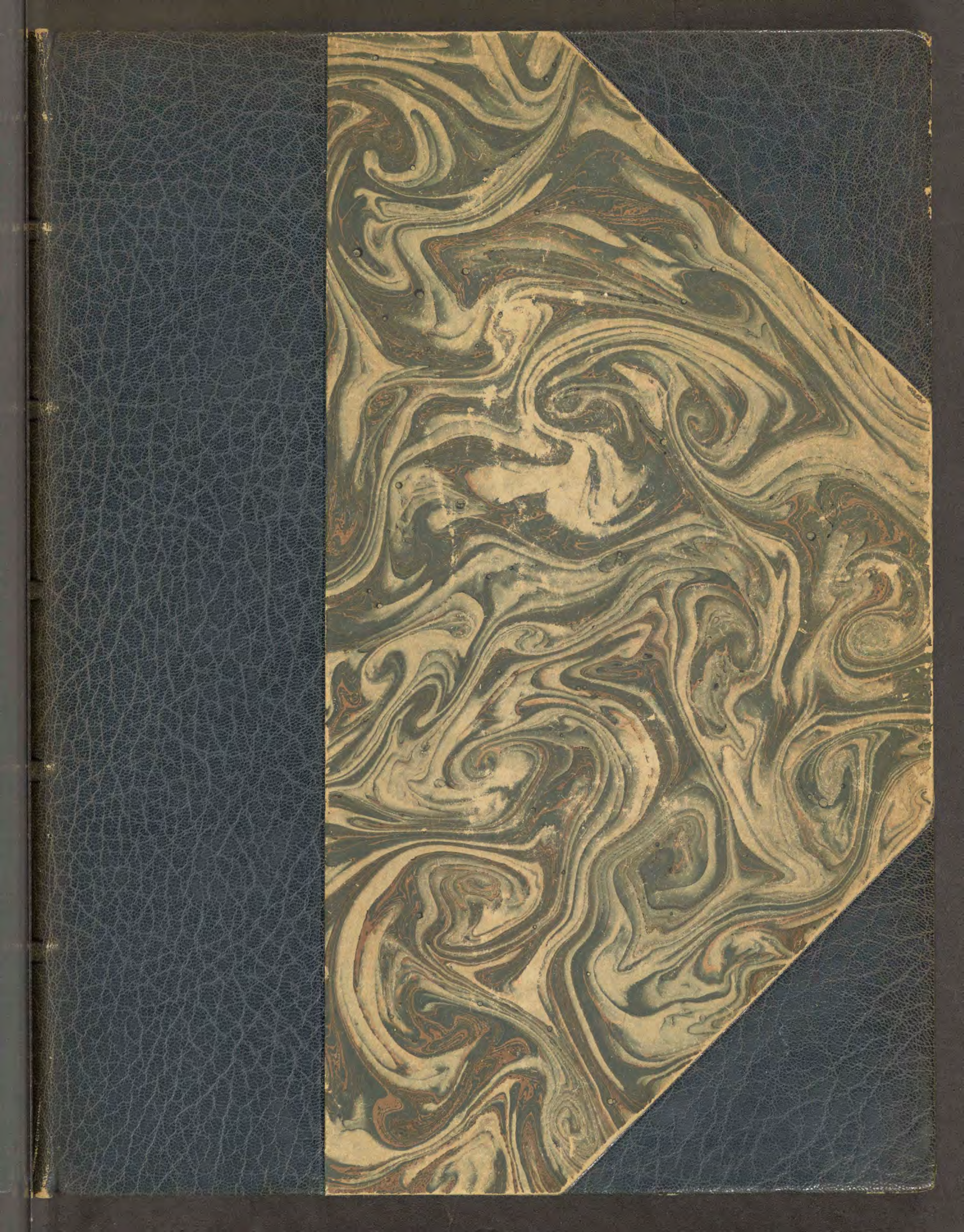



OF·GEMS·&c
GEM·CUTTING
GEMSTONES·OF·NORTH·AMERICA·PROSPECTING·FOR·GEM
STONES·AND
MINERALS
MINERALOGY·EMERALD·AND·OTHER·BERYLS·CATALOG
EX LIBRIS
JOHN SIN KAN KAS

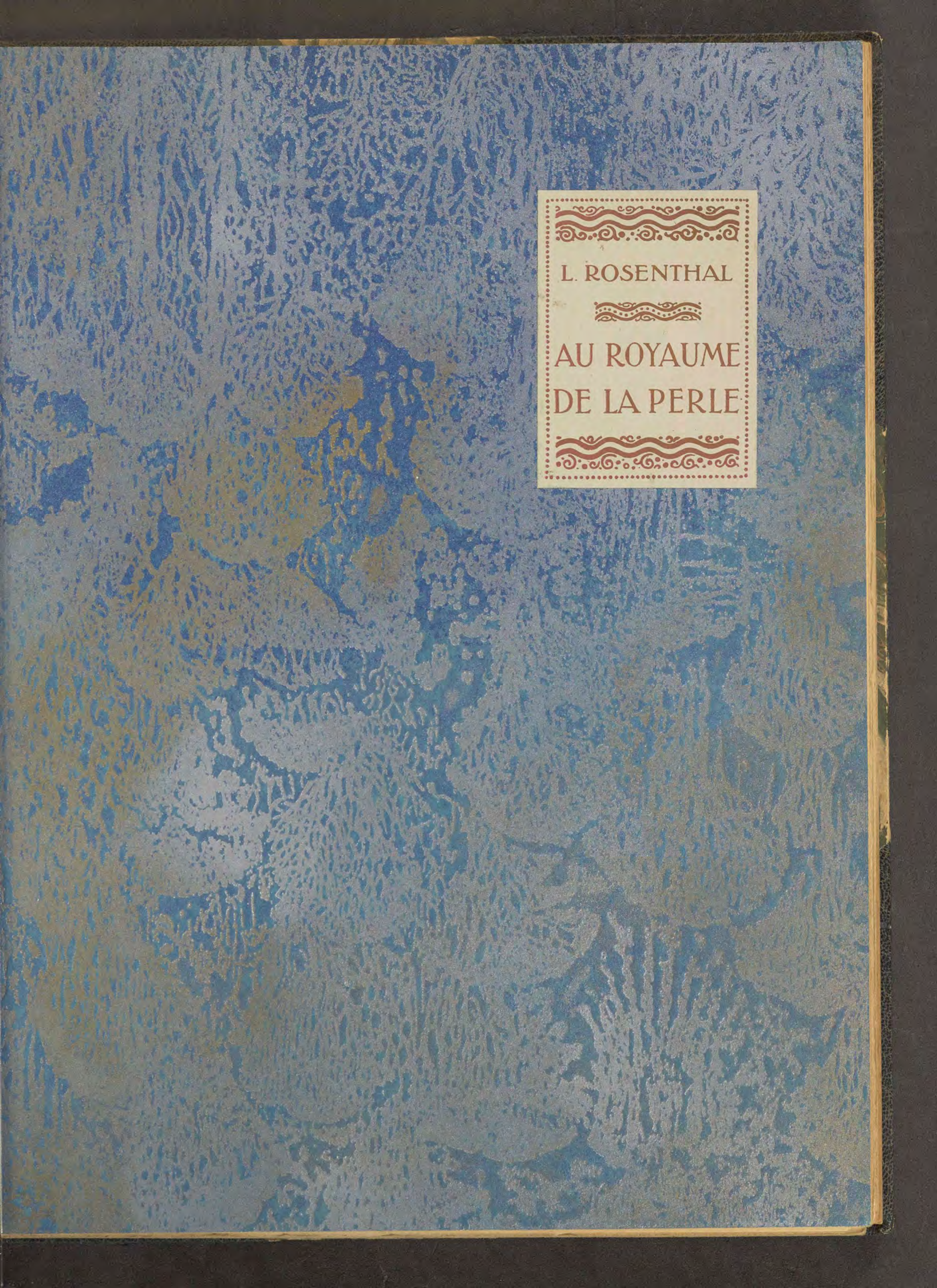


CANADA

1920

No 478 Signed
of limited editi

10 Edmund Dulac illus
Original wraps bound in


L. ROSENTHAL
AU ROYAUME
DE LA PERLE



AU ROYAUME DE LA PERLE



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES DONT DEUX CENT CINQUANTE AVEC UN ÉTAT EN COULEURS

EXEMPLAIRE N° 478

Edmund Dulac

LEONARD ROSENTHAL

AU ROYAUME DE LA PERLE

ILLUSTRATIONS

DE

EDMOND DULAC

L'EDITION D'ART · H. PIAZZA · PARIS

La naissance de la perle... (page 124).





CHAPITRE I
LA PERLE DANS L'HISTOIRE

Don mystérieux et parfait de la nature, la perle apparaît dès l'aube de l'Histoire. Elle fut, sans doute, l'une des premières gemmes connues de l'homme. Il est probable, en effet, qu'un membre d'une peuplade ichthyophage des côtes de l'Inde la découvrit et fut attiré par son éclat, en ouvrant les mollusques destinés à sa nourriture. Le goût naturel des objets brillants, et, plus tard, l'instinct esthétique se développant, il s'en servit pour satisfaire ce besoin de la parure qui caractérise également les tribus sauvages et les civilisations les plus raffinées et n'est, dit Berthelot, qu'une interprétation particulière du sentiment de l'art, l'un des plus puissants de l'humanité.

Possesseurs des bancs les plus riches de l'Océan Indien, de la Mer Rouge et du Golfe Persique, il est naturel que les peuplades Asiatiques, les Perses et les Egyptiens aient été les premiers à comprendre le charme et le prix de ces joyaux et à les recueillir en grandes quantités. La perle se trouve ainsi liée aux plus anciennes légendes orientales.

Les *Védas*, livres sacrés des Brahmanes, chantent la beauté

des ornements de perles, plus d'un millénaire avant l'ère chrétienne; et les deux grands poèmes épiques des Hindous, le *Ramayana* et le *Mahabharata* y font de fréquentes allusions. Un très ancien mythe rapportant les offrandes faites par les éléments en l'honneur de la Déité dit : « L'air lui offrit l'arc-en-ciel, le feu le météore, « la terre un rubis et la mer une perle. L'arc-en-ciel formait le « nimbe du Dieu, le météore lui servait de lampe, le rubis ornait « son front et la perle, il la portait sur son cœur [1]. »

Mais la légende Hindoue en attribue la découverte à Krishna, qui l'aurait cueillie au fond de l'Océan pour en orner sa fille Pandaïa le jour de ses noces. Toutes les femmes indiennes suivent aujourd'hui encore l'exemple venu d'en haut et la perle est leur parure consacrée. Les Rajahs en ornent leurs vêtements somptueux, leur trône, les murailles de leurs palais et en possèdent de fort belles collections.

Les Chinois connurent et apprécièrent la perle de fort bonne heure. Plus de deux mille trois cents ans avant le Christ, elle était admise par eux en paiement de l'impôt. Ils s'en servaient pour orner leurs idoles et la considéraient comme un charme contre les incendies et les désastres de toutes sortes. Née, d'après certains auteurs, dans le cerveau du dragon légendaire, ils lui attribuèrent des vertus magiques et des propriétés médicinales. Dans leur littérature ancienne, on trouve d'étranges allusions aux perles dont certaines étaient si brillantes que leurs feux suffisaient à faire cuire le riz à mille mètres de distance.

En Perse, le goût de la perle existe dans les temps les plus reculés. Les monnaies, les médailles anciennes représentant les Reines de Perse nous les montrent les oreilles ornées de perles et, tout récemment, la mission de Morgan nous apporta les restes

d'un fort beau collier de perles trouvé à Suse, dans le sarcophage d'une Princesse Achéménide. Il date, sans doute, du IVe siècle avant Jésus-Christ et se trouve actuellement au Musée du Louvre. Les seigneurs persans portaient, eux aussi, des pendeloques ornées de perles, mais à l'oreille droite seulement, et cette coutume fut reprise plus tard par les jeunes Athéniens.

Dans l'Ancien Testament, il est fréquemment question de perles. Le *Livre de Job*, les *Proverbes de Salomon* prouvent en quelle estime on les tenait. Saint Mathieu, dans le sermon sur la Montagne, dit : « Le royaume des Cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles et qui, en ayant trouvé une de grand prix, s'en va, vend tout ce qu'il possède et l'achète. » — (Chapitre XIII, 45-46). Le Christ compare tout ce qu'il y a de plus précieux à la perle. Les Hébreux, dans le *Talmud*, les Arabes, dans le *Koran*, en font le symbole de la beauté idéale et pure.

Les Grecs connurent les perles par l'intermédiaire des marchands phéniciens qui parcouraient la Méditerranée et les transportaient chez toutes les nations riveraines. Mais l'usage ne s'en répandit chez eux que lorsque les guerres persiques leur eurent mieux fait connaître les trésors de l'Orient. Bien qu'il semble certain qu'Homère les cite en décrivant « les gouttelettes brillantes » qui ornaient les oreilles de Junon (*Iliade*, XIV, 18), il n'en est guère fait mention qu'à partir d'Alexandre, c'est-à-dire à la conquête de l'Inde, d'où elles prennent leur origine.

L'un des premiers auteurs grecs qui en ait parlé serait Théophraste. Il établit que la perle est produite par des coquillages et que l'on s'en sert pour fabriquer des colliers d'une grande valeur.

De Grèce, le goût de la perle passa rapidement à Rome, où affluaient toutes les richesses du monde. Lorsqu'elle étendit sa

puissance sur les peuples barbares, l'austère République versa dans le luxe et se para complaisamment des dépouilles des peuples conquis. Le nom de Margarita, ou perle, qu'on avait coutume de donner aux femmes, y est souvent remplacé par Unio, et Pline l'explique en disant que chaque perle naît unique et n'est jamais pareille à aucune autre.

Pompée, conquérant du Pont et de la Syrie, rapporta des palais de Mithridate une si grande quantité de perles qu'il put en offrir une collection magnifique au Jupiter Capitolin. La passion des Romains pour les objets précieux s'accrut, et le luxe des perles devint inouï. Pline raconte qu'au triomphe de Pompée figurait son portrait retracé avec des perles, trente-trois couronnes de perles et un autel, dédié aux Muses, tout orné des mêmes pierres. Les femmes se paraient de perles pendant leur sommeil pour les posséder en rêve et elles les suspendaient par trois aux oreilles, afin que le tintement des pendeloques leur rappelât la beauté qu'elles ne pouvaient pas voir.

Plus tard, la perle joua un rôle important dans la loi somptuaire par laquelle les magistrats romains prétendirent porter remède à la dépopulation.

César interdit les parures de perles aux femmes qui n'avaient ni enfants ni mari et qui comptaient moins de cinquante-cinq ans d'âge. La passion des perles n'en persista pas moins ; Caligula en couvrait ses brodequins, et Néron en garnit les sceptres et les masques des histrions. Le diadème et le casque de Constantin le Grand en étaient incrustés.

Plus tard, lorsque Byzance devint la capitale de l'Empire, le contrôle qu'elle exerçait sur le commerce entre l'Asie et l'Europe, ainsi que l'influence des coutumes orientales contribuèrent à y

former d'énormes collections. Pendant des siècles, après que Rome eut été pillée, cette capitale demeura le foyer des arts et les perles y furent l'ornement favori.

Aux XIIe et XIIIe siècles, le retour des Croisés et le développement de leurs ordres de chevalerie aidèrent encore grandement à vulgariser l'emploi des perles dans la parure et dans la décoration. Les orfèvres de l'époque furent initiés aux secrets de l'art mauresque et apprirent à s'en servir avec profit, selon la tradition orientale.

Au moyen âge, l'âme mystique et fervente des peuples chrétiens leur fit offrir les trésors terrestres en échange des faveurs célestes, et leur foi pieuse dédia les perles à l'ornementation des objets du culte. Ils en chargèrent les reliquaires, les statues, les chasubles, les calices et les missels, et il n'est pas de récit relatif aux objets d'église où elles ne figurent.

Au XIVe siècle, la perle est à la mode dans toute l'Europe; les vêtements des hommes et des femmes en sont décorés, et il n'est pas de fêtes, de mariage, de tournoi, de sacre d'évêque ou de célébration de victoire, sans que le pur éclat de sa blancheur lunaire ne s'ajoute au ruissellement des pierreries. A cette époque, les perles et les pierres précieuses servaient, en Europe comme en Orient, de réserves financières; princes et nobles emportaient leurs trésors à la guerre pour les garder en leur possession et aussi à cause de la vertu mystique qu'ils leur attribuaient. Leurs joyaux constituaient une large part de leur fortune et ils allaient à la bataille superbement vêtus. C'est pour cette raison que de nombreux trésors du moyen âge furent perdus et détruits et qu'il ne nous reste que peu de parures de cette époque.

En France, la perle fait son apparition sous Henri II et Cathe-

rine de Médicis. Germain Bapst, dans son *Histoire des Joyaux de la Couronne*, dit que Catherine de Médicis avait la plus belle perle du monde lorsqu'elle fut mariée à Marseille, le 28 octobre 1535, avec Henri, Duc d'Orléans. « Elle apportait en France quantité de « bijoux et, entr'autres, la plus belle, la plus grosse perle qu'on « ait jamais vue », dit Brantôme.

Pendant les deux siècles qui suivirent la découverte de l'Amérique, l'affluence des perles enrichit les marchands espagnols qui en fournirent toute l'Europe. L'extravagance de la toilette et de la parure y fut sans bornes dans toutes les cours, et la quantité de perles portées l'emporta de beaucoup sur celle des autres bijoux. Les récits historiques se trouvent illustrés par les peintures et les gravures du temps qui révèlent à quel point l'usage des perles fut grand chez les Habsbourg, les Valois, les Médicis, les Borgia, les Tudor et les Stuart. Mais, si les Anciens se familiarisèrent vite avec la perle elle-même et en comprirent la beauté, ils demeurèrent fort ignorants quant à son origine authentique. Rapportée du lointain Orient, toute enveloppée de mystères, les légendes qui la font naître s'accréditèrent pendant ces siècles où la tradition avait plus d'influence que l'observation et l'expérience. C'est pour cette raison qu'il nous a paru malaisé de séparer l'origine légendaire et poétique de la perle de sa naissance véritable.







CHAPITRE II ORIGINE DE LA PERLE

LA génération de la perle a fait l'objet des discussions et des spéculations des naturalistes de toutes les époques et de tous les pays. Aujourd'hui, bien que la plupart des conceptions primitives, après de nombreuses expériences, soient controuvées, la science ne s'exprime pas encore d'une manière définitive sur son origine et son développement.

Les poètes et les conteurs, dont la fantaisie néglige parfois la raison, virent en elle, tantôt les larmes des anges, tantôt les pleurs des naïades ou des sirènes, transformés en gemmes. Cette idée se retrouve peut-être encore aujourd'hui, dans la croyance, parfois reçue, que les perles présagent les larmes ou les attirent sur leurs possesseurs. Cette absurdité fut propagée par des personnages illustres chez lesquels l'expérience semble avoir corroboré la superstition. Marie de Médicis, reine de France, rêva que ses diamants étaiént transformés en perles, la nuit qui précéda l'assassinat de Henri IV.

L'éclat chatoyant et insaisissable des perles rappelant de très près celui des gouttes de rosée qui reflètent les rayons du soleil, les Anciens conclurent, le plus naturellement du monde, que celles-

ci étaient formées par des gouttes de rosée cristallisées. La rosée solaire fécondait, disaient-ils, le coquillage entre-bâillé et c'était du ciel que les perles tiraient leur couleur, nuageuse ou limpide, suivant la nuance du ciel à l'aurore. Leur éclat dépendait plus du calme de l'air que de l'état de la mer. S'il tonnait, l'animal, frappé de terreur, se fermait et les bulles demeuraient vides et avortées. Ces coquillages, doués d'une intelligence extraordinaire, vivaient en troupes sous la direction d'un roi, ainsi que les abeilles. D'après Mégasthène, il fallait saisir le roi, et les autres, demeurant sans direction, se laissaient prendre. Pour éviter les pêcheurs, les huîtres se refermaient parfois sur les mains de leurs ravisseurs et les coupaient de leur tranchant ; ou bien encore, elle se cachaient derrière les rochers, dans les gîtes des chiens de mer et des requins.

Ces croyances, probablement recueillies dans les livres sanscrits des Brahmanes et dans beaucoup de littératures orientales, furent rapportées par Pline, Solin, Ammien Marcelin et par Marbode, évêque de Rennes.

Maintenant que bien des hypothèses d'un ordre plus scientifique ont été émises, la théorie soutenue avec le plus de vigueur est la théorie parasitaire, d'après laquelle un animalcule quelconque pénétrant dans l'huître, après en avoir percé la coquille, se trouve immédiatement entouré d'une concrétion perlière qui l'immobilise et le met hors d'état de nuire.

Pour nous, la perle se forme à la suite d'une blessure causée au mollusque, soit par un animal, soit par un grain de sable, ou toute autre matière étrangère. L'huître, gênée, s'empresse d'enfermer ce corpuscule dans une série d'enveloppes sphériques. C'est ainsi que, dans la douleur, naît ce chef-d'œuvre de la nature, ce qui fit dire à Dubois que « la plus belle perle n'est que le brillant sarcophage d'un ver ».

Tu te montres sur le char, tu étincelles sur le carquois... (page 124).



Nous sommes convaincus que si l'on pouvait introduire dans une huître perlière un objet quelconque, en guise de noyau, la perle qui surgirait présenterait exactement la forme de l'objet introduit, pourvu que celui-ci puisse flotter librement entre les coquilles.

Saint Jérôme pensait déjà que « la perle se forme par lits et diverses enveloppes, à la manière des oignons, ce qui montre que son accroissement provient du poisson. Elle est aussi solide et dure, dès sa naissance, que la coquille qui la renferme ».

Mais alors, quelle différence y a-t-il entre la matière perlière et la nacre ? On peut dire à proprement parler, qu'il n'y en a point, et qu'elles ne diffèrent l'une de l'autre, que par la proportion des éléments qui les composent. La perle contient moins d'eau et plus de matière organique ; cependant, coupée en deux, elle présente, dans sa section, le même aspect que la nacre.

Excessivement dure et résistante, il est difficile de l'écraser sous le pied.

Voici l'analyse de la perle Pintadine :

Carbure de calcium	91,59	Eau	3,97
Matière organique	3,83	Divers et perte	0,81

La perle peut donc être considérée comme une véritable exsudation de la substance nacrée, qui, au lieu de s'étendre en feuillets, entoure les corps étrangers qui ont pénétré entre la valve et le corps de l'animal que celle-ci protège. Par ce travail, le mollusque se trouve préservé des irritations que la présence de ces petits corpuscules pourrait lui occasionner.

La qualité la plus importante des perles, qui s'appelle « l'orient », est le brillant spécial qu'elles possèdent et qui provient de la courbure des différentes assises concentriques dont elles sont formées. Superposées, elles reflètent chacune leur éclat particulier. La

beauté de l'orient dépend du nombre des lamelles et de leur épaisseur. C'est pour cette raison qu'un morceau de nacre ordinaire, taillé en forme de perle et poli, ne peut jamais acquérir l'orient des perles véritables.

Leur lustre satiné proviendrait, d'après Seurat, de phénomènes optiques, dus à la superposition des assises de nacre qui se laissent traverser par la lumière. Elles dispersent et réfractent cette lumière qui, après réflexion, interfère avec la lumière directe. Plus les assises sont minces et transparentes, plus le lustre est beau.

Il est généralement admis que les perles se forment en une ou deux années, trois au maximum. Les plus belles se trouvent à l'intérieur du corps de l'huître. Celles qui adhèrent à la coquille sont enlisées et recouvertes par la matière perlière. Une fois enlevées, elles prennent le nom de « blister pearls » et ne sont que des demi-perles, puisque leur face adhérente offre l'aspect d'un morceau de nacre. Celles qui ont pour origine un peu de vase ou de boue, s'appellent « blue pearls » et se reconnaissent entre mille à leur fond sombre.

On distingue quatre formes classiques de perles : les rondes, les boutons, les poires et les perles baroques. Les rondes se trouvent à l'intérieur du mollusque et doivent leur forme à la facilité avec laquelle elles peuvent s'y mouvoir. Les poires sont situées au bord des valves et leur forme ovale s'explique par la pression que les bords de la coquille exercent sur la perle. Quant aux perles baroques, elles se trouvent généralement près du muscle de l'huître, ce qui contrarie leur développement régulier. Une huître, en plein développement, produit, en moyenne, douze millions d'œufs ; et si l'on considère que 90 pour 100 des mollusques sont aptes à la reproduction, on peut juger de la facilité avec laquelle ils se multiplient.

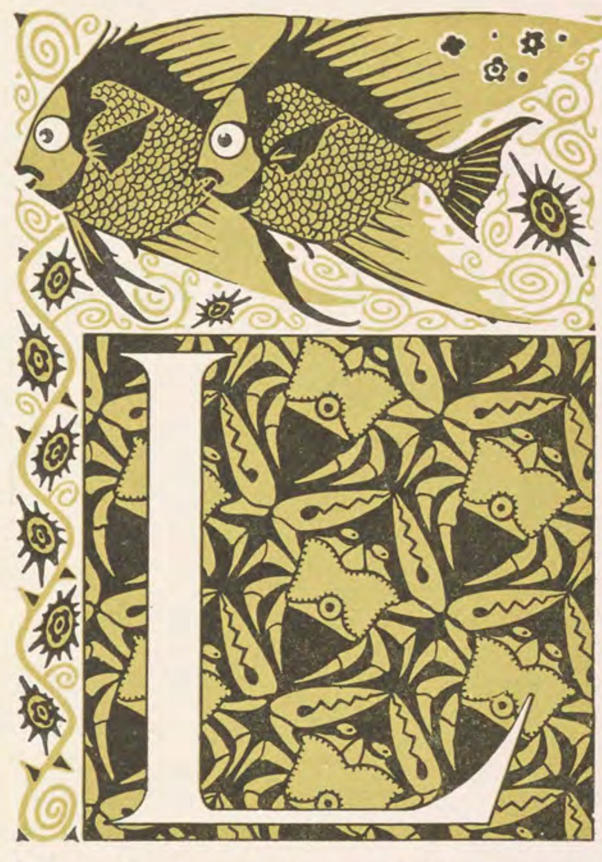
En supposant même qu'une grande partie soit dévorée par les poissons, il en reste un nombre appréciable.

On fut longtemps porté à croire que les plus belles perles se trouvaient dans les eaux profondes, mais les résultats des expériences faites n'ont pas été satisfaisants dans les profondeurs dépassant dix ou douze mètres. On y a récolté de très belle nacre, mais bien peu de perles.

Les mollusques producteurs atteignent leur complet développement au bout de quatre ans. Mais la coquille s'épaissit encore pendant deux ans et c'est pendant cette période que les perles grossissent le plus rapidement. A six ans, environ, l'animal meurt, la coquille s'ouvre et le contenu disparaît.

On a tout intérêt, cela est évident, à laisser les huîtres sur les bancs le plus longtemps possible, afin d'obtenir de grosses perles, mais on court le risque de les perdre tout à fait.

Ouétan, dans le cinquième livre de l'*Histoire des Indes Occidentales*, chapitre 198, dit : « Les perles sont dans leurs écailles comme les œufs sont dans le corps de la poule et la mère huître les met dehors de la même manière que la poule pond ses œufs. » C'est que beaucoup d'huîtres, gênées par la perle, arrivent à l'expulser de leur coquille. Nous pouvons donc nous rendre compte de la quantité innombrable de perles, et des plus belles, qui jonchent le fond des océans où jamais, sans doute, la main de l'homme ne pourra les cueillir.



CHAPITRE III
LES PECHERIES DE PERLES

Les pêcheries de perles se trouvent à peu près toutes situées dans la zône intertropicale et, si nous décrivions un large cercle partant des pêcheries du Golfe Persique, pour atteindre l'île Margarita (Venezuela), nous y engloberions les pêcheries de Massaouah, d'Australie, de Tahiti, de Panama, de Californie, celles des Iles Hollandaises et bien d'autres encore. L'huître perlière se pêche d'ailleurs un peu partout, mais on n'exploite que les pêcheries connues depuis des siècles, les autres donnant un rendement insuffisant et s'épuisant trop vite. Parmi celles que nous avons citées, chacune produit des perles de couleur et d'aspect différents d'après la grandeur des coquilles, et surtout, selon la composition du fond marin. La pêcherie la plus importante du monde est celle du Golfe Persique, qui produit annuellement pour 40 à 60 millions de francs de perles. Les anciens Grecs la connaissaient déjà au temps de Séleucus, roi de Syrie ; Mégasthène parle de pêcheries de perles situées sur les côtes orientales du Golfe Persique.

Depuis l'année 1515 jusqu'au XVIIe siècle, le commerce des perles de cette région fut aux mains des Portugais qui s'emparèrent

des îles dont les eaux possédaient des bancs perliers. Plus tard, les cheiks riverains les reprirent aux étrangers. Les îles Bahrein constituent aujourd'hui l'entrepôt de toutes les pêcheries et les perles sont ensuite expédiées à Bombay. La pêche y est libre, sauf une minime redevance au cheik du port.

La pêche du Golfe Persique commence au mois d'avril pour ne se terminer parfois qu'au mois d'octobre ou même novembre, lorsque le temps est chaud et le vent favorable. Cette période est interrompue par les fêtes du Ramadan, qui durent un mois.

Les bancs se trouvent en général à 150 ou 200 milles de la côte d'Arabie, laquelle n'est, d'un bout à l'autre, qu'un vaste désert. Soixante à quatre-vingt mille indigènes environ se consacrent uniquement à la pêcherie. Au début de la saison chaude, l'Arabe, capitaine d'un bateau, commence par s'approvisionner de riz, de dattes sèches, de café et de sucre. Ce sera quelque riche Arabe (ils sont peut-être dix à quinze qui tiennent dans leurs mains tout le pays) qui avancera ces marchandises avec une majoration de 30 à 40 % en se réservant le droit, au retour du pêcheur, d'acheter les perles. Et c'est alors, en cas de mauvaise récolte, que commencent les malheurs de ce dernier, pendant que s'accumulent les intérêts de sa dette.

Un acheteur français, constamment en contact avec ces Arabes dont il parle la langue, nous raconte de la façon suivante les scènes dont il fut le témoin :

« Un matin, à quatre heures, j'arrivai à bord d'un voilier dans lequel se trouvait quatre-vingts pêcheurs. Tous étaient à leur poste dans un silence impressionnant ; une discipline exemplaire régnait à bord. Toutes les deux ou trois minutes, une trentaine d'hommes plongeaient, suspendus à des cordes que tenaient leurs camarades.

Leur manière de pêcher est des plus primitives. Les seuls instruments dont ils disposent sont : une petite pince en os, qui leur sert à se comprimer les narines, et des doigtiers en cuir qui les protègent contre les coupures qu'ils sont susceptibles de se faire en arrachant les coquilles des rochers. Un petit panier qu'ils portent devant eux et une pierre à laquelle ils sont attachés complètent leur équipement. Chaque plongée dure de deux à trois minutes (on a même établi un record de cinq minutes). Quand les plongeurs remontent à la surface leur aspect est lamentable, la plupart sont suffoqués et j'ai remarqué aussi que beaucoup d'entre eux étaient sourds. Le capitaine du bateau m'a confié qu'ils pouvaient rarement travailler plus de cinq ans. Les pêcheurs que je venais de voir plonger étaient descendus à vingt mètres de profondeur.

« Tout à coup, sur un côté du bateau, j'aperçus une certaine agitation, une dizaine de pêcheurs plongeaient au même endroit. Le capitaine me dit alors, d'un air parfaitement calme : « C'est un pêcheur qui ne fait plus signe avec sa corde. Sans doute a-t-il été mordu par un poisson ou bien a-t-il une syncope. »

« Pour ma part, j'éprouvais une vive émotion. Finalement, je vis apparaître un pêcheur traînant, inanimé et tout ensanglanté, son camarade qui avait été emporté par le courant à trente mètres du bateau. On me dit que c'est un poisson appelé ici le « diable » (la pieuvre) qui lui avait sucé le sang.

« La plupart de ces pêcheurs portent toujours sur eux une amulette rapportée de La Mecque et qui les protège, soi-disant, contre ce poisson. J'ai eu le plaisir de revoir en vie le malheureux à qui cet accident était arrivé. Après qu'il eut pris une tasse de café (la seule chose dont se nourrissent les pêcheurs durant qua-

torze heures de la journée), quelle ne fut pas ma stupéfaction de le voir replonger une heure plus tard. La nuit venue, les pêcheurs mangent du riz et des dattes avant de se coucher.

« En voyant les misères qu'endurent ces malheureux, je pensais que si l'on envoyait les apaches de Paris faire leurs travaux forcés au Golfe, leur disparition serait assurée, car non seulement ils sont exposés à être dévorés par les requins ou asphyxiés, mais les pêcheurs expirent parfois en sortant de l'eau, surtout s'ils se sont enfoncés un peu trop profondément. Très jeunes encore, leur vue s'affaiblit, leur corps se couvre de plaies inguérissables et ils meurent.

« Les huîtres pêchées sont ouvertes, soit à bord du bateau, soit à terre. On les étale au soleil où elles entrent en décomposition et une odeur horrible se répand à plusieurs kilomètres. On retire immédiatement les quelques grosses perles, quand il y en a, et le reste est bouilli et tamisé, afin de recueillir les perles qui pourraient encore s'y trouver. Dans certaines pêcheries, on emploie les rayons X qui permettent de reconnaître les huîtres contenant des perles. Les petites coquilles vides sont rejetées à la mer, et, de cette façon, on assure la protection des pêcheries en fournissant aux bancs le moyen de se repeupler. Toutefois ce système n'est en usage que dans les pêcheries particulières. La moyenne est d'environ cinquante coquilles pour quelques petites perles; les belles sont très rares. Mais, quand, par hasard, on en découvre une, la joie sur le bateau est immense; des coups de pistolets retentissent et annoncent (faute de télégraphie sans fil) la bonne nouvelle qui se répand bientôt d'un bateau à l'autre, sur toute l'étendue du banc, et ne tarde pas à gagner la côte, où l'on ne parlera bientôt plus que de l'orient, de la beauté, de la couleur et de la forme de

cette merveille. On lui donnera toutes les épithètes les plus flatteuses et on la comparera aux astres du ciel. Dans ces parages, l'Arabe a la perle en adoration et la préfère même à son cheval. Dernièrement, un pêcheur trouva une jolie perle et, comme d'habitude, la mit dans sa bouche afin de lui éviter les brusques changements de température susceptibles de la craqueler, mais son émotion fut si grande, qu'il la mordit; une de ses dents se cassa et raya la perle.

« Une fois revenu au village, le maître pêcheur vend sa récolte à l'Arabe qui lui a avancé la nourriture et ce dernier va à son tour la vendre au grand marché du Golfe ou à Bombay. »

Parmi les pêcheries précitées, il en est une qui a perdu beaucoup de sa valeur : c'est celle de l'île de Ceylan. Connue dans l'antiquité, elle était alors très importante et se trouve presque abandonnée aujourd'hui à cause des sables mouvants qui viennent ensevelir les bancs au moment de la pêche. Il est probable cependant que, d'ici peu, on y reprendra la pêche qui pourra donner, sans doute, d'excellents résultats. L'époque de son exploitation, par les Portugais, remonte à 1586. En ce temps-là, une population de soixante mille personnes s'y réunissait tous les ans au moment de la pêche. En 1640, elle passa aux Hollandais. Tous les trois ans, environ, deux cent mille personnes y venaient faire la pêche, dont le privilège se vendait aux enchères. Une période de vingt jours était réservée pour le bénéfice des pêcheurs. Les Hollandais furent remplacés en 1796 par les Anglais qui y ont réglementé, surveillé et contrôlé les pêcheries pour en tirer un bénéfice qui se chiffre par plusieurs millions chaque année.

Dans ces parages, la pêche dure de cinq à six semaines par an; le Gouvernement touche les trois quarts du produit et le reste

revient aux pêcheurs. Les huîtres sont vendues par lots de mille dont les prix varient entre 10 et 500 francs. Les mollusques sont vendus fermés et ce sont les spéculations des revendeurs qui donnent lieu à des fluctuations aussi importantes. La quantité d'huîtres pêchées est très variable.

La perle de Ceylan, quoique n'étant ni très grande, ni très ronde, est vive et d'un beau blanc. Très prisée en Europe centrale, elle y serait la bienvenue, en raison du manque total de ce genre de marchandises sur les marchés.

Viennent ensuite les pêcheries de l'Ile Margarita, au Venezuela, et celles d'Australie, dont le marché est à Broome. Elles produisent, chacune, pour 2 à 3 millions de perles par an environ, mais les pêcheurs d'Australie vendent la nacre très cher et les perles ne représentent pour eux qu'un bénéfice supplémentaire. Au Venezuela, au contraire, la nacre est sans aucune valeur et les pêcheurs de perles y sont extrêmement malheureux. A diverses reprises, ils abandonnèrent leur métier pour s'adonner à celui de la pêche, toujours très fructueux dans ces contrées; mais ils se trouvèrent arrêtés par le prix très élevé du sel, dont l'impôt servait à équilibrer le budget du Gouvernement.

D'autres pêcheries, d'une certaine importance, existent encore à Panama, à Massaouah (Erythrée), à Jolo, aux Philippines, en Californie, à Tahiti, etc. Chaque pays a sa façon de pêcher. En Australie et à Panama, la pêche est faite par des scaphandriers; au Golfe Persique par des plongeurs. Dans cette dernière région, les essais de pêche par scaphandriers amèneraient certainement une révolution, tant les gens sont imbus de leurs traditions et effrayés d'une concurrence perfectionnée qui pourrait leur enlever leur gagne-pain. Au Venezuela, où la pêche se fait à la drague,

on essaya, il y a dix ans, d'inaugurer le scaphandrier. On en fit descendre un à la mer, mais, dans le feu d'une conversation trop animée, on oublia de le remonter. Cette pêche a repris depuis six ans et l'on compte annuellement une trentaine d'appareils au travail.

La France, qui possède des bancs à Tahiti, a cherché, à différentes reprises, à repeupler et surtout à réglementer ces pêcheries qui ont fourni les plus belles perles du monde. Noires pour la plupart, elles sont d'une finesse de peau et d'un orient incomparables.

Outre Tahiti, elle possède encore des pêcheries à Madagascar et en Nouvelle-Calédonie, mais ces dernières ne sont pas exploitées. Il serait pourtant de l'intérêt du Gouvernement d'habituer graduellement les indigènes à entreprendre la pêche pour leur propre compte. N'ayant pas d'appointements à payer aux directeurs et administrateurs, ce travail lui procurerait un bénéfice suffisant et pourrait devenir une ressource pour tout un pays.

Les pêcheries de la Nouvelle-Calédonie furent abandonnées il y a une dizaine d'années, les bancs jadis exploités étant dépeuplés et les perles relativement petites et d'une couleur médiocre. La Compagnie ne persévéra pas dans la recherche de nouveaux bancs, quoique ces régions en contiennent certainement beaucoup, et réservent, sans doute, un bel avenir aux explorateurs patients.

En plus des pêcheries dont nous venons de parler, il en existe d'autres, dans les eaux douces, et notamment en Amérique, en Finlande, en Angleterre et même en France.

Les pêcheries de la Vologne furent assez productives jadis pour être régies par une ordonnance des ducs de Lorraine et l'on ne pouvait, alors, se livrer à la pêche de la mulette qu'en juin, juillet et août. Actuellement, cette pêche est permise en tout temps.

Au commencement du XIX[e] siècle, lorsque l'impératrice Joséphine alla prendre les eaux de Plombières, on lui offrit un collier de perles de la Vologne. Elle exprima le désir de posséder le mollusque qui produisait ces perles, et on lui expédia une certaine quantité de « mulettes allongées » qu'elle fit mettre dans les pièces d'eau de la Malmaison, où l'on pourrait peut-être encore en trouver aujourd'hui. Les perles d'eau douce sont d'une valeur minime et les seules exploitations importantes se trouvent dans l'Etat de Wisconsin, en Amérique. Elles produisent des perles blanches un peu laiteuses, roses ou mauves, parfois fort belles. Leur produit prend le second rang dans les pêcheries du monde entier, après celles du Golfe Persique, et représente une valeur annuelle d'environ cinq millions de francs.







CHAPITRE IV
A LA CONQUETE DE LA PERLE

Les chercheurs de trésors ont, de toute antiquité, fourni aux gens sédentaires par le récit de leurs exploits, des émotions et un exemple d'énergie. Dans les siècles passés, nobles et roturiers rivalisaient d'audace et d'endurance, et bien des découvertes géographiques n'ont eu d'autre point de départ que le désir qui poussait certains individus à affronter les périls et l'inconnu pour s'enrichir. Mais, peu à peu, des sociétés puissantes se sont approprié les mines de diamant, les gisements d'or ; des trusts formidables ont monopolisé ces valeurs et un Jules Verne serait bien empêché, aujourd'hui, de trouver un type d'aventurier chercheur d'or ou de diamant, dont les exploits pussent servir de sujet à l'une de ses histoires fantastiques.

Or, si, dans le passé du moins, des peintures exactes nous ont été présentées, sur les difficultés de la découverte de l'or et du diamant, comment se fait-il que rien de semblable n'ait été fait pour les perles ? Cette matière précieuse, cotée plus cher que le diamant, a bien, elle aussi, attiré des chercheurs ! Comment se fait-il qu'aucun d'eux ne s'est trouvé pour nous compter ses peines et ses récompenses ?

La perle, cachée au sein des mers tropicales, est d'une découverte plus malaisée que les autres gemmes. Sa pêche est un véritable travail de forçat. Y réussir, c'est gagner à la loterie. Certes, l'emplacement de la plupart des pêcheries est connu depuis longtemps, parfois depuis des milliers d'années. On sait qu'en un endroit donné de l'océan, des kilomètres de bancs d'huîtres gisent par le fond. Les trésors sont là, enfermés dans leur écrin naturel, gardés par les courants et les monstres de la mer. Il faut aller les chercher. Et l'on pense à ce conte arabe où le héros voit, dans une caverne, des pierres précieuses entassées auxquelles il ne peut toucher.

Une conquête difficile. — Les difficultés accumulées par la nature ne sont pas les seules qui se dressent devant l'Européen désireux de tenter l'entreprise. Et cela explique pourquoi, depuis des siècles, les pêcheurs de perles possèdent une sorte de monopole. Pénible au point de détruire en quelques années les santés les plus robustes, la pêche de la perle exige d'autre part de ceux qui s'y adonnent une organisation très complète. Et, bien souvent, le résultat ne paie ni les fatigues des pêcheurs, ni les frais de l'entrepreneur. Tous sont soutenus par l'espoir de faire fortune en découvrant une belle perle. Et encore est-il très difficile, cette merveille une fois pêchée, d'en déterminer la valeur. Sur le marché européen, où l'on peut estimer à loisir, les connaisseurs sont rares. A la pêcherie, il est plus difficile encore d'être expert. Le soleil, la fatigue, les conditions anormales de l'existence, diminuent le sens critique. En fin de compte, la perle est vendue un prix quelconque par le pêcheur, un peu semblable en cela à l'inventeur qui, pour vivre, vend une découverte dont d'autres sauront retirer gloire et profit peut-être.

Donc, peu d'européens, à notre connaissance, ont affronté la vie terrible des pêcheries. Il y eut cependant quelques hommes assez énergiques pour se rendre, bravant la presque inévitable maladie de foie ou de reins, au Golfe Persique, à Panama, au Venezuela, aux différents lieux où l'on pêche, et y édifier leur fortune. Grâce à eux, nous savons maintenant ce qu'est le séjour au pays de la perle et à quel prix sont captées, amenées jusqu'à nous, ces merveilleuses filles des mers tropicales.

C'est à Bahrein, dans le Golfe Persique, non loin de la côte d'Arabie, que se trouvent les plus importantes pêcheries du monde. Plus que partout ailleurs, il paraît impossible qu'un européen arrive à s'y acclimater et à s'organiser pour la pêche. Celle-ci est, pour les Arabes, un véritable droit immémorial qu'ils sont bien décidés à garder. Aimables et hospitaliers, ils sont d'autre part fort jaloux de leurs prérogatives, et malheur à celui qui voudrait empiéter sur elles !

Les affaires avec des gens méfiants, au fond, vis à vis de ceux qu'ils ne connaissent pas, sont des plus délicates. Il faut, pour triompher de leur entêtement, une persévérance, un tact, une adresse incroyables. Un commerçant qui débarquerait à Bahrein, avec l'intention d'acheter des perles, et qui croirait que les Arabes vont lui en montrer, risquerait d'attendre longtemps. S'il en voit, en très petite quantité, elles lui seront présentées en troisième main, — les privilèges de chacun étant sauvegardés — par un courtier hindou. Il faut, pour amener l'Arabe à se rapprocher d'une figure nouvelle, un événement extraordinaire qui frappe son imagination. On va le voir par le trait suivant :

Un acheteur français vint au golfe trois années de suite, sans qu'un Arabe lui montrât une perle. Il ne se découragea pas, et la

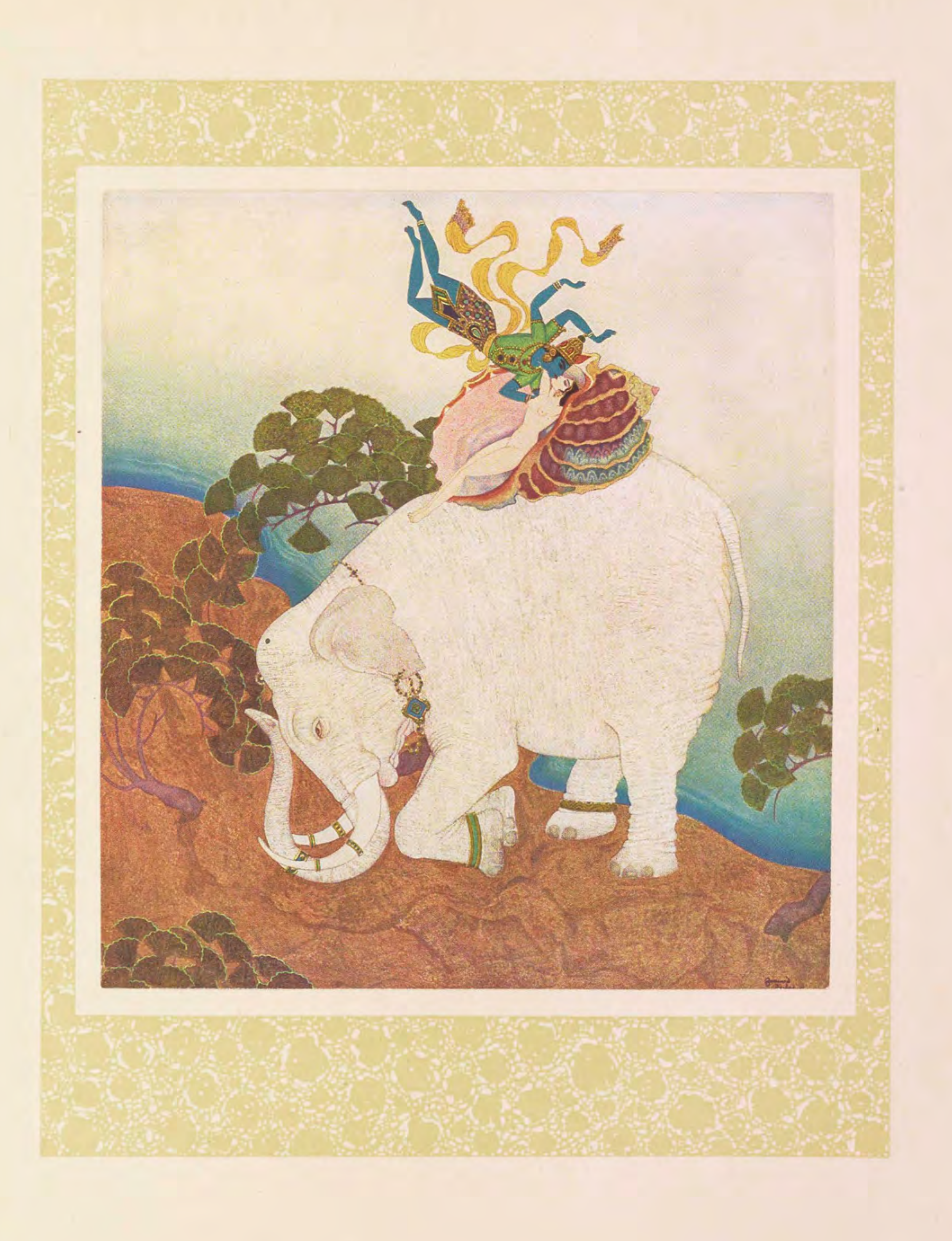
quatrième année, il eut une idée qui lui valut un plein succès. Il avait apporté avec lui une somme de quelques centaines de mille francs, somme trop faible pour d'importantes transactions ; mais cette somme était toute en pièces de cinquante centimes, et, pendant tout le jour de son arrivée, douze ânes transportèrent sans arrêt de grandes caisses pleines d'argent du bateau à sa demeure. L'imagination très vive des Arabes fut frappée par ce défilé de trésors et, d'eux-mêmes, ils vinrent offrir des perles.

Récompense bien méritée certes, des fatigues et des souffrances qu'avait dû supporter notre voyageur !

« Le port et le village de Bahrein, raconte-t-il, sont horribles. De petites masures basses et sordides sur le sable. Un européen ne trouve pas à se loger. Le soleil qu'aucun ombrage ne tempère, la chaleur torride, sont un danger de mort permanent. Les nuits mêmes sont atroces. On dort sur le toit des maisons, d'un sommeil pénible, le corps baigné de sueur, et l'on se réveille, le matin, rompu de fatigue. Quelques mois de ce séjour sont capables d'abréger l'existence de plusieurs années.

« On sort de trois heures à cinq heures du matin et de cinq à huit heures du soir. Le reste du temps, il faut rester chez soi. L'eau douce manque totalement et la toilette se fait à l'eau de mer. Ceux qui n'apportent pas avec eux leur eau minérale, courent le risque de contracter la plus horrible des maladies ; l'eau stagnante développe dans le corps des multitudes de petits vers qui ressortent par tous les pores : c'est la mort au bout de peu de temps. Il y a six ans, une européenne tenta, avec sa fille, le voyage de Bahrein. Les souffrances qu'elles endurèrent sont indescriptibles. Pendant leur séjour, qui dura trois mois, elles furent obligées de vivre dans une petite barque de pêcheurs, d'une véritable

Les coquillages qui appartiennent à la lignée de la Reine des conques purifiée par le contact des lèvres de Visnu et les éléphants de race pure sont ceux qui produisent les perles (page 112).



vie de galériens, sans parvenir à voir un lot de perles original.

Le seul moyen d'adoucir un peu ces dures conditions de vie, c'est d'apporter, à la mode orientale, des cadeaux pour tout le monde et, principalement, pour le cheik. Ce que celui-ci verrait avec le plus de plaisir, ce serait un fusil ou mieux un canon. Mais ce sont des objets difficilement transportables, et d'ailleurs considérés comme contrebande de guerre!

Ces cadeaux réussissent ordinairement à ouvrir la confiance des indigènes, mais ils n'empêcheraient pas l'acheteur inexpérimenté de se ruiner ou de ruiner la maison pour laquelle il achète. Un autre voyageur français, qui a longtemps pratiqué les Arabes, nous fait part de ses observations à ce sujet :

« L'Arabe qui n'est pas malhonnête au sens étroit du mot, c'est-à-dire qui ne prendra rien dans la poche de son voisin, ne se fera pas faute, surtout si l'acheteur est peu connaisseur, de lui vendre cinquante ou même cent mille francs une perle qui en vaut dix mille. Le Koran ne s'oppose pas aux gros bénefices commerciaux. Il existe d'ailleurs, pour un esprit rusé, bien des façons de tourner le Koran. Celui-ci, par exemple, interdit le prêt portant intérêt. L'Arabe qui désire emprunter se rend chez le prêteur et lui achète, à crédit, n'importe quelle marchandise qu'il lui revend, séance tenante, au comptant, en subissant une perte qui représente l'intérêt de ce prêt déguisé, intérêt pour lequel l'appellation d'usuraire serait faible, puisqu'il atteint souvent de quarante à cinquante pour cent.

Donc, les dangers d'être volé que peut courir l'acheteur européen ne proviennent guère que de son inexpérience. Seuls, les voyages en barque entre les ports vous exposaient, il y a quelques années, à de fâcheuses rencontres avec les pirates, rencontres que

la marine anglaise, qui assure la police de ces parages, a fait définitivement disparaître.

Ecoutons le récit de M. V. R. qui courut ce danger :

« J'avais été appelé, dit-il, sur la côte d'Oman, à visiter un cheik qui, ayant spéculé, avant la crise américaine de 1906, avait acheté alors pour dix millions de perles. Ruiné définitivement par la baisse brusque des prix, il voulait me montrer les débris de sa fortune perlière et en tirer, si possible, profit. Je partis un matin, à deux heures, accompagné seulement de mon courtier arabe, ancien pirate, et de six matelots. Nous portions une somme importante. Le voyage dura trois jours. Nous reçûmes un accueil charmant et passâmes au palais une journée entière à festoyer et à traiter les affaires. Je devais repartir le soir, à six heures. A cinq heures et demie, mon courtier accourt et m'annonce qu'il vient d'apprendre confidentiellement que nous serons attaqués dans la nuit par des pirates. Que faire? Il nous était impossible de passer la nuit dans ce pays, car le gouvernement anglais en interdisait le séjour nocturne aux européens, sous la menace faite au cheik d'y établir un consulat, c'est-à-dire, en définitive, un protectorat. Mon Arabe, avisé, loua rapidement dix hommes, acheta à prix d'or quinze fusils, et, à l'heure dite, nous partîmes. Inutile de dire que personne ne s'endormit sur le bateau. A trois heures du matin, nous commençâmes à apercevoir le bateau noir. Quand il fut à portée de fusil, nos hommes, sur l'ordre du courtier, se mirent à tirer très rapidement, de manière à donner l'illusion d'une troupe considérable. Le pirate, qui s'attendait à trouver des gens endormis et désarmés, fit demi-tour et disparut. »

Une autre fois, sur terre, M. A. H. en fut quitte pour la peur :

« J'étais chez moi, nous a-t-il raconté, fort occupé à classer

un lot de perles que je venais d'acheter, quand mon boy affolé, vint me dire que la maison était entourée de 25 cavaliers, bien montés et armés jusqu'aux dents. J'avais alors un gros stock de perles et beaucoup d'argent. Je pensai aussitôt à un guet-apens et crus ma dernière heure arrivée. Décidé au moins à vendre chèrement ma vie aux assaillants, je sortis, revolver au poing, et vins à la rencontre du chef de la troupe qui, après force salamalecs, m'offrit tout simplement de me montrer sa tathaba (lot de perles). Le déploiement guerrier dont il s'entourait n'était destiné qu'à me faire honneur. »

Lorsque, après bien des émotions et des difficultés, le séjour du grand acheteur touche à sa fin, il est d'usage qu'il offre au cheik et à la population un grand festin. Quelques centaines de convives s'installent sur des tapis, dans la principale rue du village, de chaque côté d'une natte, longue d'une centaine de mètres. Cinquante moutons rôtis entiers sont servis à cette foule et chacun se sert à pleines mains, en prenant le morceau de son choix. Un pilaf monstre, au gras et aux raisins, complète le repas, qui s'achève par des multitudes de sucreries, bonbons, dattes, etc., le tout arrosé d'eau sucrée comme unique boisson. Ce qui, dans ce festin, semble le plus savoureux à l'européen, c'est qu'il annonce le départ proche, la fin des souffrances d'une dure campagne.

Dans les autres centres perliers, l'existence n'est pas plus douce. Partout même chaleur torride, même privation d'eau, mêmes dangers de maladies. Tous les deux ou trois ans, la peste et le choléra sévissent à Bahrein, la fièvre jaune à Panama et dans l'Amérique du Sud, la dyssenterie partout. Les européens peuvent, difficilement, s'en préserver, en observant de rigoureuses prescriptions d'hygiène. Nulle part, la vie n'est délicieuse. La mer et

les sables brûlés de soleil, sans un brin de verdure, composent à peu près partout le même paysage. Partout la nourriture est constituée de conserves qui, souvent, sont gâtées par la chaleur. Inutile de parler de confort : les mœurs des habitants sont primitives et sauvages. Enfin, dans toutes les pêcheries, les huîtres ouvertes en plein air se putréfient rapidement et dégagent une puanteur atroce et des miasmes morbides. Pour essayer de les combattre, on se livre à des excès de tabac qui constituent un autre danger pour l'organisme.

Cependant, partout, cette vie pleine de risques a attiré des audacieux, et nous savons grâce à eux des traits de mœurs de certaines populations qui nous seraient restés inconnus.

A Costa-Rica, sur la côte du Pacifique, l'entreprise de la pêche est relativement plus accessible à l'européen qu'à Bahrein. Là, l'entrepreneur de pêche n'a pas affaire à des indigènes. Les pêcheurs se recrutent parmi des fugitifs mexicains, poursuivis dans leur pays pour crime ou vol. Chaque propriétaire de bateau de pêche s'assure de son personnel, une quinzaine de jours avant le départ pour la campagne qui durera de cinq à six mois. A la signature du contrat, le pêcheur reçoit d'avance des gages assez importants. Il commence par acheter une chemise de soie, un chapeau dit de panama, qui, comme tous ses pareils, est fabriqué à Guayaquil, et des souliers vernis. Ces souliers ne sont pas destinés à être mis, ils sont un ornement, un signe de noblesse, et pendus au bras du pêcheur pendant les quinze jours qui précèdent son embarquement, ils témoigneront, dans tous les bouges de la ville, que leur propriétaire est un gentleman. En effet, le reste de l'argent passe dans les cabarets où l'on boit de « l'aguardiente » (alcool de canne à sucre). Lorsque les derniers sous sont dépensés, le pêcheur, pour

continuer à boire, va trouver le trafiquant chinois et lui vend d'abord sa chemise. Quand la chemise est « bue », c'est le tour du chapeau et, en dernier lieu, des souliers vernis, qui n'ont pas été portés, et dont leur possesseur ne se sépare qu'en pleurant. La veille de l'embarquement, le propriétaire du bateau envoie des hommes spéciaux ramasser ses pêcheurs à demi-morts d'ivresse dans les bouges, et on les embarque comme des colis. A leur réveil, on donne le signal du départ. Avec de pareils travailleurs, le chef de l'expédition doit être, on le pense bien, d'une énergie à toute épreuve. S'il laisse un de ses hommes aller à terre, où que ce soit, il trouvera des indigènes avec qui jouer et boire et on ne le reverra plus jamais. L'acheteur européen devra, lui aussi, se soumettre à la vie à bord, et pendant toute la campagne, il sera exposé à la convoitise des pêcheurs qui savent qu'il a sur lui beaucoup d'or et de perles.

A Panama, l'européen peut plus facilement pratiquer la pêche par lui-même, surtout au moyen de scaphandriers, procédé moderne qu'il ne faudrait pas essayer d'implanter à Bahrein, sous peine de faire éclater une révolution. Si la perle est peu abondante, la nacre par contre se trouve en grandes quantités et sa récolte est rémunératrice. Mais le climat de Panama est particulièrement meurtrier. Aujourd'hui, si la fièvre jaune n'est plus à craindre, les coups de soleil n'ont pu être vaincus par les hommes et sont toujours mortels. Nous connaissons le cas d'un européen qui, à l'abri dans sa maisonnette, fut frappé, pendant la sieste, par un seul rayon qui filtrait à travers une fissure : il mourut en moins d'une journée.

Sur les côtes de l'Atlantique, ou, plus exactement, de la mer des Antilles, d'importantes pêcheries appartiennent les unes à la

Colombie, les autres au Venezuela. En Colombie, dans la presqu'île de Goajira, près de Rio-Hacha, il existe encore des peuplades sauvages. Le seul moyen de pénétrer chez elles sans courir aucun risque, est d'y contracter mariage. Cela se pratique en échangeant avec les parents de l'épousée un même nombre de têtes de bétail. La dot est, en effet, obligatoire chez les deux époux. Le troupeau ainsi réuni est exploité en commun et les bénéfices servent à acheter de nouvelles bêtes. Ainsi l'européen est saisi dans un engrenage dont il lui est difficile de sortir.

Les pêcheries vénézueliennes. — Elles se trouvent pour la plupart à l'île Margarita. Ce pays, constamment en proie à des révolutions intestines qui n'ont d'autre but que d'installer au pouvoir un homme au lieu d'un autre, ajoute, pour l'européen, aux difficultés habituelles de tous les centres perliers, au danger nocturne des vampires, aux fatigues de la navigation sur une mer sans cesse démontée, la pénible tâche de louvoyer avec adresse au milieu des partisans et des adversaires du pouvoir, qui, demain, peuvent se trouver jouer un rôle inverse. Il faut bien se garder alors de se mêler de politique, et, pour se concilier les bonnes grâces des uns et des autres, distribuer, discrètement mais largement, des « souvenirs ». La population de l'île étant constituée, à part les pêcheurs, à peu près exclusivement de généraux et de fonctionnaires, le plus grand tact est nécessaire dans cette sorte d'opérations. La police est inexistante et ce qui en tient lieu se compose de sacripants au service des factions les plus fortes. Aussi, les querelles politiques se règlent surtout à coups de fusil et l'européen le plus innocent peut courir les plus grands risques, comme on va le voir par l'aventure arrivée à un acheteur français, il y a une vingtaine d'années.

C'était à l'époque de la révolution contre le Président Castro ; les troubles duraient depuis plusieurs mois et les navires européens n'accostaient plus. M. F. R. se trouvait dans l'île Margarita, à la tête d'une véritable fortune de perles, sans aucun moyen d'en sortir. Il ne lui aurait servi de rien de gagner la côte vénézuelienne : les dangers y étaient plus grands encore et il risquait de ne pouvoir partir avant la fin de la révolution, que rien ne laissait prévoir. Il décida donc de gagner, en barque à voiles, l'île de Trinidad, où il espérait trouver des bateaux. Il partit avec, pour tout équipage, un négrillon de treize ans, à la fois pilote et cuisinier. L'embarcation était de qualité médiocre et la mer déchaînée. Arrivés à la moitié du chemin, les voyageurs commençaient pourtant à se rassurer. M. F. R. dormait et son boy, à l'arrière de la barque, préparait la soupe. Soudain, de nombreux coups de feu se font entendre et la barque est frappée de quelques balles qui commencent à y pratiquer des voies d'eau M. F. R. s'éveille. Il fallait fuir à tout prix, en changeant la direction des voiles. Mais comment oser lever la tête, sous la fusillade qui continuait, pour tenter une manœuvre ? C'est alors que le petit nègre eut une idée de génie qui le sauva ainsi que son maître. Renversant la soupière de fonte, il la mit sur sa tête et, à l'abri de ce casque improvisé, il put se soulever et changer la direction des voiles.

Nous terminerons sur cette aventure dramatique le récit des peines qui attendent les « conquistadors » de la perle. Pour dépeindre les souffrances des pêcheurs, il nous faudrait de plus noires couleurs.

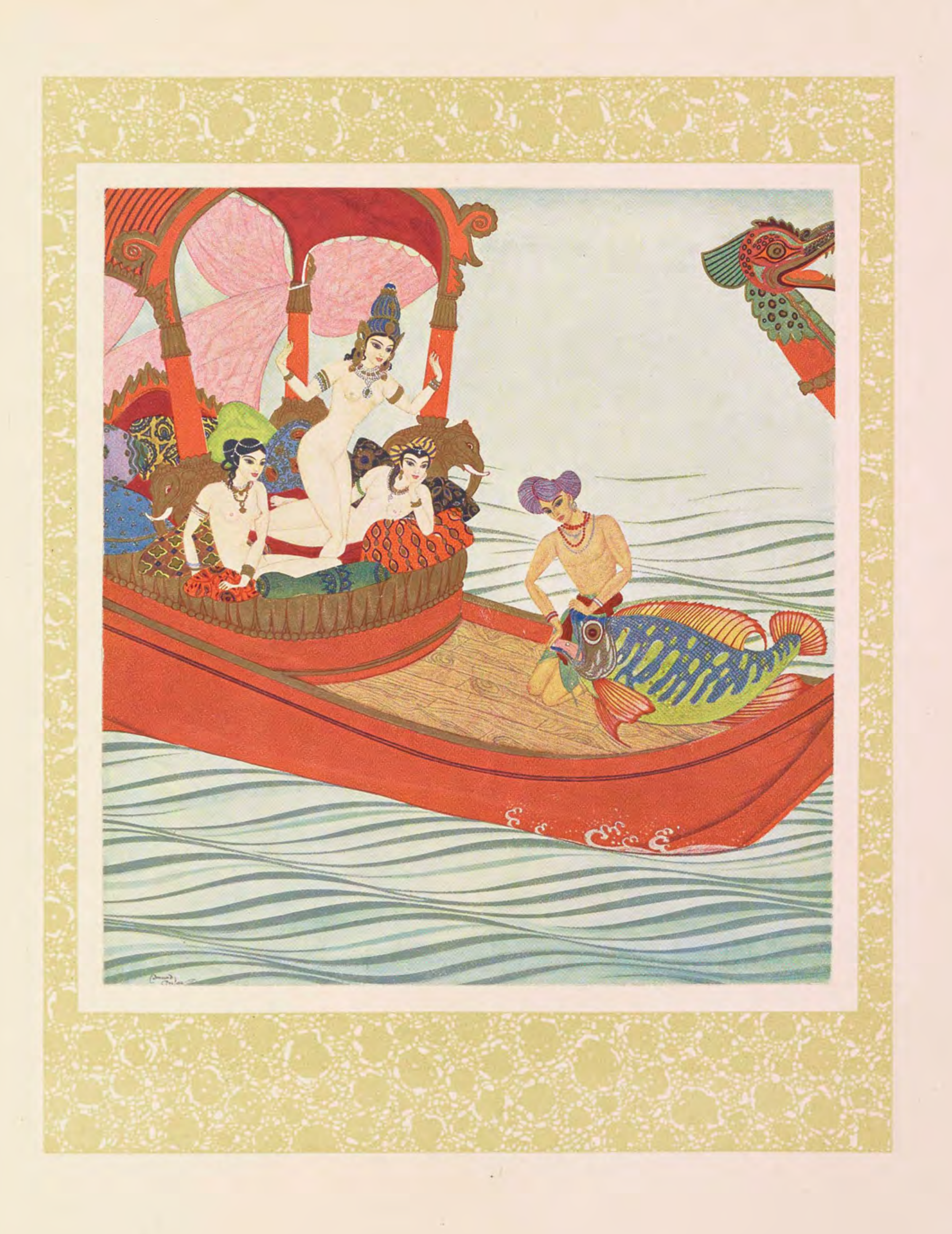
Ainsi, le collier que vous portez, Madame, ce collier dont les irisations illuminent votre beauté, est, plus que toute autre merveille de la terre, plein de mystères et d'épouvantes. Peut-être,

parmi les perles qui le composent, les unes sont-elles vieilles de plusieurs siècles, peut-être d'autres viennent-elles de sortir du bureau très moderne d'un marchand de Paris. Elles se mêlent à votre cou. Que se disent-elles, tandis que vous vous félicitez de leur accord si parfait avec votre teint? Achetées, revendues, ayant sauvé peut-être de la mort leur possesseur ruiné, exposées à la devanture des bijoutiers, promenées dans le portefeuille des courtiers, volées parfois, au milieu de l'émoi des journaux qui en colportent la nouvelle à tous les coins du monde, c'est un fragment d'histoire humaine que vous portez en les portant, sans vous douter de la somme de sacrifices, de patiente énergie, de luttes, de peines, que représente cette beauté qui charge d'un poids de lumière vos gracieuses épaules.





La perle du poisson a une couleur semblable au dos du silure; elle naît dans la bouche des poissons; ces poissons sont ceux qui vivent dans la mer... (page 112).





CHAPITRE V

L'OSTREICULTURE PERLIERE

APOLLONIUS DE RHODES, mort deux siècles avant Jésus-Christ, rapporte que les Arabes habitant les rivages du Golfe Persique avaient remarqué que l'huître sécrétait, quand elle était blessée, une liqueur particulière offrant à l'état sec un éclat brillant et irisé.

En conséquence, ils imaginèrent de la piquer en passant un fer pointu entre les valves et de la placer ensuite sur un tamis posé au-dessus d'un vase plein d'eau. La liqueur qui s'écoulait des blessures tombait ainsi dans l'eau en gouttelettes rondes et nacrées.

Depuis, on a cherché, sans trêve, le moyen de produire des perles artificielles. Rassurons immédiatement les heureux possesseurs de colliers en leur disant que, jusqu'à présent, aucune tentative n'a abouti. Si de grands progrès ont pu être réalisés dans le domaine de l'ostréiculture, ils n'ont pas, jusqu'ici, donné de résultats appréciables.

L'industrie des perles de nacre est pourtant très ancienne. Pratiquée par les Chinois dès le XIIIe siècle, elle occupe actuellement de nombreux travailleurs. Dans le voisinage de Hou-Tchéou-

Fou (Chine) et de Myé-Kou (Japon) près de huit mille familles y trouvent leurs moyens d'existence.

Voici comment on procède : Après avoir pêché les mulettes, on les expose au soleil et, au moment où elles bâillent, l'on glisse, entre les deux valves de la coquille, un morceau de bois. Puis, on introduit dans l'huître un chapelet de boules de nacre, séparées les unes des autres par un intervalle de quelques millimètres, et l'on y ajoute quelques grammes d'écailles de poissons, les mulettes ne contenant que peu de nacre. Cette opération terminée, on retire le morceau de bois et on laisse séjourner l'huître dans l'eau pendant un an. Au bout de ce temps, les perles de nacre sont recouvertes d'une assise de matière perlière. On les découpe ensuite et sur la face adhérente à la coquille on applique une lamelle de nacre bien polie. Ces perles, qui portent le nom de perles « japonaises », se vendent de 15 à 50 francs pièce et sont très demandées, mais la fabrication en est restreinte.

Les Chinois introduisent encore, dans les mulettes, de petits Bouddhas sculptés. Les coquilles agrémentées de ces figurines, très prisées en Orient n'ont guère, en Europe, qu'un succès de curiosité.

Une affaire présentant un grand intérêt scientifique a été entreprise depuis peu par une Compagnie, dans une petite île de la mer Indienne, à proximité de Mergui. Cette Compagnie utilise le procédé chinois en remplaçant les mulettes par des coquilles d'huîtres perlières très grosses, appelées « type Australie ». En dix mois environ, les boules de nacre représentant en moyenne un poids de 40 à 60 grains chacune, se recouvrent d'une très belle couche de matière perlière et offrent un aspect exactement semblable à celui des perles véritables.

Le jour ou ce genre de perles que l'on appellera « Blisters cultivées » entrera dans le commerce, la Compagnie fera une excellente affaire. Actuellement, elle a refusé 75.000 francs pour les 350 premières coquilles, dont plusieurs fort belles. Outillée pour en exploiter 900 elle a, depuis quatre ans, consacré un demi-million à ses essais. Plusieurs expériences échouèrent à cause des fils de fer dont on se servait pour entourer les caisses contenant les huîtres. L'eau devenue ferrugineuse avait imprégné les coquilles et donné aux perles une couleur regrettable. L'on s'est vu obligé d'employer des fils de fer nickelés.

Enfin un autre procédé fut découvert en 1913, d'une manière tout à fait fortuite. Des négociants ayant reçu des lots importants de « boutons chinois » (on désigne sous ce nom les perles percées de deux trous rapprochés de manière à pouvoir être cousues sur les robes et servir de bouton) furent frappés par le poids suspect de deux perles. Ils firent examiner les trous et s'aperçurent que les perles contenaient de la cire d'abeille.

Il paraît donc certain que, dans ce cas, le grain de nacre destiné à être recouvert avait été remplacé par une petite boule de cire. Mais, en général, ces genres de perles sont très difficiles à vendre car elles donnent lieu à de graves contestations que les négociants européens sont soucieux d'éviter.

En 1916, une innovation heureuse, destinée à modifier avantageusement l'ostréiculture perlière, fut tentée par M. Salomon, de New-York. Il édifia à Ceylan, île d'Ipantivie, une grande usine pour la radiographie des huîtres. Elle fonctionne actuellement avec un plein succès par l'application du procédé suivant : des casiers dans lesquels se trouvent rangées cent huîtres sont placés sur une sorte de trottoir roulant qui les amène successivement

sous les rayons X devant un papier spécial pour radiographies directes. Les huîtres renfermant de grosses perles sont ouvertes et celles-ci recueillies directement, puisque l'on connaît d'avance leur emplacement et leur nombre. Les coquilles n'en contenant que de petites sont mises dans des appareils que l'on immerge jusqu'à ce que les perles aient acquis un volume suffisant. Enfin celles qui n'en renferment pas sont rejetées à la mer.

Ce procédé offre plusieurs avantages sérieux : il permet de ne tirer parti que des huîtres utilisables et à point, d'éviter le développement des épidémies déjà fréquentes dans les régions tropicales où se trouvent situés la plupart des bancs perliers et de supprimer toutes les manœuvres inutiles.

La culture de l'huître perlière tend aussi à se généraliser de plus en plus au Japon et notamment dans la baie d'Ago, où elle a donné, pendant ces dix dernières années, les résultats les plus satisfaisants. Les perles d'Ago surpassent par leur orient et leurs qualités toutes celles de la région.

Pour être susceptible d'un bon rendement, l'ostréiculture perlière doit satisfaire à certaines conditions de température, d'installation et de soins.

Tout d'abord, l'huître étant sensible au froid, il convient de choisir comme emplacement un endroit bien abrité, où la température atteigne 15° au minimum et d'éviter les points des côtes où les rivières se jettent à la mer, la quantité d'eau douce qu'elles fournissent à celle-ci, pouvant être nuisible au mollusque. Il faut, en outre, que le fond soit formé de rochers à une profondeur variant entre 6 et 13 mètres afin d'éviter l'influence du froid et celle des eaux pluviales. L'huître perlière vivant surtout de végétaux marins, le fond doit en être abondamment pourvu.



L'emplacement est divisé en un certain nombre de sections : quatre, six ou huit, à raison de 400 mètres pour dix mille huîtres perlières. La semence des coquilles-mères se fait du 1er mai au 15 juin et celles-ci doivent être âgées de trois à quatre ans. La durée totale de la vie des coquillages étant de six ans environ, il paraît certain qu'âgés de trois à quatre ans ils se développeront et donneront, pour la plupart, d'excellents œufs.

Enfin, il importe encore de protéger les huîtres contre leurs ennemis les plus redoutables : Poulpes, étoiles de mer, raies, balistres, murex, dorades noires, etc... Le plus dangereux de tous est certainement le poulpe qui emporte tous les coquillages qu'il trouve sur son passage et les vide. Pour le détruire, on peut soit l'attirer dans des pièges spéciaux, soit le capturer dans des seaux dont le fond est formé par une glace et que l'on pose dans l'eau à une petite profondeur (pêche au miroir). Ainsi comprise, nous pensons que l'ostréiculture perlière est susceptible de donner de gros bénéfices. La valeur de la perle augmentant chaque jour, on encourage et favorise la reproduction et la culture méthodique des huîtres perlières, dans le voisinage des centres perliers, et les procédés se perfectionnent et se généralisent d'autant plus qu'ils autorisent les plus belles espérances.







CHAPITRE VI
LE TRAVAIL DE LA PERLE

Le travail de la perle peut se subdiviser en trois parties bien distinctes : I. Le grattage, le polissage et le décraquelage. — II. Le séchage. — III. Le maquillage.

1° Grattage et Polissage. — Jusqu'au xviie siècle, aucune chronique ne mentionne le travail de la perle ; mais il est possible qu'il se soit trouvé, à différentes époques, des spécialistes pour pratiquer cet art.

Le petit nombre des connaisseurs de perles fines et la cherté de la matière ont été cause que cette science fut longtemps considérée comme un don mystérieux. L'artisan, généralement lui-même négociant et parfois pêcheur, travaillait la perle à portes closes.

A la mort de l'artiste, la perle devait rester pendant de nombreuses années sans être touchée.

La preuve nous en est fournie par des colliers, datant de plusieurs dizaines d'années et parfois même de plusieurs siècles, dont certaines perles présentent de petits défauts pouvant s'effacer à l'aide d'un grattoir. Débarrassées de ces défectuosités, leur valeur se trouve souvent augmentée 30 fois.

Depuis bientôt trente ans, le métier s'est généralisé. Il fut

d'abord connu et exploité à Vienne, pendant longtemps le marché de perles le plus important et le centre de l'industrie nacrière. Les fabricants, en découpant la nacre d'Australie, renommée pour sa dimension, découvrirent fréquemment des perles ensevelies dans la matière nacrée. Dégagées, ces perles étaient parfois recouvertes de bave et nécessitaient, avant de pouvoir être portées, un polissage très minutieux. Cette opération donna, croyons-nous, naissance au travail de la perle. Cet art, d'abord quelque peu rudimentaire, fut ensuite transporté à Paris, pour être bientôt admirablement perfectionné.

Mais, bien qu'il paraisse certain que la perle fut travaillée à toutes les époques, ce n'est qu'au XVIIe siècle qu'un écrivain, mi-docteur, mi-sorcier, Anselme Boëce de Boot, nous en donne une relation écrite.

« Les perles, dit-il, quand elles sont vieilles, jaunissent, mais leur couleur première leur est rendue en enlevant la première peau. Or, elle cède avec l'esprit de vitriol, mais il faut y porter garde, de peur qu'elle n'en ressente quelque outrage. Par d'autres moyens on leur rend leur première jeunesse avec la poudre d'albâtre, du corail blanc, du vitriol blanc et du tartre blanc.

« Le même arrive si on les fait dévorer aux colombes, pour les tuer une heure après, ou si on les frotte avec du sel, ou bien si on les ensevelit dans du millet moulu grossièrement. Leurs taches s'effacent à la rosée de mai, qui repose sur les feuilles de laitues, si elles y demeurent un jour, ou bien qu'elles en soient mouillées. »

Que de progrès réalisés dans l'espace de deux siècles !

Est-il besoin de dire que nous tremblerions pour ceux de nos lecteurs qui soumettraient leurs perles aux traitements préconisés par le célèbre docteur.



Le travail de la perle ayant été de tout temps très rémunérateur, les spécialistes évitèrent, autant que possible, de faire des apprentis, mais aujourd'hui le nombre en est moins restreint. Le goût du public s'étant prononcé en faveur des perles irréprochables et très vives, il est devenu indispensable de leur enlever, au couteau, tous les défauts susceptibles de disparaître et de faire polir les perles un peu mates.

Le procédé se généralisant, il fallut augmenter la main-d'œuvre. Le père se vit obligé d'initier au secret son fils ou l'un de ses proches et le métier est devenu, tout ensemble, moins exceptionnel et plus lucratif.

L'exercice de cet art suppose la connaissance de la structure de la perle, qui diffère selon qu'elle provient du Golfe Persique ou d'Australie, de Californie ou tout simplement des Lacs froids de l'Amérique du Nord. En plus de la structure, il est nécessaire aussi d'en saisir la psychologie. Un grand connaisseur doit pouvoir deviner si la perle, une fois sa peau verte ou jaune enlevée, deviendra rosée ou non. Ce changement de couleur s'explique, soit par la nature du terrain où l'huître était accrochée, ou par le voisinage de certaines plantes marines. Les huîtres reposant sur un fond calcaire donnent des perles blanches, les terrains légèrement ferrugineux produisent des perles jaunes. La coquille, transportée par la tempête d'un endroit à un autre, change de couleur. Elle peut se transformer aussi au contact des herbes qui l'entourent ou flottent dans son entourage.

Parfois, la perle est recouverte de nacre, et, dans ce cas, il s'agit de ne pas la toucher en enlevant celle-ci.

Le métier des artistes dont nous venons de parler est rémunérateur. Ils reçoivent les perles achetées aux ventes publiques et

celles provenant de pêcheries, et touchent souvent jusqu'à 1 fr. 50 le grain, pour leur travail. Ils arrivent ainsi à gagner plusieurs centaines de mille francs par an. Que d'artistes de génie qui ne connurent jamais pareille aubaine !

Les belles perles étant rares et chères, tout commerçant, en faisant un achat, doit, en quelque sorte, prévoir le parti à en tirer et c'est à lui de prendre la détermination de travailler ou de ne pas travailler les perles. Chacune d'elles demande une étude attentive. Certaines, pour prendre plus d'éclat, ont besoin d'être polies, mais il faut prendre garde aux imperfections que le polissage pourrait rendre plus apparentes. D'autres ont des défauts plus légers, comme les égratignures ou la bave d'huître. Là encore, il ne faudrait pas prendre pour des défauts les assises de la perle, si l'on ne veut s'exposer à abîmer celle-ci totalement. On a souvent intérêt à sacrifier la peau superficielle pour atteindre une autre peau, plus belle.

Dans les anciens colliers qui furent portés pendant des siècles, en Russie et en Pologne, on rencontre fréquemment des perles en forme de tonneau qui se travaillent très facilement. En arrondissant les deux extrémités, on obtient une forme parfaite, mais la grosseur de la perle s'en trouve diminuée d'un quart. Étant donné que la perle ronde a plus de valeur, on arrondit également les poires et les boutons, mais si la perle ronde a des défauts très grands on la transforme en bouton et inversement.

Malheureusement, la perle travaillée ou polie perd beaucoup de son poids et, au prix actuel, chaque centième de carat représente une grande valeur. Il est donc nécessaire de savoir si, une fois travaillée, elle conservera son prix.

Le grattage et le polissage sont extrêmement délicats à

pratiquer et il arrive que les perles présentent, du côté gratté, un aspect nacré qui leur fait perdre une partie de leur valeur primitive.

Prenons, par exemple, le cas d'une perle pesant 15 grains et valant vingt fois son poids. Pour en connaître le prix, il faut multiplier la valeur de son poids en grains, par lui-même, soit $15 \times 15 = 225$ et multiplier par 20, ce qui ferait donc 4.500 francs.

Avant d'être travaillée, cette perle valait donc 4.500 francs. L'ouvrier, en la travaillant, l'améliore en lui supprimant une ou deux peaux. Supposons qu'elle perde un cinquième de son poids, et, de ce fait, ne pèse plus que 12 grains ; mais que, rendue plus belle, sa valeur soit de 30 fois le poids, cette perle n'aura pas augmenté, puisqu'elle fait à une fois : 12 fois 12 = 144, multiplié par 30, ce qui fait environ 4.500 francs. L'ouvrier aura risqué la valeur de la perle (car on risque toujours en la travaillant) sans l'augmenter. Parfois en travaillant une grande perle, à force de chercher à la rendre plus belle, on lui enlève tant de peaux, qu'elle en arrive à ne plus rien valoir.

Les connaissances requises des artistes sont les fruits d'une expérience qui se paie parfois fort cher.

Ce métier ressemble, dans bien des cas, à un jeu de hasard et nombreux sont ceux qui perdirent des fortunes considérables en travaillant une perle dans laquelle ils espéraient découvrir un trésor. En dehors des spécialistes, que l'on rencontre surtout à Paris, et, en moins grand nombre, à Londres et à Vienne, les pêcheurs de perles sont parfois très experts dans ce travail. Les marchandises provenant de Bombay, le plus grand marché des Indes, sont présentées dans un état déjà si parfait, qu'il reste peu de chose à faire pour l'artiste de Paris.

C'est surtout dans les colliers anciens vendus aux ventes

publiques, et provenant de familles qui les possèdent depuis de nombreuses années, que l'on rencontre le plus de perles défectueuses. Certaines de ces gemmes, d'une très grande valeur, voisinent avec d'autres fort ordinaires, et, en admettant que maintes d'entre elles ne demandent qu'à être polies, beaucoup d'autres sont susceptibles d'être considérablement améliorées.

En achetant les colliers, les commerçants envisagent la valeur qu'ils pourront acquérir après le travail, et c'est ainsi que le particulier est parfois stupéfait du prix qu'obtiennent, aux enchères, des perles en apparence médiocre.

Une paire de perles rosées, pour boucles d'oreilles, atteignait dans une vente, il y a quelques années, la somme de 22.000 francs. L'une de ces perles était tout à fait mauvaise et l'autre relativement bonne, mais pouvant être travaillée. Ce fut certainement une très grande surprise pour la comtesse de C... qui avait payée la parure 1.200 francs, il y a une quarantaine d'années.

De temps en temps, comme au pari mutuel, quelqu'un réussit à gagner une forte somme. Le négociant G... travaille un bouton d'Australie de 400 grains ; cette perle devient ronde et rosée avec un poids de 250 grains et représente une des choses les plus rares qui se puissent trouver. Voilà une réussite inespérée qui laisse à l'heureux commerçant un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs.

Nous avons lu dans le *Figaro*, sous la signature du « Masque de fer », l'anecdote suivante :

« M. Edmond Rostand nous l'a dit en des strophes superbes, l'empereur d'Autriche songe à vendre l'opale des Habsbourg. Le vieil acolyte de Guillaume II a besoin d'argent.

« Que ne peut-il retrouver, pour le vendre également, le

splendide collier de perles de l'impératrice Élisabeth, sa femme. Celle-ci, dans sa jeunesse, aimait passionnément les pierres précieuses, opales, émeraudes, rubis, et leur attachait un sens mystique. Plus tard, elle leur préféra les perles, symbole des larmes.

« François-Joseph lui offrit alors un collier de perles de la plus grande beauté. Cependant l'Impératrice, dans les dernières années de sa vie, renonça aux fêtes de Cour et adopta une mise très simple.

« Au bout de quelque temps, elle crut s'apercevoir que les perles, n'étant plus portées, perdaient de leur éclat. Elle y vit un présage de malheur. Mais, une nuit, elle rêva qu'un sûr moyen de rendre au collier toute sa beauté, était de le laisser une année entière au fond de la mer.

« Elle se trouvait à Corfou, en son château de l'Achilléion. Accompagnée d'une dame d'honneur, elle se rendit sur le rivage de l'île et plongea dans la mer un coffret renfermant les perles; une chaîne de fer adaptée au coffret fut, par l'autre extrémité, fixée au rivage.

« Or, moins d'un an après, la tragique destinée de l'Impératrice s'accomplissait. Elle mourait, frappée par le poignard de Lucheni.

« L'Empereur fit rechercher le précieux coffret mais la chaîne avait été coupée et jamais le bijou ne fut retrouvé. »

Cette histoire du coffret, plongé dans la mer et retenu par des chaînes, paraît tout au moins bizarre. En admettant qu'elle soit vraie, elle démontrerait une ignorance absolue de la perle chez la personne qui en conçut l'idée. Si le fait de ne pas les porter rend les perles un peu plus mates, légèrement repolies elles reprennent immédiatement leur ancien éclat. Elles l'eussent repris

tout aussi bien au cou de l'Impératrice que dans l'atelier du spécialiste polisseur, à la condition que ce cou ne fût jamais enduit de matières grasses. Le coffret muni d'une serrure et de clous, ainsi que le fer de la chaîne devaient créer une ambiance particulièrement dangereuse pour le collier, probablement blanc, et il serait fatalement devenu jaune, si la chaîne n'en avait été rompue, soit par les vagues, soit par d'habiles voleurs.

Une autre histoire, absolument véridique, qui démontre à quel point la perle est sensible à l'action des acides, nous fut contée naguère par le général P. G...

Au XVIIe siècle, lorsque la ville de Panama fut, comme beaucoup d'autres villes de l'Amérique centrale, dévastée par les flibustiers, l'un des plus riches marchands de perles de l'endroit alla, pour les ravir aux pillards, cacher ses trésors dans une île voisine. Après avoir soigneusement repéré les lieux, il enferma ses perles dans un pot de grès, qu'il enfouit profondément dans la terre, celle-ci paraissant contenir de la tourbe.

La ville fut, en effet, incendiée peu de temps après, et notre marchand mourut sans avoir pu confier son secret à qui que ce fût. Nombreux alors furent ceux qui se mirent à la recherche du célèbre trésor, sans jamais le découvrir.

Intrigué par cette légende, le général P. G... se rendit dans l'île et la parcourut dans tous les sens mais rien ne put le mettre sur la voie des trouvailles. Découragé, comme il s'apprêtait à s'embarquer, le hasard d'une promenade le conduisit chez un antiquaire allemand, établi dans le pays depuis de longues années et qui vendait des objets provenant des fouilles ou trouvés dans les anciennes sépultures indiennes.

En inspectant l'échoppe, les yeux du général se posèrent sur



un vase de grès dont la forme curieuse l'intéressa. Il interrogea l'antiquaire qui lui avoua sans détours que ce grès représentait le malheur de sa vie. Ayant voulu, lui aussi, retrouver le trésor des perles, il finit un jour par déterrer le fameux pot de grès, mais quelle ne fut pas sa stupeur en s'apercevant qu'il ne contenait plus qu'une épaisse bouillie.

Au bout d'un grand nombre d'années, les perles, attaquées par l'acide que dégageait la tourbe, avaient fini par se désagréger et se dissoudre en une pâte.

Ignorant tout de la nature des perles, le vieux lapidaire de Panama avait détruit son trésor en voulant le sauver.

La perle, quoique assez dure, se raye facilement et les acides, les parfums, les graisses, parfois les brusques changements de température altèrent sa vivacité. Mais polissez-la, et elle retrouvera son éclat primitif, parfois même elle deviendra plus belle après le polissage. En principe, un collier de perles porté au cou devrait sans cesse gagner en vivacité, si les essences odoriférantes, la poudre, plus ou moins grasse, et la transpiration, trop acide, n'en ternissaient momentanément le lustre. Un polissage fréquent du collier avec une peau de chamois, nous paraît recommandable.

Nous connaissons un bijoutier, auquel une cliente, originaire d'un pays où quarante degrés de chaleur sont une chose commune, vint rendre son collier, sous prétexte que les perles mouraient et noircissaient. La colère de la dame était grande et le négociant eut quelque peine à ne pas lui rembourser l'argent. Mais dès que la cliente s'en fut allée, il donna un bain d'alcool aux perles qui en sortirent aussi brillantes que le jour de la vente.

La légende qui veut que les perles meurent est tout à fait erronée. Les perles mortes sortent mortes de la coquille même; mates

elles demeurent mates, sans qu'il soit possible de les transformer.

Cependant, certaines pêcheries du Venezuela en produisent de blanches qui perdent leur éclat au bout de peu de temps pour ne plus changer après. Les perles crèmes ou jaunes de ces mêmes pêcheries conservent immuablement leur vivacité.

Il s'est trouvé des historiens pour prétendre que les perles meurent, sous prétexte que l'on en rencontre rarement dans les très anciens bijoux. En effet, la plus grande partie des perles fines ornant les vieilles parures sont dans un état lamentable.

La vérité est que la mode despotique n'a cessé de transformer les bijoux et de les remplacer par d'autres plus modernes. Les belles perles s'enlevaient des bijoux abandonnés pour être transposées sur les nouvelles parures et on les remplaçait par de mauvaises perles sans valeur. Celles qui sont restées sur les bijoux n'étaient pas assez belles pour être enlevées, et si on ajoute à l'usure des bijoux portés le manque de soins dont ils furent l'objet, on comprend aisément leur mauvaise apparence.

Dans la perle, les couches ou assises, étant indépendantes, nous pouvons admettre qu'une couche supérieure soit abîmée, ou, pour nous servir d'un mot impropre « morte », mais il n'y a aucune raison pour qu'il en soit de même des autres. Il n'est pas possible que le centre de la perle meure et que les couches se ternissent successivement, car, dans la perle dite « blue », le noyau formant parfois les trois quarts de sa grosseur, est fait de terre glaise. Une ou deux des couches qui le recouvrent restent indéfiniment pleines de vie et d'éclat.

Les perles que l'on déterre dans les tombeaux chinois y sont souvent ensevelies depuis plusieurs milliers d'années, et sortent à la lumière du jour avec, à peu de chose près, le même éclat qu'au

moment où elles furent enterrées avec leur possesseur. Si elles sont parfois un peu mates, jamais « mortes », elles le doivent au voisinage désastreux des huiles et des baumes dont les grands mandarins se faisaient oindre par religion ou par coquetterie.

Presque toutes les perles craignent le changement de température et c'est la raison pour laquelle elles sont parfois craquelées. Ce défaut leur faisant perdre de leur valeur, on a étudié le moyen de le faire disparaître. La craquelure étant produite par les peaux superposées, qui se détendent plus ou moins, on a pu la leur enlever en les plongeant dans un bain de matières grasses, après lequel elle ne se reproduit généralement plus.

Mais il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que sous l'action du feu, la perle s'enflamme comme de l'étoupe et se carbonise en un clin d'œil.

Nous avons été souvent témoins de la perte de perles de grande valeur, brûlées au moment où, pour les retirer d'un bijou, on chauffait la monture sur laquelle elle se trouvaient fixées.

Lors du grand incendie de l'Exposition de Bruxelles, pendant lequel des coffres-forts furent atteints par les flammes, les pierres fines qui s'y trouvaient enfermées furent retirées intactes, alors que les perles avaient jauni et s'étaient craquelées.

Nous engageons les personnes auxquelles pareil accident arriverait à attendre quelques jours avant d'ouvrir leur coffre-fort de manière à lui laisser le temps de refroidir. Nous croyons, en effet, que le brusque changement de température est pour beaucoup dans la détérioration de la perle.

II. Séchage. — Il y a environ dix à douze ans, il existait encore à Bombay des stocks considérables de perles, détenus par un Syndicat. Composé en grande partie de riches négociants

arabes et indiens, ce syndicat était le vrai régulateur du marché mondial des perles. Il achetait à lui seul une grande partie de la pêcherie du Golfe Persique, ainsi que la plupart des perles anciennes et n'envoyait en Europe, en consignation, que les quantités suffisantes pour ne pas trop charger les marchés.

Pendant longtemps, ce syndicat acheta les perles du Golfe Persique à deux ou trois ans de terme, ce qui lui coûtait très cher, car il payait jusqu'à 20 % d'intérêt par an (l'intérêt de 12 % est courant aux Indes). Ces achats, payables à des échéances aussi éloignées, n'avaient d'autre but que de permettre le séchage des perles, qui, avec le temps, devenaient plus blanches. Mais comme les demandes ininterrompues épuisaient les stocks, le syndicat se vit forcé de vendre les perles non séchées, avec une moins-value ; la perle nouvellement pêchée étant ordinairement un peu verdâtre, légèrement teintée et inemployable.

Un chimiste indien parvint à perfectionner les systèmes déjà employés en Europe, pour le blanchiment de la perle et de la nacre. Le procédé consiste à laver les parois des assises, à retirer les défauts étrangers à la matière perlière et à sécher l'eau de mer contenue dans la perle.

De cette manière, on obtient, en quinze jours, le même résultat qu'en laissant la perle exposée pendant deux ou trois ans en plein air.

Depuis quinze ans environ, toutes les perles des Indes nous arrivent assainies et il serait impossible dans certains pays, tels l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique du Nord, d'en vendre d'autres.

La perle est aussi résistante après le nettoyage qu'avant, et nous connaissons maints colliers assainis, il y a quinze ans, qui sont devenus plus beaux qu'au moment de leur achat.

Mais, à l'origine, bien des négociants furent réfractaires au séchage des perles. Comme au début de toutes les découvertes, le travail s'effectuait encore dans des conditions imparfaites et les résultats en étaient incertains. Cependant, au bout de quelques années, le système de séchage se perfectionna à un tel degré qu'il n'est plus possible de s'en passer aujourd'hui.

Non seulement les perles lui doivent des teintes légèrement rosées, mais elles y acquièrent une transparence très agréable à la vue. Celle-ci s'explique par le fait que le séchage enlève et blanchit les bavures que les perles peuvent contenir à l'intérieur de leurs parois sphériques et qui les empêchaient de prendre tout leur éclat.

III. Maquillage. — Le maquillage de la perle, d'invention toute récente, n'obtint qu'un succès de curiosité et puis de blâme.

Au fur et à mesure que des découvertes nouvelles se faisaient dans ce domaine, la chambre syndicale, vigilante, contraignit les délinquants à s'arrêter.

Un des procédés de maquillage consiste à introduire, dans la perle, des matières chimiques destinées à la noircir. Une perle parfois mate et sans prix acquiert, en devenant noire, une valeur assez grande. Heureusement l'on n'a jamais pu obtenir un coloris exactement semblable à celui de la vraie perle noire ; et il a toujours suffi à l'œil exercé des connaisseurs de voir une perle pour se rendre compte qu'elle était chimiquement noircie. Il est facile à un lapidaire, en grattant la perle, de savoir si elle a été maquillée ou non. Quand on gratte la perle noire, la poudre est blanche; il n'en est pas de même de la perle teinte, dont la poudre reste noire. Il est bon, cependant, que quiconque achète une perle noire fasse stipuler sur la facture que la perle est « bon teint ».

Un récent scandale, à propos de perles maquillées, a révélé

un autre système qui consiste à introduire une matière de couleur rosée dans les perles blanches, et à les présenter couvertes d'une légère peau de collodion. Les perles ainsi préparées ne remportèrent pas un succès durable, les premières ayant été immédiatement saisies par la Chambre syndicale.

L'avantage de ce travail se résume en ceci : depuis de longues années déjà, les grosses perles deviennent de plus en plus rares, mais on en rencontre en grande quantité parmi les perles des eaux douces d'Amérique. Blanches, mates et très rondes, elles atteignent souvent des dimensions peu fréquentes parmi les perles d'Orient, toutefois leur valeur minime ne dépasse pas le dixième du prix commercial de la perle d'Orient. Il s'agissait donc d'introduire une matière colorante leur permettant de devenir crèmes ou rosées. Ces deux couleurs étant brillantes par elles-mêmes, les perles prenaient forcément plus d'éclat.

Heureusement, la couleur ne se répandit pas régulièrement et révéla l'artifice. Nous supposons que la petite peau de collodion, dont on a cherché à les recouvrir, était tout simplement destinée à empêcher la poussière de se poser sur les perles en préparation.

Pour la plus grande joie de tous ceux qui apprécient les perles, on peut dire qu'aucun essai de coloration n'a pu se faire sans qu'immédiatement l'objet falsifié n'ait été reconnu par les spécialistes.

En résumé, le travail des perles, quel qu'il soit, n'est autorisé qu'à la condition qu'en les grattant et les polissant on leur enlève de la matière; il n'est permis que pour autant que l'on cherche à leur soustraire soit de l'eau de mer, soit les matières nuisibles à leur orient et à leur éclat. Il est formellement interdit de leur ajouter une matière étrangère, quelle qu'elle soit.

CHAPITRE VII LE POIDS ET LE PRIX



L'unité de poids employée pour la perle est le carat — qui vaut quatre grains. Mais, il y a un an à peine, le carat anglais était encore un peu plus lourd que le nôtre, et le poids américain plus lourd que le poids anglais. A Bombay, on se sert du poids appelé « Rati » ou « Poonah », qui est de 6 % plus petit que le poids français ; en Chine, du « Candari » qui correspond à peu près au poids français. Au Golfe Persique, on emploie le « Basri », qui est de 15 % plus fort que le Poonah. Les perles séparées sont généralement pesées avec des grains de blé appelés « Habba »; ou encore avec des grains de riz. Le Habba correspond à un carat et le grain de riz à un grain. On exprime le poids de la perle en disant qu'elle pèse autant de grains de blé ou autant de grains de riz.

Au Venezuela, tout récemment encore, on se servait des poids d'apothicaires : once, drachme, etc., et très souvent d'or. D'un côté de la balance on déposait l'or, et de l'autre côté les perles.

Jusqu'à l'année dernière, le carat français représentait exactement 0.205 grammes. Dans le but d'unifier le carat pour tous les pays, et de le mettre en accord avec le système métrique, une loi

nouvelle inaugura le carat métrique, qui vaut exactement 1/5 de gramme. Ce changement dans l'unité de poids produisit une augmentation de 2.50 %.

En Allemagne, on commence à admettre le carat métrique, bien qu'il ne soit pas encore officiel. L'Amérique vient de l'adopter, grâce à l'appui bienfaisant de la Chambre syndicale des Négociants en diamants et pierres fines. L'Angleterre fut la dernière à suivre l'exemple.

En examinant un lot de perles, le négociant pose invariablement cette question au vendeur : « Que représente ce lot à une fois son poids ? » Ce calcul est une base admirable pour le commerce des perles et en facilite énormément l'estimation.

Le prix de la perle est proportionnel au carré de son poids (exprimé en grains). Par exemple, une perle de 10 grains représentera à une fois son poids : 10×10 = 100 francs.

Supposons un lot de 20 perles dont :

2 perles pesant 30 grains ;
8 perles pesant 60 grains ;
10 perles pesant 65 grains ;

Nous établirons ainsi le compte de ce lot à une fois son poids :

30 : 2 = 15. » × 30 =	450 francs
60 : 8 = 7.50 × 60 =	450 —
65 : 10 = 6.50 × 65 =	422 fr. 50
Soit à une fois. . .	1.322 fr. 50

Il n'est pas sans intérêt de savoir de quelle façon on procédait au XVIIe siècle, pour donner une valeur aux perles. Nous nous en référerons de nouveau à Anselme Boëce de Boot qui en parle dans le *Parfait Joaillier*.

« Si donc une perle pesant un carat vaut 3 thalers, et que vous vouliez savoir combien elle vaudra pesant 4 carats, il faut multiplier 4 par soi-même, l'on produit 16 qu'il faut multiplier

par le prix d'un carat, à savoir : 3 thalers, ce qui fait 48, prix de la perle. Cette règle sert pour les perles pesant moins de 11 carats. Si vous désirez savoir la valeur de 11 carats, multipliez 11 par soi-même, ce qui fera 121, que vous multiplierez par 3 thalers, prix d'un carat, ce qui vous fera 363. »

Cette façon d'estimer les perles n'est pas identiquement pareille à la nôtre, car, à l'époque, on multipliait les carats par eux-mêmes, tandis qu'aujourd'hui on multiplie les grains.

La différence entre cette façon de procéder est de 16, c'est-à-dire que si une perle de 4 carats pèse, à une fois le poids, 16 à l'époque de Boëce de Boot, aujourd'hui cette perle de 4 carats, pesant 16 grains, fera 16 × 16 = 256.

Dans certaines contrées, on achète encore les perles à autant le carat, mais c'est là une exception.

Quand on connaît la moyenne d'un lot de perles, il ne reste plus qu'à l'estimer. Mais cette estimation n'est pas chose aisée, car il est bien difficile de réunir un lot de perles à peu près semblables de qualité. Il y entre aussi des perles de grosseurs différentes dont la valeur varie suivant la dimension. Jusqu'à deux grains, elles sont d'une valeur assez faible, qui se trouve presque doublée pour celles de deux à quatre grains. Celles dont la valeur est plus grande sont les perles de 15 à 35 grains (surtout lorsqu'elles sont rondes). De 35 grains à 50, leur valeur diminue ; à partir de 50 grains elles valent encore bien moins, probablement en raison de la difficulté de leur placement et de leur prix proportionnellement trop élevé.

Leur moyenne devient aussi différente. Ainsi : une perle de 30 grains fera à une fois : 30 × 30 = 900 francs et une perle de 60 grains fera à une fois : 60 × 60 = 3.600 francs.

Si on les estime à 50 fois leur poids chacune, on arrivera à faire, pour la petite, 900 × 50 = 45.000 francs, et, pour la grosse, 3.600 × 50 = 180.000 francs.

Une perle ronde de cette grosseur n'a pas besoin d'être belle pour valoir ce prix. Aujourd'hui, il n'est pas rare de voir estimer les perles tout à fait belles jusqu'à 300 fois leur poids, alors qu'il y a vingt ans, on les estimait à cinq fois le poids. C'est ainsi qu'une personne possédant un très beau collier et voulant l'agrandir en ajoutant une perle au centre est obligée de payer, pour cette seule perle, le prix que lui avait coûté, il y a dix ou douze ans, le collier tout entier. Une belle perle rosée de 30 grains, par exemple, se paie facilement de 200 à 250.000 francs.

Il est assez difficile de donner, même approximativement, une valeur aux perles, sans les avoir examinées, mais on peut dire, qu'à qualité égale, les perles boutons sont estimées à peu près au tiers de la valeur des rondes. Il en est de même pour les noires, en dépit de leur rareté. En effet, assez communes jusqu'à 10 grains, leur valeur à partir de ce poids augmente, car elles deviennent tout à la fois plus rares et plus demandées.

Ce ne sont là que des données générales et il suffirait d'un excès de demandes pour que le prix des perles boutons augmente et se rapproche plus de la valeur des rondes.

Rien n'est plus logique, cependant, que la variation du prix des perles; la guerre nous en a fourni quelques aperçus typiques.

Selon que la fortune a souri à la démocratie ou à quelques privilégiés, le prix des différentes qualités a varié. Ainsi, jusqu'en 1917, l'Amérique qui n'était pas encore entrée en guerre, achetait les plus beaux spécimens des pêcheries et ce fut le record des prix pour les belles perles. Après l'intervention, ces prix baissèrent

La perle produite par les défenses du sanglier seule ressemble à la pointe de ces défenses (page 113).



et ceux des perles de qualités courantes montèrent. Les pays neutres, par contre, achetaient, par centaines, des colliers d'une valeur de 1.000 à 30.000 francs, ce qui fait que les grosseurs de un à trois grains qui se vendaient, avant la guerre, très difficilement et valaient, en moyenne, de 12 à 15 fois le poids, se vendent aujourd'hui très facilement et valent de 30 à 35 fois.

Vers le mois de juillet 1918, l'Angleterre interdit l'exportation des perles fines de l'Inde. Par suite d'une diminution notable d'importation d'articles manufacturés dans l'Inde (cette colonie a une administration financière autonome), le change de la roupie (monnaie indienne) a haussé de 30 %. C'est pour parer à cet inconvénient, que l'Angleterre défendit d'exporter d'autres matières que celles nécessaires à la défense nationale. Les demandes de perles augmentant sans cesse, celles-ci ont monté considérablement et cette ascension continuera vraisemblablement jusqu'à l'époque où l'exportation sera de nouveau permise.

Cet état de choses a amené un mouvement important sur le marché de Paris, où les perles se sont vendues et revendues, dans la spéculation, avec une facilité inouïe; de plus, cette hausse a permis aux négociants d'acheter, dans toutes les boutiques, aux prix marqués. Et, vraiment, nous nous demandons si, pour des causes très différentes, la perle n'arrivera pas à subir une augmentation de prix semblable à celle de certaines catégories d'articles, tels que le coton ou les bateaux, par exemple.

Cette perspective peut être envisagée favorablement par ceux qui possèdent des perles, mais, jusqu'à ce jour, nous pouvons affirmer que la hausse sur l'ensemble n'a pas dépassé de beaucoup la baisse du franc français, dont la valeur, pendant la guerre, a été inférieure d'environ 30 % à la monnaie des neutres.



CHAPITRE VIII
LES MARCHÉS DE LA PERLE

Le marché le plus important de la perle est celui de Bombay. Comme tous les bazars d'Orient, il se compose d'un ensemble de petites boutiques basses, dans lesquelles grouillent une quantité de marchands et de courtiers. La cuisine à l'huile que l'on y prépare dégage une odeur nauséabonde que bien peu d'Européens peuvent supporter sans faiblir. On y traite les affaires, assis par terre et les marchandises sont examinées sur le revers de la main. L'acheteur habile étudie chaque perle séparément, afin d'éviter les reflets avantageux qu'elles pourraient s'envoyer réciproquement.

Le moment venu de faire les offres, vendeur et acheteur recouvrent leurs mains d'un mouchoir et se font connaître leurs prix en appuyant sur telle ou telle phalange du doigt. Il est intéressant de noter que le langage des doigts et de la main est usité dans l'Inde et dans tout l'Orient, depuis les temps les plus reculés.

Les anciens lapidaires en témoignent et, plus tard, Tavernier nous en fait le récit suivant (Livre II, chap. v) :

« J'ai à faire ici une remarque assez singulière et curieuse touchant la manière dont les Indiens, tant idolâtres que mahomé-

tans, font leurs marchés pour toutes sortes de marchandises. Tout se passe en grand silence et sans que personne ne parle. Le vendeur et l'acheteur sont assis l'un devant l'autre comme deux tailleurs et l'un des deux, ouvrant sa ceinture, le vendeur prend la main droite de l'acheteur et la couvre avec la sienne de sa ceinture, sous laquelle, en présence de plusieurs autres marchands qui se rencontrent quelquefois dans la même salle, le marché se fait secrètement sans que personne en ait connaissance. Car alors le vendeur et l'acheteur ne se parlent ni de la bouche ni des yeux, mais seulement de la main, ce qu'ils font de cette manière :

« Quand le vendeur prend toute la main de l'acheteur, cela veut dire mille, et autant de fois qu'il la lui presse, ce sont autant de mille pagodes de roupies, selon les espèces dont il est question.

« Quand il ne prend que les cinq doigts, cela signifie cinq cents, et s'il n'en prend qu'un c'est cent. N'en prenant que la moitié jusqu'à la jointure du milieu, cela veut dire cinquante, et le petit bout du doigt jusqu'à la première jointure signifie dix. Voilà tout le mystère que les Indiens apportent à leurs marchés. »

Cette négociation discrète n'empêche pas tout le marché d'être au courant de l'affaire conclue, quelques minutes plus tard. Les Hindous, comme la plupart des orientaux, étant doués d'une imagination débordante, une affaire de vingt mille francs se chiffre par cent mille, une heure après.

La plupart des achats s'y font comme jadis, par l'intermédiaire du courtier arabe, l'homme le plus adroit et le plus retors qui soit au monde, et l'on y assiste à des scènes, toujours pittoresques, et parfois comiques au possible. Dès qu'il se trouve en présence de l'acheteur et du vendeur, le courtier adresse une prière au Prophète, puis il fait des compliments au vendeur dont il compare la

voix à celle du « boulboul » (rossignol), dont il vante la famille, l'intelligence, et l'affaire traîne en longueur. Le vendeur ne craignant pas de demander cinquante mille francs pour une perle qui en vaut dix mille, le courtier ne le quitte plus. Pendant trois, quatre et parfois huit jours, il mange et couche avec lui. Enfin, la solution approche, et le grand jeu commence. Le courtier pleure, supplie, embrasse le vendeur, conclut l'affaire et redit une prière.

C'est à Bombay que les Arabes du Golfe Persique, de Massaouah, de Ceylan, des îles Hollandaises et des autres pêcheries voisines de l'Océan Indien viennent vendre leurs perles. C'est là aussi que les Hindous, connaisseurs fameux, viennent, de père en fils, y acheter des lots importants.

Ces lots dits « originaux » sont présentés dans des mouchoirs de coton rouge et contiennent des perles de toutes les grosseurs, bonnes ou mauvaises, provenant des pêcheries. L'acquéreur hindou commence généralement par les passer au tamis n° 6 au travers duquel passent les plus petites, destinées à la pharmacie. Ensuite, au tamis n° 22, qui trie celles de 0,08 à 1 grain, lesquelles sont classées par qualités et par couleurs. Après en avoir retiré les perles boutons, on perce les rondes et l'on procède de la même façon pour les perles de 1 à 15 grains. Les rondes formeront autant de masses qu'il y a de couleurs. On appelle masse la réunion de plusieurs chapelets de perles. Pour composer ceux-ci, on divise les perles par grosseurs et par qualités et on les fait percer par une escouade de perceurs, qui se compose parfois de 50 à 60 ouvriers.

Ceux-ci s'installent par terre, dans une petite pièce close, malgré les 45° de chaleur, fréquents dans ce pays. D'une rare

adresse, ils percent les perles de part en part avec une extraordinaire rapidité, sans se tromper jamais. Leur seul outil est un vilebrequin et ils procèdent de la même manière qu'on le faisait déjà mille ans avant le Christ. Leur travail leur rapporte environ dix centimes par carat. La masse est ensuite enfilée par un spécialiste, dont le rôle consiste à présenter les perles d'une manière plus avantageuse et susceptible d'en dissimuler les défauts.

Les Hindous traitent les affaires de trois façons différentes. Les marchandises se revendent de la main à la main, aux enchères ou par consignation.

La vente aux enchères se fait à la criée, lorsque le lot original se trouve divisé en plusieurs dizaines de petits lots. Si l'affaire procure un bénéfice, l'Hindou spéculateur s'empresse de racheter d'autres marchandises et, à la première mévente, ou à la moindre crise, il perd tous les bénéfices réalisés précédemment. La vente par consignation se pratique de la manière suivante : les lots une fois classés, les marchands s'en vont trouver les consignataires qui leur consentent des avances, parfois équivalentes à la valeur de leurs perles. Ces fonds leur servent à recommencer leurs achats et leur permettent de faire un chiffre d'affaires très supérieur à leur fortune.

Il y a dix ans, le haut commerce des perles se trouvait entièrement aux mains des Anglais, chose assez naturelle, les principales pêcheries étant situées dans leurs colonies. Mais la crise financière de 1907 tourna à notre avantage. Le commerce de luxe ayant déjà souffert, un an avant cette crise, les Anglais exigèrent des Hindous le remboursement des fonds avancés et ce fut la ruine pour ces derniers, car il leur fallut vendre les perles à un très mauvais moment, alors qu'il n'y avait ni argent ni demandes.

La crise passée, quelques négociants français jugèrent le moment propice pour entamer des affaires avec les Hindous sur les mêmes bases de consignation que les Anglais et le vrai coup de grâce fut porté à ceux-ci par certaines maisons françaises qui cherchèrent à acheter directement aux pêcheurs sans passer par l'intermédiaire de Bombay. C'est alors que, pour la première fois, nous avons pu voir un négociant français acheter, à lui seul, pour 20 millions de perles au Golfe Persique et pour 20 autres à Bombay.

Il y a environ trente ans, quand l'engouement pour la perle commença à se généraliser, les pêcheries produisaient relativement peu. A ce moment-là, tout l'Orient : Hindous, Persans, Chinois, Arabes, marchands ou particuliers, possédaient encore des stocks qui paraissaient inépuisables. On se trouvait souvent en présence de coffres remplis de perles, et cela aussi bien chez les bijoutiers de Calcutta, que chez les Maharajahs et les riches Hindous. Mais le prix des perles augmentant sans cesse, il devint de plus en plus difficile aux hommes ne jouissant pas d'une grosse fortune de garder des trésors représentant, à eux seuls, plus que tout le reste de leurs biens. Chaque année, les lots de perles, qui faisaient jadis un des plus beaux ornements de l'Orient, viennent en Europe en échange de centaines de millions. Mais rien n'étant éternel, on compte déjà les quelques Maharajahs ou Mandarins possédant de belles perles. On en trouve parfois encore entre les mains des détrousseurs de sépultures chinoises.

Le Schah de Perse, Mustaphe Eddine, vendit, il y a une trentaine d'années, ses harnachements ornés de perles fines. Craignant d'en jeter sur les marchés une trop grande quantité, il les divisa en quatre lots et les liquida, en l'espace de deux mois, au

négociant B... Ces perles étaient d'une rare beauté et d'une grosseur remarquable. Vendues, à l'époque, pour douze cent mille francs, elles vaudraient, certainement, aujourd'hui, trente millions au minimum.

Les marchés de perles, très actifs il y a quelques années encore, se meurent faute de marchandises, et ceux de Canton, de Shanghaï, de Hong-Kong sont plutôt acheteurs que vendeurs.

Il en fut de même dans d'autres centres où la perle est très à la mode. L'Amérique Centrale a fourni au marché de Paris des centaines de kilos de grosses perles pêchées jadis à Panama ou a Costa-Rica. Il était difficile de n'être pas tenté lorsqu'un marchand vous offrait cinq mille francs d'une perle que vous aviez payée peu de temps auparavant de deux à quatre cents francs. En trois ans, une grande partie de ces perles disparut dans le gouffre parisien. La Pologne, l'Espagne, l'Italie, la Russie subirent tour à tour l'assaut victorieux des marchands et, aujourd'hui, tous ces pays sont démunis. Dorénavant, les pêcheries et les perles vendues aux ventes ou à l'amiable doivent à elles seules satisfaire aux demandes toujours croissantes des pays d'Europe et d'Amérique.

On sera sans doute surpris d'apprendre que la pêcherie la plus importante du monde, celle du Golfe Persique, produit à elle seule une moyenne de quarante à cinquante millions de perles, alors que toutes les autres réunies n'en fournissent qu'une vingtaine de millions au maximum. On se demande comment contenter les amateurs de perles de tous les pays, les États-Unis en ayant acheté, à eux seuls, en 1915-1916, seconde année de la guerre, pour plus de 60 millions, parmi lesquels figurent des colliers d'une valeur de plusieurs millions de francs.

Ainsi que nous venons de le dire, toutes les perles du Vene-

Ces bambous ne croissent pas par toute la terre (page 113).



zuela, de Panama, de Tahiti et d'Australie, arrivent actuellement par voie directe à Paris. Il en est de même pour celles de la Chine, les consignataires s'étant fait remplacer par des acheteurs sur place qui expédient directement leurs perles en France.

Les perles ont acquis de ce fait une valeur marchande bien établie et l'on ne rencontre que très rarement un négociant ayant eu la chance d'en acheter à très bas prix. Le cas de commerçants gagnant de 30 à 40 % devient de plus en plus rare.

Voici pourtant quelques anecdotes qui montrent la hausse fabuleuse des perles.

Il y a environ trente-cinq ans, au Venezuela, nous avons vu vendre, au poids de l'or, un paquet de perles enveloppées dans un journal. On déposait d'un côté de la balance des bolivars et de l'autre les perles. Achetées mille francs, à cette époque, elles vaudraient sûrement cent mille francs aujourd'hui.

Un représentant de commerce, au cours d'un voyage dans l'Etat de Wisconsin (Amérique du Nord) vit, en se promenant dans les rues d'un village, des gamins qui jouaient avec des billes de couleur.

S'étant approché d'eux, il trouva ces billes fort curieuses et en acheta une certaine quantité, pour quelques cents, chez un épicier qui les gardait dans un bocal. De retour à New-York, il les fit voir à un bijoutier qui les lui acheta pour 2.000 dollars, mais il eut l'imprudence d'indiquer à celui-ci l'endroit où il les avait trouvées. La source des bénéfices fut aussitôt tarie pour lui ; mais le bijoutier ne tarda pas à faire fortune.

Au début de l'exploitation de ces pêcheries d'eau douce, découvertes il y a une vingtaine d'années, on recevait à Londres et à Paris, des sacs de vingt à trente kilos remplis de ces perles,

que l'on pouvait acheter pour quelques milliers de francs. Aujourd'hui un seul de ces sacs représenterait une grosse fortune.

Il y a quinze ans, un négociant espagnol acheta au Venezuela pour treize mille francs de perles. Sa santé l'ayant empêché de travailler dans ce pays, il revint à Paris, juste à l'époque où la perle du Venezuela était très demandée en Chine et principalement les perles baroques. Ayant appris la hausse de ces perles, il se risqua à demander 200.000 francs de ses perles et reçut une offre de 150.000 francs qui le stupéfia, au point qu'il se refusa à vendre. Ce commerçant passa l'année suivante en Espagne et de retour à Paris, il en demanda 250.000 francs, on lui en offrit 200.000 francs, sans plus de succès. La troisième année seulement, il se décida à les vendre pour la somme de 235.000 francs.

Les petites perles appelées semences, provenant des pêcheries du Venezuela, se vendaient jadis à Paris, pour être expédiées en Perse et à Boukhara (Russie d'Asie) où elles sont employées pour la pharmacie. Cet article se vendait durant de nombreuses années de huit à dix centimes le carat. Quand, il y a quinze ans, la Révolution de Perse interrompit ce commerce pendant deux années, les stocks commencèrent à s'accumuler. Ayant lu dans des chroniques que les Chinois employaient également des semences de perles en pharmacie, un négociant envoya à Shanghaï dix mille carats, dont il demanda un prix fort élevé qui fut accepté. Il en fut de même d'un second envoi de trente mille carats et c'est ainsi qu'en un temps relativement court, la même personne put vendre, sur la base de quarante centimes environ, un million de carats qu'elle avait réunis en les achetant un peu partout.

Le négociant H... reçut un jour un lot important de perles fines de Bombay. Dans la première maison où il se présenta, on

lui en acheta un grand choix sur la base de six fois le poids. Etonné de voir son prix accepté sans marchandage, il demanda à la seconde maison qu'il visita, huit fois le poids, pour le lot déjà écrémé par le premier acheteur, et son prix fut admis ; il vendit le troisième choix à six fois le poids.

Le négociant B... acheta un lot de perles percées et bien qu'il n'eût l'emploi que des perles ne dépassant pas 12 grains, il se décida, sur l'insistance du vendeur, à acheter deux perles très belles, pesant 50 grains, à douze fois leur poids. Ces deux perles restèrent enfermées pendant six mois et furent vendues sur la demande d'un Américain, à quatre-vingt-dix fois le poids. C'est-à-dire que payées 15.000 francs, elles furent revendues 112.000 francs. Ces fluctuations, susceptibles de surprendre un boursier, n'ont pas duré. Aujourd'hui la perle a atteint des prix dont les variations sont insignifiantes. Le négociant est enchanté de gagner de 6 à 10 % sur son achat et cela en risquant son argent, car il vend presque toujours à terme.

Malgré les bénéfices restreints, il y a bien peu de commerçants qui regrettent le temps où l'on pouvait se procurer les perles à vil prix, car, s'il est vrai qu'ils gagnaient beaucoup, ils vendaient fort peu, et ils préfèrent réaliser un chiffre d'affaires plus grand avec un pourcentage de bénéfice moins élevé.







CHAPITRE IX

L'AVENIR DE LA PERLE

AINSI que nous l'avons fait observer déjà, le négoce de la perle a suivi le développement mondial de l'industrie et du commerce. Chaque arrêt dans les affaires d'un pays quelconque eut sa répercussion sur la vente de la perle. En Amérique, pays plus sensible qu'aucun autre aux fluctuations financières et politiques, chaque élection à la Présidence marque une pause dans le commerce des perles; et la crise financière de 1906 le suspendit complètement pendant deux ans. En 1908, cependant, les affaires reprirent faiblement et l'Argentine, le Brésil, de même que l'Europe, suivirent le mouvement de la Bourse, des récoltes et celui de la politique. Mais la guerre balkanique de 1912 vint porter un nouveau coup aux affaires. Les deux Amériques et la presque totalité de l'Europe étant trop inquiètes de l'avenir pour acheter, il s'ensuivit une forte mévente sans amener toutefois une baisse sensible dans le prix des perles.

Pendant la première année de la guerre, en 1914, elles furent reléguées dans les profondeurs des coffres-forts. Mais le début de l'année 1916 vit se produire un mouvement de demandes qui

s'accentue de plus en plus. Alors que les Gouvernements belligérants se ruinent, que certaines fortunes dorment d'un profond sommeil, de nouveaux riches surgissent un peu partout; les neutres amassent d'énormes bénéfices et les pays qui achetaient peu de perles, tels la Suisse, la Hollande et l'Espagne, achètent des colliers par centaines.

L'Amérique du Sud, ayant vendu ses récoltes à des prix fabuleux, recommença, elle aussi, ses achats, et l'Amérique du Nord avala, tel un ogre, toutes les perles que l'on put lui fournir. Les riches négociants n'osaient pas traverser l'Atlantique mais les câblogrammes demandaient continuellement les plus belles et les plus grosses perles; on s'entendait toujours sur le prix !!!...

C'est ainsi que furent écoulés, pendant la deuxième année de la guerre, les produits invendus des deux pêcheries de 1914 et 1915, de même que les stocks, également invendus, pendant les années 1912 et 1913. Les nations belligérantes ne figurent pas au nombre des acheteurs et n'ont pas réalisé le cinquième de leur chiffre d'achat habituel.

Il serait sans doute hasardeux de vouloir prédire l'avenir; et celui de la perle suivra, tout simplement, les évènements heureux ou malheureux de ce monde. Mais le bonheur n'étant, hélas! pas général, il serait difficile de croire qu'après cette guerre, le monde entier doive passer par une grande phase de prospérité. Si pourtant cela était, la perle se pêchant en quantités très restreintes et atteignant difficilement le chiffre de 80 millions par an, ne suffirait pas à contenter les demandes des amateurs.

Nous arriverions, progressivement, à lui voir attribuer un prix auquel personne parmi nous n'oserait songer. Je ne parle pas des belles et grosses perles, dont il est impossible d'ores et déjà, d'établir le prix, mais des qualités inférieures.

Supposons, et ce n'est là qu'une simple conjecture, le statu quo de la situation présente, c'est-à-dire que les perles ne soient plus achetées que par la moitié des puissances. Dans ce cas-là encore elles doubleraient de prix très rapidement. Mais il est bon également d'envisager les possibilités d'une baisse. La crise balkanique, qui dura deux ans, n'a pas, disions-nous, modifié sensiblement les prix de la perle et cela au moment où le stock en portefeuille chez les négociants était énorme. Il faudrait donc quatre ans de grandes méventes, pour que la valeur en puisse diminuer d'une façon appréciable.

Cependant, pour supposer que la perle ait atteint son prix maximum, il faudrait que la vie matérielle du pêcheur fût assurée par sa profession et, malheureusement, rien n'est moins vrai. Tout en exerçant un métier des plus pénibles, le pêcheur est très pauvre, et meurt de faim lorsque la pêche est mauvaise.

Examinons, par exemple, le cas des pêcheurs du Golfe Persique : au nombre de 40 à 50.000, y compris leur famille, ils vivent uniquement des pêcheries de perles. Or, l'année la meilleure a produit 60 millions, et d'autres, mauvaises, ont rapporté à peine 20 millions. Le pêcheur, propriétaire du bateau, touchant environ 40 % du produit de la vente, il reste donc à 50.000 habitants pêcheurs 24 millions à se partager. Soit, en tout, 500 francs par personne, et le pêcheur paie parfois le riz, le café et le sucre plus cher que l'Européen.

Au fur et à mesure que la civilisation pénétrera dans ce pays, ce qui ne saurait tarder, par suite de l'installation des lignes de navigation, des rapports télégraphiques, etc., il n'est pas douteux que les besoins y seront plus grands. Le jour où le budget du pêcheur atteindra 2.000 francs, l'amateur devra payer la perle

quatre fois plus cher qu'aujourd'hui, sinon, le pêcheur cherchera un métier mieux rémunéré.

Un autre facteur mathématique de l'augmentation de la valeur de la perle, est la diminution de la production annuelle. A force d'avoir pillé le fond des mers, sans s'occuper de la dimension des huîtres, la pêche n'étant réglementée, d'une façon sérieuse, que dans très peu d'endroits, leur nombre et surtout leur taille diminuent, ainsi que la grosseur et la qualité des perles.

En 1912, excellente année de production perlière, on comptait une quarantaine de perles de vingt à cinquante grains. Pendant les années qui suivirent, le nombre en fut plus restreint, et, en 1915, il ne s'est trouvé, à notre connaissance, qu'une vingtaine de belles grandes perles, dont une seule pesant quarante grains.

Inutile d'ajouter qu'il ne manque pas d'acheteurs pour ces belles perles, justement parce qu'elles sont rares. En quoi cela peut-il gêner un millionnaire, qui tient à ajouter une perle à son collier, de la payer 100 ou 200.000 francs plus cher qu'elle ne vaut. La fortune publique augmente et il n'y a pas de raison de supposer que cela ne continuera pas. Si l'on compte encore les personnes possédant des milliards, par contre les millionnaires sont légion.

A mesure que les humains s'enrichissent, leur désir de profiter de leur argent s'accroît. D'aucuns le dépensent en réunissant des collections diverses, d'autres en fondant des œuvres sociales ou philanthropiques, d'autres enfin en plaisirs personnels, où la vanité joue toujours le grand rôle. Comme il est malaisé de se promener avec un Rembrandt ou un livre rare sous le bras, il sera plus facile de faire admirer un beau collier au cou de sa

femme, et c'est là, en vérité, une manière élégante de faire montre de sa fortune; le collier, pour peu qu'il ait été choisi avec goût, ayant du moins le mérite d'ajouter aux charmes de la femme qui le porte.

Si l'on songe qu'au IIe siècle de notre ère, Tertullien invectivant contre le luxe disait déjà : « Ce ne sont pas des perles que l'on pêche, c'est l'ambition » il faut s'attendre à des rivalités singulières dans ce domaine. Qui pourrait en fixer les limites ?

Et pourtant les prix d'aujourd'hui ne sont qu'un pâle reflet de ceux payés à Rome jadis.

Bien qu'il soit difficile d'établir une comparaison précise, nous pouvons citer quelques exemples :

Jules César offrit à Servilia, mère de Brutus, une perle en forme de poire de onze cent mille francs; nous ne connaissons pas de perles poires atteignant cette valeur : n'hésitons pas à déclarer que cette perle, quelque belle et grande qu'elle put être, ne trouverait plus d'acquéreur à ce prix.

Il en serait de même pour une grande partie des perles célèbres, qui ne se vendraient certes plus aussi cher, leur valeur historique mise à part.

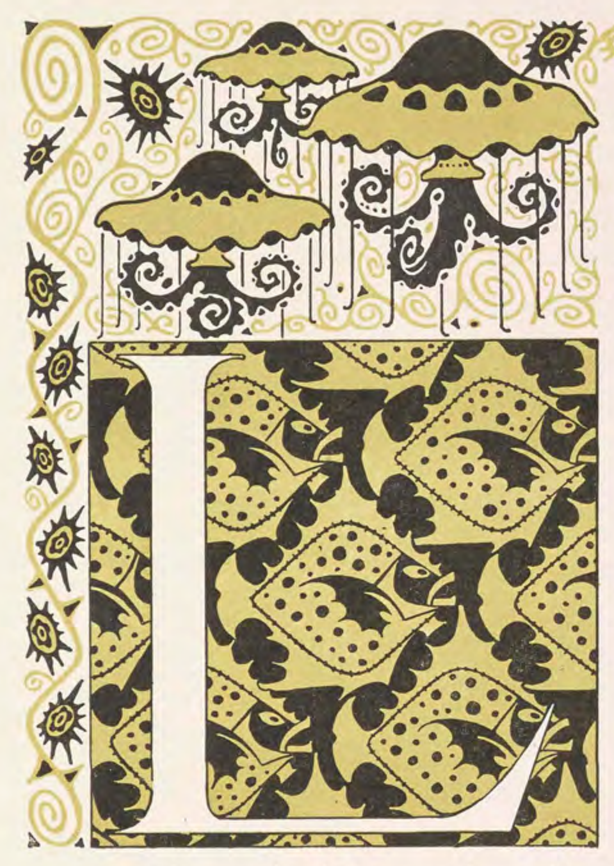
Le goût moderne s'est transformé sans cesse et les perles petites, mais parfaites, sont aujourd'hui préférées aux grosses. Une perle de cinquante à soixante grains se paie plus cher qu'une perle de cent vingt grains, de la même qualité. Les beaux diadèmes et les grandes broches ont été abandonnés et le collier doit être assez discret pour pouvoir se porter à toute heure de la journée, aussi bien chez soi qu'au dehors.

Lolia Paulina, dit l'Histoire, portait dans sa parure pour plus de 9 millions de francs de perles. Il faudrait connaître la valeur

exacte de l'or à cette époque pour en faire l'estimation, mais il est certain qu'il vaut aujourd'hui bien moins cher qu'il y a seulement trente ans; l'homme qui possédait alors une rente de 10.000 francs, était beaucoup plus riche qu'il ne le serait aujourd'hui. Les perles de Lolia Paulina vaudraient donc au moins 60 millions. Est-il, en Europe ou en Amérique, une femme possédant 60 millions de bijoux ? Nous ne le pensons pas. Il est vrai que celui qui offrit les perles à Lolia Paulina se ruina, et il ne saurait en être de même des riches milliardaires. Notre passion pour les perles n'égalerait donc pas encore celle que les anciens éprouvaient pour elles et les prix que nous payons sont probablement très inférieurs à ceux qu'ils consacrèrent à leurs joyaux favoris.







CHAPITRE X
COMMERCE ET COMMERÇANTS

Le commerce des perles fines est de ceux dont l'étude demande toute une vie. Seuls y réussissent ceux qui commencent sans fortune et traversent toutes les difficultés du début, sans protection. Leurs efforts finissent par être couronnés de succès, parce qu'ils se sont trouvés dans l'obligation d'en étudier toutes les branches.

Après avoir été courtiers, ils ont, avec leurs petites économies, acheté des perles ; celles-ci revendues, ils en ont acheté d'autres, et, grâce à cette expérience, mêlée de déboires et de bonnes fortunes, ils sont arrivés à connaître parfaitement le métier, mais cela au bout de dix ou vingt ans seulement ! Nous avons constaté, par contre, l'échec de ceux qui, arrivant avec des capitaux, et manquant d'expérience, se sont trouvés en face de difficultés, soit par suite de crise, ce qui est fréquent, soit par manque de prudence, de prévoyance, ou par une mauvaise compréhension des affaires.

Dans le commerce des perles, les connaisseurs sont très peu nombreux car c'est un don particulier et assez rare.

Dans l'Inde, dès le VIe siècle, l'art d'apprécier les pierres pré-

cieuses et les gemmes était considéré comme une science difficile et d'autant plus estimée. Il existait un ensemble d'observations sur la provenance, la qualité et l'authenticité appelée « ratnaparîksâ » (appréciation des gemmes) qui se transmit par de nombreux traités, rédigés à des époques différentes.

L'étude n'en était pas seulement réservée aux marchands, mais encore aux princes et aux poètes. L'habileté à juger des pierres précieuses était un talent dont les rois aimaient à se glorifier. L'un d'eux est loué en ces termes dans une inscription : « D'un rapide regard de côté, pareil cependant à une forêt de lotus bleus, il discernait parfaitement les joyaux tels qu'éléphants, chevaux, femmes et hommes. Que dire de son habileté à discerner des monceaux de pierres, diamants et autres ! »

L'expert en pierres précieuses était, de ce fait, un personnage considérable dont les textes parlent avec un grand respect. C'est un trésor difficile à trouver. Lorsqu'on est assez heureux pour le rencontrer, il faut lui demander son entremise en termes respectueux, l'accueillir comme un hôte en lui offrant un siège, des parfums et des guirlandes. L'expert, d'après une définition, est « celui qui connaît le temps présent, le lieu, l'art de plaire aux rois, le prix des marchandises et le calcul ». [2]

Le commerce des perles est divisé en un grand nombre de spécialités différentes. Certains négociants ne font que des colliers de bonne qualité, d'autres ne s'occupent que des colliers de qualité ordinaire, les spécialistes de boutons, ou de paires de boutons, ne font pas autre chose.

Le négociant en petites perles, pour la bijouterie, ne fait que cela, de même que le marchand de demi-perles. Chacune de ces spécialités et bien d'autres encore, se vendent selon la saison, la

mode ou tout simplement d'après les demandes et l'état de prospérité des Nations.

C'est ainsi que le spécialiste de perles boutons pour boucles d'oreilles en vendra surtout lorsque la mode des coiffures relèvera les cheveux en découvrant l'oreille. Les robes décolletées amènent une recrudescence dans la vente des colliers. Lorsque l'Amérique du Nord achète, on ne vendra que de belles perles, car ce pays n'en veut pas d'autres, etc., etc... Le commerçant avisé dirigera ses vues sur les perles les plus demandées et n'achètera pas, même à très bon compte, celles qu'il n'aurait pas la chance de pouvoir vendre.

Le commerce des perles n'a aucun rapport avec les commerces réguliers ou industriels. Le négociant ne peut se faire remplacer par personne. C'est lui qui doit acheter et vendre. Aucun lot de perles ne se ressemble et chaque achat représente une affaire absolument différente de la précédente.

Avant d'acquérir un lot de perles dit « original », le négociant doit savoir le parti qu'il en pourra tirer et à qui il pourra le vendre. La perle coûte cher et un mauvais achat immobilise la fortune pour longtemps.

La perle étant avant tout un article d'illusion, il est difficile d'en estimer le prix d'une manière exacte. Pour la vendre, le négociant doit jouir de la confiance de l'acheteur; il faut que le bénéfice qu'il prend et qu'il a déjà pris sur les précédentes affaires ne le fasse pas soupçonner de vendre trop cher. Il doit présenter les perles sur du papier bleu et crème, par le jour et la lumière les plus avantageux pour ces marchandises. Les perles prenant la teinte de la lumière à laquelle elles sont exposées, un éclairage trop cru ou trop gris leur est néfaste : la pièce où elles se trouvent

ne devra rien contenir de vert, car le reflet de cette couleur est mauvais pour la perle. Présentée par un après-midi d'été, à partir de quatre heures, elle donnera l'impression d'être plus belle qu'elle ne l'est en réalité. Par contre, la lumière du Nord n'influence nullement la perle et la fait voir telle qu'elle est. L'Oriental, qu'il soit Hindou, Arabe ou Chinois, ne reconnaît plus ses perles en Europe, tant elles lui paraissent moins belles.

Mais il faut surtout que le négociant soit psychologue et qu'il étudie la nature de son acheteur pour agir avec lui selon son caractère. Il doit être prudent, et calculer ses forces matérielles et même physiques. Il doit prévoir les crises, les accalmies et les méventes, et essayer de les déjouer, sans jamais s'engager au delà de ce que ses forces lui permettent. Les perles se vendant en grande partie à terme, il doit connaître les capacités de son client et son intelligence doit être sans cesse en éveil. Il lui faut se méfier de ses ambitions qui peuvent être exagérées, s'efforcer de les maintenir dans la limite de ses possibilités matérielles dont elles suivront le développement. Mais il faut aussi profiter de toutes les occasions qui s'offrent et l'essentiel est de pouvoir les distinguer, de savoir quand il faut acheter. Dans ce métier la fortune est à la portée de la main, mais gare aux faux-pas...

Il faut bien connaître la nature humaine et s'entourer de personnes de confiance. Nous avons vu nombre de négociants tomber pour ne plus se relever. C'est qu'il leur manquait une des conditions nécessaires au parfait commerçant, une seule, mais indispensable : l'honnêteté. Dès le premier jour, l'homme indélicat est découvert et la carrière lui est fermée. Les intérêts engagés, les passions que déchaîne l'importance des affaires mettent l'âme à

nu et il n'est pas de salut pour celui que la faiblesse égare, ne fût-ce qu'un instant.

Les spécialistes, marchands de colliers, se divisent en plusieurs catégories. Ceux qui vendent des perles pour l'Amérique du Nord, n'en vendent pas pour l'Argentine ; la qualité demandée par chacun de ces pays étant absolument différente. Pour arriver à constituer de bons colliers, il faut avoir de grandes quantités de marchandises. Il est presque impossible de se rendre compte de la tonalité et des couleurs différentes qui existent dans les perles, blanches, crèmes ou roses, et le secret de la vente facile et avantageuse d'un collier réside dans la façon plus ou moins parfaite dont il est composé.

Le collier parfait est celui dont la couleur est uniforme d'un bout à l'autre et dont la chute est régulière. Aussi ne rencontre-t-on presque jamais de vieux colliers parfaitement composés et les rangs de perles anciennes ne se vendent-ils jamais dans leur état original. Il suffit qu'un collier date de trente ans, pour qu'il se compose de perles de toutes couleurs, certaines devant être travaillées, assainies, arrondies, et presque toujours polies. Ces perles, une fois arrangées, prendront leur place dans des colliers de couleur et de qualité homogènes.

En examinant le célèbre collier de la collection Thiers, conservé au Louvre et considéré, peut-être à tort, comme très beau et rare, on y verra des perles d'une qualité fort inégale. Ce collier fut acheté, perle par perle, avant la guerre de 1870, chez le négociant S...

Aujourd'hui, la vogue des colliers en facilite de plus en plus la vente.

Jusqu'à ces derniers temps, on n'en trouvait que chez les

principaux joailliers des grandes villes, mais ils sont actuellement demandés dans la plupart des villes de province du monde entier.

Il n'y a pas de mariage, sans que le collier de perles ne vienne remplacer le traditionnel châle des Indes, que nos ancêtres offraient comme cadeau de noces. Peu à peu, les pays les plus arriérés ont été gagnés à cette mode, et nous connaissons une maison française qui compose et vend, à elle seule, en une année, environ cinq mille colliers d'un prix variant entre mille et un million de francs.

Il en est de même pour les spécialités de perles boutons, dont le métier paraît au premier abord assez facile, mais qui présente cependant les plus grandes difficultés. Il ne suffit pas, bien souvent, d'avoir un million de perles pour arriver à former une paire de boutons d'oreilles. Mais aussi, toute peine méritant salaire, celui qui y parvient y trouve-t-il son compte, car une paire de perles, parfaitement assorties, prend une valeur bien supérieure à celle de deux perles, prises isolément. Et c'est pourquoi vous voyez ce spécialiste parcourir éternellement les bureaux à la recherche des âmes sœurs de ses perles.

Le vendeur de petites perles, qu'elles soient rondes ou boutons, s'adresse aux fabricants de petite bijouterie populaire, et les vend à Birmingham (Angleterre), Philadelphie (Amérique), à Pforzheim et à Hanau (Allemagne) ou aux fabricants bijoutiers du Marais. Les spécialistes de demi-perles ne sont pas très nombreux; on en compte deux à Paris, et cinq ou six plus importants à Idar (Allemagne). Ces commerçants achètent les lots de petites perles ne dépassant pas un grain. Ils en extraient d'abord les boutons et celles dont la forme ronde est parfaite, puis du restant, ils font des demi-perles, qu'ils vendent dans les grands centres de bijouterie.



CHAPITRE XI
PROTECTION ET EXPANSION DU COMMERCE DES PERLES

SITUÉE géographiquement de la façon la plus heureuse, la France, baignée de trois côtés par des mers, touche, par ailleurs, aux pays les plus riches de l'Europe. Elle possède des ports admirables, des rivières, des mines. Mais, au lieu d'exploiter normalement ses ressources, elle réserve souvent ses capitaux pour faire valoir celles des contrées exotiques.

Ayant abandonné aux Allemands l'exploitation des mines de charbon de Normandie, elle s'intéresse à d'autres mines, beaucoup moins riches, situées à des milliers de kilomètres. Elle installe en Norvège d'énormes usines de nitrate, alors qu'elle ne possède pas chez elle ce minerai. Et tandis qu'elle abonde en eaux curatives merveilleuses, qui pourraient attirer les baigneurs du monde entier, ses installations thermales restent tellement inconfortables que les Français eux-mêmes les délaissent et vont se soigner à l'étranger.

La guerre a accusé, avec une acuité plus intense, cette incohérence économique, cette méconnaissance de nos intérêts. Mais, par contre, elle a montré que les Français sont capables d'efforts inouïs, de volonté et de renouvellement. C'est qu'ils ont constaté

la déchéance des méthodes surannées; ils savent que l'avenir de leur pays dépend de l'intelligence, de l'énergie, de la persévérance qu'ils sauront mettre en œuvre.

La nation a compris qu'il fallait réagir. Fatiguée et désillusionnée par le régime des politiciens professionnels, elle choisira pour la représenter, dans l'avenir, des spécialistes et leur demandera de s'occuper sérieusement des affaires générales de la France, de renouveler l'outillage national, et de profiter, pour cela, d'une situation nouvelle, basée sur notre prestige que la guerre a encore rehaussé.

Le monde industriel, de son côté, saura, grâce à la transformation inévitable de notre industrie, la doter des éléments de prospérité et de succès et la rendre apte à rivaliser avec celles de nos concurrents de demain.

La France n'avait gardé, avant la guerre, qu'un seul marché privilégié, celui pour lequel l'ouvrier et l'artiste travaillent de leurs propres mains. Aucun peuple au monde ne saurait nous enlever la maîtrise de la mode, de la couture, des arts décoratifs, de l'article de Paris et de l'orfèvrerie! On vient à Paris de tous les coins du monde pour s'imprégner de notre goût et de nos modes. Les commissionnaires, au début de chaque saison, y achètent, à des prix assez élevés, un certain nombre de modèles qui leur servent à fabriquer des milliers de reproductions et, là où le Français n'a gagné qu'une somme minime, l'étranger, en reproduisant à l'infini le produit de son goût et de ses dons artistiques, réalise des bénéfices énormes. Ainsi les étrangers nous montrent que nous pourrions exploiter d'une manière plus utile le génie créateur de nos artistes et profiter d'une façon plus large de leurs capacités incomparables.

Le marché de la perle est devenu l'une des branches les plus actives de ce fameux commerce de luxe français, bien que cette gemme ne soit pas une création du génie artistique. Pêchée en grande partie dans les pêcheries étrangères ou apportée des pays qui l'avaient acquise, incapables aujourd'hui d'immobiliser des fortunes aussi considérables, elle est pourtant une chose française et c'est à ce titre qu'elle nous paraît mériter l'attention et la protection publiques.

Il y a environ douze ans, le marché s'en trouvait à Londres. Les perles traversaient la Manche pour être vendues ici en seconde main. Depuis une quinzaine d'années elles commencèrent à arriver directement à Paris qui est devenu peu à peu leur marché mondial, grâce aux efforts de quelques français entreprenants.

En général, on s'empare d'un marché par un coup d'audace, en employant des procédés inconnus des concurrents, qui bouleversent le système établi. Mais ces procédés sont vites dévoilés, et il s'agit alors d'étudier de nouveaux moyens pour conserver la prépondérance. On lutte ainsi pendant plusieurs années, au bout desquelles l'organisation, l'habitude de la clientèle (vendeurs et pêcheurs) établissent d'une façon précise le point acquis, mais on est toujours serré de près et la moindre erreur profite aux concurrents.

Or, les erreurs dont souffre une industrie lui sont souvent extérieures et proviennent soit d'une politique économique défectueuse, soit du défaut de mesures bienveillantes prises à temps. L'un des buts de ce livre est de montrer précisément que tout commerce qui participe à la prospérité d'un pays à besoin d'être soutenu par le Gouvernement de ce pays. Il nous semble que dans une République, le meilleur moyen de toucher le gouverne-

ment est de s'adresser à l'opinion publique; c'est elle qui agira souverainement, quand elle connaîtra le grand intérêt qui s'attache à un marché.

Il ne faut pas voir dans la perle simplement un article de futilité. Depuis vingt-cinq ans, son usage est entré dans nos mœurs d'une façon toute particulière : enfants et aïeules en sont également parés. La France en possède pour des centaines de millions qui forment, avec ses objets d'art, ses tableaux, ses antiquités, un patrimoine solide, une richesse nationale. D'autre part, les transactions dont la France bénéficie se chiffre par des sommes dont un court exposé montrera l'importance :

La pêcherie du Golfe Persique produit, annuellement, une moyenne de 40 à 60 millions de perles, et toutes les autres réunies, de 15 à 20 millions. En dehors de ces chiffres, une quantité très considérable de perles appartenant aux particuliers se trouve sur le marché de Paris.

L'augmentation de la valeur de la perle fine a engagé certains pays, tels que les Indes, la Chine, la Pologne, l'Italie, l'Espagne et certaines Républiques du centre de l'Amérique à envoyer leurs perles à Paris, où elles se sont vendues à un prix souvent supérieur de vingt fois à leur prix d'achat.

Le total des perles achetées à Paris, provenant soit des particuliers soit des pêcheries, doit se monter à 100 ou 120 millions par an. Si nous multiplions ce chiffre par 25, les 25 dernières années de grande vogue, nous arrivons à un maximum de 2 à 2 milliards et demi de perles pêchées; quant à la valeur de celles appartenant aux particuliers, le chiffre en est très difficile à évaluer. Aux Indes, par exemple, la perle représentait et représente encore le bijou le plus apprécié. Depuis les époques les plus

reculées, ce pays se partageait, avec la Chine, les plus beaux spécimens de perles d'Orient, et, aujourd'hui encore, on y place ses économies en perles fines.

Les Cours, les grandes familles aristocratiques, et les riches particuliers possèdent des perles, léguées par leurs ancêtres, dont la valeur a souvent centuplé. Mais elles s'usent, se brûlent ou se perdent et si nous admettons qu'au cours des siècles il ne fut pêché que six fois la quantité fournie par les pêcheries depuis vingt-cinq ans, nous pourrons estimer l'ensemble des perles existantes à douze milliards.

Le destin est changeant et un jour arrive où le plus fortuné a besoin de réaliser son avoir. Qu'il soit Chinois, Indien, Américain, Italien ou Espagnol, il viendra à Paris car c'est là qu'il pourra s'en défaire avec le plus d'avantages.

Si nous voulions établir la statistique des fonds laissés en France par tous ceux qui viennent y acheter ou y vendre des perles, nous arriverions certainement à un chiffre fabuleux, sans compter qu'un bijoutier de Melbourne, de Pétrograd, de New-York ou de Pékin, une fois sur place, y achète son orfèvrerie, sa bijouterie, ainsi que l'article de Paris, au lieu de les aller chercher en Angleterre ou en Allemagne.

En dehors des bénéfices que la France peut tirer du fait de l'arrivée de plusieurs dizaines de milliers d'étrangers, le marché par lui-même réalise certainement de 20 à 30 % de bénéfice sur le chiffre d'affaires, par suite de diverses spéculations et manipulations, telles que l'appareillage des boutons d'oreilles, la composition des colliers, etc. Le commerce des perles fines rapporte certainement à la France de 20 à 30 millions de bénéfices annuels et est d'une utilité incontestable au point de vue du change.

Un consortium de négociants ayant étudié la question a reconnu que la France a vendu pendant l'exercice 1916-1917, en pleine guerre, pour un chiffre supérieur de 30 à 40 millions à ses achats.

Un marché de cette importance a besoin, nous semble-t-il, de tout l'appui du Gouvernement, et ne peut subsister que si on lui laisse toute la liberté et toutes les facilités nécessaires.

Pour permettre à la France de le conserver, il faut d'abord laisser aux commerçants français le droit, après la guerre, d'acheter les perles fines dans les colonies anglaises, italiennes et hollandaises.

La Commission interalliée a pris la décision, dans ses réunions de Londres, d'empêcher les empires centraux de se procurer les matières premières nécessaires à leur industrie, et, dans ces conditions, nous espérons que les Français pourront, comme par le passé, s'approvisionner de perles dans toutes les pêcheries.

Mais il suffirait d'un impôt, si léger soit-il, pour empêcher le marché de tenir ses assises en France et le danger serait le même si, par suite de la nécessité où se trouve la France de prélever des impôts sur les objets de luxe, ce commerce pouvait être fortement frappé.

Le Ministre du Commerce l'a très bien compris et la taxe de luxe de 10 % ne touche pas le commerce en gros des perles fines; elle autorise même les étrangers qui achètent des colliers, à Paris, à reprendre, à la sortie, la majoration de 10 % payée comme impôt.

Il est incontestable qu'un jour ou l'autre, le budget sera obligé de recourir à tous les commerces et commerçants dont il espère tirer une certaine contribution : l'impôt de luxe de 10 %

est excessivement discuté et peu populaire ; serait-il possible de le remplacer par un autre et de quelle façon pourrait-on toucher les perles ?

Voici, en substance, ce que nous écrivions, avant l'impôt de 10 %, et sur sa demande, à M. Clémentel, Ministre du Commerce :

« Le Projet de loi déposé par M. Weber et tendant à frapper « les perles fines d'un impôt menace tout ce négoce.

« L'impôt, d'autre part, engagerait les particuliers à vendre « immédiatement leurs bijoux, ce qui ruinerait pendant assez « longtemps le commerce. Ce danger est déjà envisagé pour « l'après-guerre, alors que toute une catégorie de gens ruinés, « seront obligés de se défaire de leurs joyaux. La France pos- « sédant de cinq à sept cent cinquante millions de bijoux montés « en perles et diamants, la réalisation d'une grande quantité de « ces bijoux pourrait entraîner une très forte crise, d'autant que « d'autres pays, se trouvant dans la même situation, chercheraient « à en faire autant.

« Le loyer d'argent coûtant actuellement 6 %, pour peu que « l'on fasse payer un impôt de 5 % sur les perles, un collier de « 200.000 francs coûtera, à son heureux possesseur, plus de « 20.000 francs par an.

« Pour ce qui concerne les commerçants, ne serait-il pas « plus facile de leur faire payer l'impôt en prélevant un pour- « centage sur leur chiffre d'affaires ?

« Cette combinaison ne coûterait rien au Gouvernement et « aucun négociant ne pourrait se refuser à payer une légère rede- « vance à l'Etat, chaque spéculation représentant pour lui un « bénéfice. De ce fait, un lot de perles fines passant souvent par

« trois à huit mains différentes donnerait un chiffre d'affaires de « 600 millions pour une quantité de 120 millions de perles.

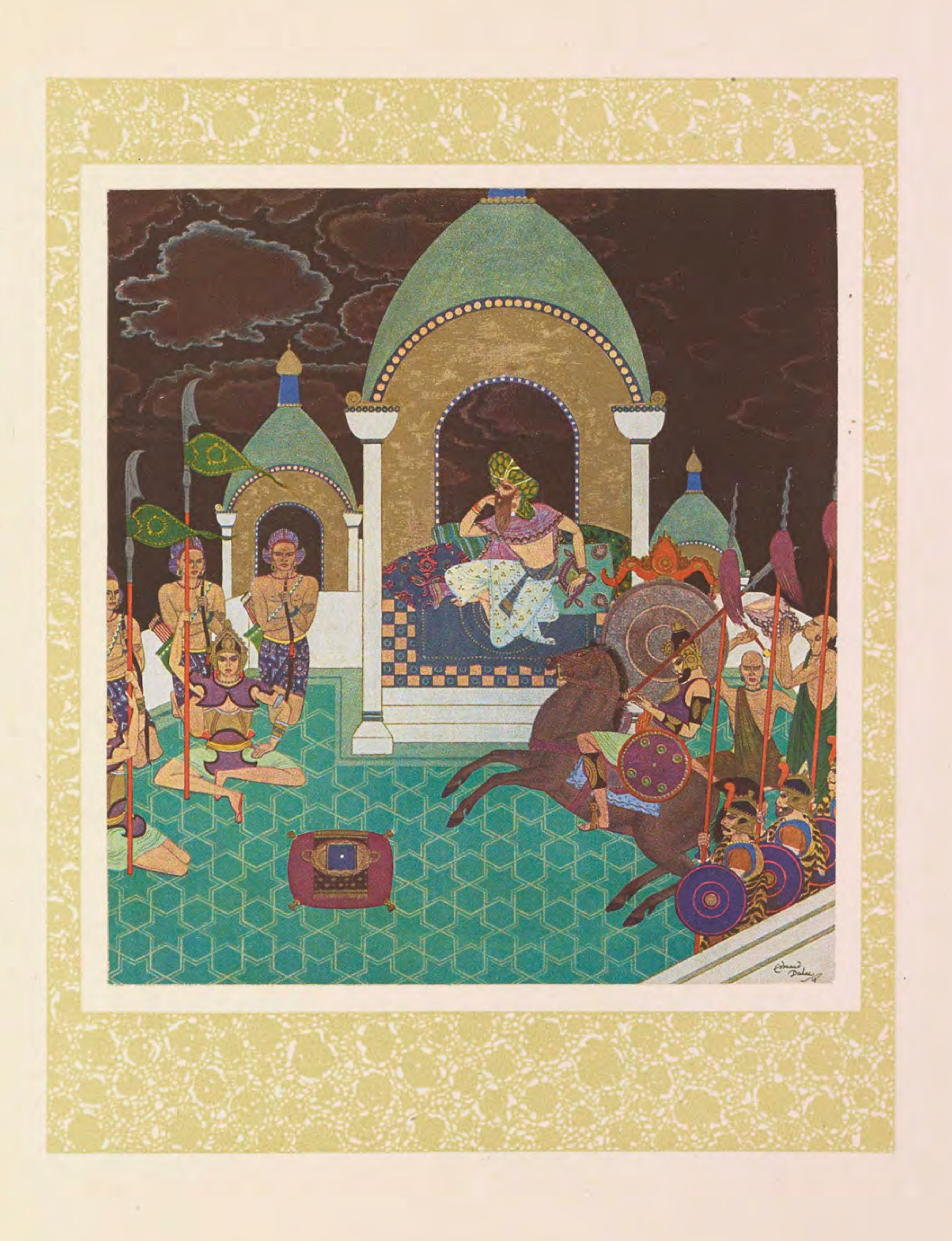
« Il est aisé de se rendre compte que l'Etat pourrait ainsi « arriver à toucher, en se basant sur un quart pour cent seulement, « un million et demi. La taxe de un quart ou un demi pour « cent pourrait être élastique et augmenter si on le jugeait utile. « Comme le contrôle du chiffre d'affaires peut être mal envisagé « par un certain nombre de négociants, il serait préférable de « timbrer les factures du commerce de luxe, des sommes corres- « pondantes.

« Si toutes les ventes faites aux négociants étaient frappées, « par exemple, de un pour cent, celles faites aux particuliers « devraient subir une taxe en timbres d'au moins trois à cinq fois « supérieure. »

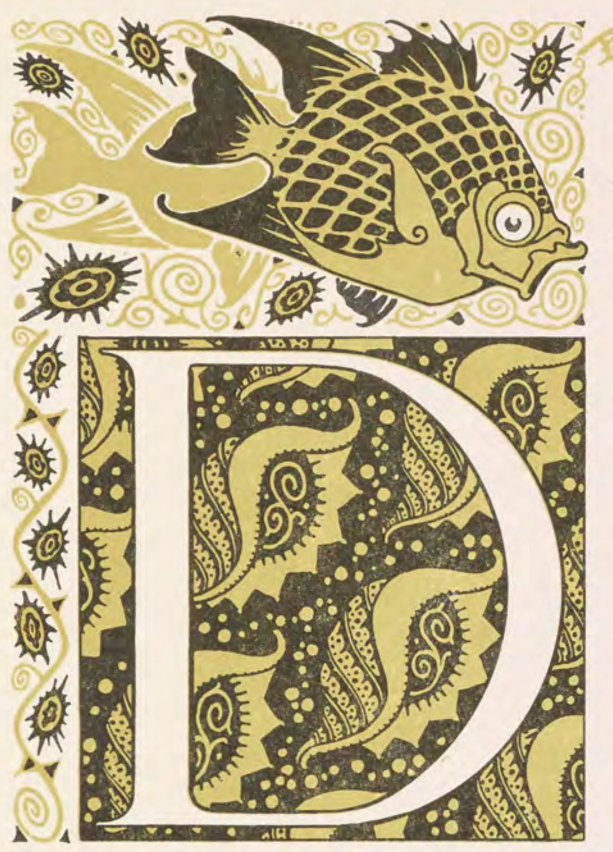
Rappelons-nous avec quel bonheur les statisticiens allemands faisaient constater, à leurs nationaux comme encouragement, et aux étrangers comme réclame, les progrès réalisés par eux dans l'industrie et le commerce ! Nous croyons faire œuvre utile en montrant la place prise par la France dans le commerce des perles, commerce qui se traite particulièrement dans les colonies hollandaises, italiennes et anglaises.

Nous désirerions, en bons patriotes, que d'autres branches commerciales et industrielles prissent exemple sur celle-ci. Nous sommes persuadés qu'il suffirait de l'effort persévérant de quelques chefs d'industries pour arriver, sinon à dépasser, du moins à tenir en échec nos concurrents étrangers. Nous pouvons assurer que les colonies, à quelque nation qu'elles appartiennent, feraient à nos nationaux le meilleur accueil, en leur seule qualité de Français...

Lorsque, voulant reconnaître cet excellent joyau, des connaisseurs attentifs, dans un temps favorable, le placent sur la terrasse d'un palais... (page 113).



CHAPITRE XII
LES PERLES CELEBRES



De toutes les perles de la mer, qui furent les compagnes de l'opulence et les amies des privilégiés, peut-on dire que les plus belles sont celles que leurs illustres possesseurs rendirent fameuses? Non, sans doute, et il est probable que beaucoup de perles ignorées dépassent en beauté celles qui firent couler le plus d'encre. Il est des sources taries qui produisirent bien des chefs-d'œuvre, et si l'on s'imagine qu'une certaine reine Pomaré se servait, en son temps, de perles grosses comme des cerises pour jouer aux billes, il est permis de croire que ces joyaux orneraient, aujourd'hui, le cou de nos plus belles épousées.

Les documents et les renseignements précis concernant les pierres sont d'une provenance relativement récente. Pendant bien longtemps, les légendes et les traditions étaient seules à nous parler des joyaux illustres et, à contrôler leurs dires, nous eussions sans doute découvert plus d'imagination littéraire que de rigueur scientifique. En nous fiant aux récits des navigateurs et des voyageurs du Moyen Age, nous avons peut-être outrepassé quelque peu la vérité, très belle déjà, dont nous allons essayer de donner un aperçu.

Le goût artistique s'étant constamment développé et affiné, il est fort probable que les grandes perles dont parle l'Histoire seraient peu conformes au goût de notre époque, et que les trésors de Golconde seraient bien maltraités par les critiques et les experts.

Les conditions mêmes dans lesquelles le mollusque développe la perle, font de sa dimension une cause d'imperfection. Les grandes perles, parfaites d'orient, de forme et de pureté, sont peu nombreuses, et une des raisons de leur extrême rareté provient peut-être de ce que leurs défauts suffisent aujourd'hui à les classer parmi les perles « baroques » et sans valeur.

Les premières perles de l'Histoire sont, sans nul doute, les deux perles en forme de poires qui servaient de boucles d'oreilles à Cléopâtre, décrites par Pline, dans son *Histoire Naturelle* (livre XIX, chapitre 33) et qu'elle tenait, par succession, des rois d'Orient. L'Histoire ajoute que dans un festin offert à Marc-Antoine, pour le vaincre en prodigalité, elle en détacha une de ses oreilles, la fit dissoudre dans du vinaigre et l'avala. Cette légende nous paraît assez discutable dans ses détails, car pour faire dissoudre une perle aussi grosse il eût fallu plusieurs jours, à moins qu'elle n'eût été d'abord pulvérisée ou macérée dans un acide violent. Sans Lucius Plautus qui mit la main dessus, elle eût détruit la seconde. Celle-ci fut apportée à Rome avec les trésors de cette Princesse et Auguste la fit scier en deux pour en faire des boucles d'oreilles à la Vénus de Praxitèle, qui se trouvait au Parthénon. Ces deux perles étaient évaluées à 10 millions de sesterces (2 millions de francs) et Budé estimait celle dédiée à la Vénus à 250.000 « escus » d'or.

Après celle-ci, l'une des plus fameuses fut la *Périgrina*

(l'Incomparable) achetée en 1579 par Philippe II, roi d'Espagne. Elle pesait 34 carats et avait la grosseur d'un œuf de pigeon et la forme d'une poire. Garcilasso de la Vega assure qu'elle fut offerte au Roi par don Diego de Temes qui l'avait apportée de Panama. Elle fut estimée 14.400 ducats et le joaillier de la Couronne, Jacques de Téco, dit qu'elle en valait 50.000. Le Duc de Saint-Simon s'exprime ainsi à son sujet :

« Ce fut à la Cour où je vis et touchai à mon aise, la fameuse Perigrine que le roi avait, ce soir-là, au retroussis de son chapeau, pendant d'une belle agrafe de diamant. Cette perle, de la plus belle eau que l'on n'ait jamais vue, est précisément faite et évasée comme ces petites poires musquées qu'on appelle « de sept en gueule » et qui paraissent, dans leur maturité, vers la fin des fraises. Leur nom marque leur grosseur, quoiqu'il n'y ait pas de bouche qui en pût contenir quatre à la fois sans péril de s'étouffer. La perle est grosse et longue comme la moins grosse de cette espèce de poires. »

Plus tard, Georgibus de Calais rapporta des Indes une autre perle extraordinaire de 126 carats (504 grains) et la revendit à Philippe IV d'Espagne pour 80.000 ducats. On raconte que ce roi, ayant demandé au marchand : « Comment avez-vous osé mettre toute votre fortune sur une aussi petite chose ? » « Sire, répondit le marchand, j'ai pensé qu'il y avait au monde un Roi d'Espagne pour me l'acheter. » Le Roi lui donna pour récompense une charge de conseiller aux Indes. Cette perle, en forme de poire, d'un orient incomparable, appartint, dans la suite, à la Princesse Youssoupof.

Anselme Boëce de Boot dit en avoir vu une, appartenant à Rodolphe II, Empereur d'Allemagne : « De moi, j'en ai vu plu-

sieurs qui environnaient la couronne d'Auguste, César, Rodolphe, mon Seigneur très clément, dont la principale était de la grandeur d'une poire muscatelle, paraissait très parfaite et accomplie, pesait 30 carats et que l'on disait avoir été achetée mille écus d'or. Mais ce prix me paraît fort bas. »

Catherine de Médicis avait, s'il faut en croire Bapst, les plus belles perles du monde, lorsqu'elle épousa, en 1533, Henri, Duc d'Orléans, qui fut plus tard Henri II. Elle avait surtout dans ses parures deux grosses perles pucelles, en forme de poires, de 92 à 96 grains, présent de François Ier. Elle les donna plus tard à Marie-Stuart. L'infortunée Reine d'Écosse possédait, elle aussi, quelques-unes des plus belles perles d'Europe, des « Bordures de tour », faites de grandes perles en forme de poires, alternant avec des perles rondes, des longs rangs de perles enfilées à la façon des rosaires, des carcans et des ceinturons et une quantité de perles détachées. Lors de ses malheurs, un grand nombre furent vendues, perdues et volées. Catherine de Médicis chargea M. de la Forest ambassadeur de France, de lui racheter celles qu'elle avait jadis données à sa bru, alors reine de France, mais ce fut Elisabeth d'Angleterre qui acquit les joyaux de son ennemie.

Sous le règne de la Reine Elisabeth, sir Thomas Gresham, possesseur d'une perle célèbre qui valait 15.000 livres, la réduisit en poudre et la but dans un verre de vin, en portant la santé de sa souveraine, un jour qu'il recevait l'ambassadeur d'Espagne à dîner, pour lui montrer de quel luxe les Anglais étaient capables.

Le pape Léon X possédait une perle de 350.000 francs, achetée à un marchand vénitien.

La République de Venise offrit au Sultan de Turquie, Soliman le Magnifique, une perle de 80.000 dollars.

Charles Ier d'Angleterre portait à l'oreille droite une belle perle très convoitée, et dès que sa tête fut tranchée, les spectateurs de cette horrible scène se précipitèrent, prêts à tremper leurs mains dans son sang pour s'emparer du bijou.

Au XVIIe siècle, Tavernier, voyageur et orfèvre français, l'un des premiers experts dont les estimations paraissent judicieuses, nous fait connaître les perles fameuses de l'Orient. Ses voyages en Perse, en Turquie, en Asie Centrale et aux Indes, dont il publia les récits, révèlent une connaissance approfondie des gemmes. Grâce aux recommandations de la cour de France, les portes des palais princiers lui furent ouvertes et lui donnèrent l'accès des trésors. Il put se livrer ainsi à de fructueuses études. Parmi les perles qu'il cite, se trouve celle du Shah de Perse, Séfi. En forme de poire, elle est la perle la plus grande et la plus parfaite qui ait jamais été découverte. Achetée en 1633 à un marchand arabe, elle lui coûta 32.000 tomans ou 1.400.000 livres de notre monnaie.

Une autre, beaucoup plus petite, plus belle que celle-ci, fut admirée par lui en 1670, à Ormus, en possession de l'Imam de Mascate. Tavernier dit, que bien qu'elle ne pesât que 12 carats 1/16, elle était si ronde, si claire et si brillante, qu'elle paraissait translucide et dépassait en beauté toutes les perles du monde. A la fin d'une grande réception donnée, pour lui, par le Khan d'Ormus, le Sultan de Mascate la sortit d'une petite bourse suspendue à son cou et la fit voir à la société.

Tavernier décrit aussi les joyaux du Grand Mogol au nombre desquels une grosse perle en forme d'olive, parfaite de vivacité et d'orient, qui formait le centre d'un collier d'émeraudes et de rubis porté parfois par ce souverain ; puis, une autre perle, éga-

lement ronde et très belle, la plus grande perle sphérique qu'il eût vue. Sa pareille n'ayant jamais été découverte, elle se trouvait pour cette raison parmi les pierres non montées. Enfin, une quantité de perles, différentes de formes et de couleurs, évoquent les splendeurs des *Mille et une Nuits.*

Le trône du paon de Delhi, dont Tavernier fait une description magnifique, était constellé des plus merveilleuses pierreries, et la plus belle des perles en était une en forme de poire, de couleur jaunâtre, qui pesait environ 50 carats. Elle était suspendue à un grand rubis, ornant le poitrail du paon. Les douze colonnes qui supportaient le dais étaient entourées de glands de perles rondes d'une belle eau, qui pesaient de 6 à 10 carats chacune. La valeur totale des pierres qui l'ornaient était d'environ 160.500.000 francs.

Parmi les grands trésors de l'Inde contemporaine, il faut citer ceux du Gaïkovar de Baroda, estimés à 12 millions de dollars. Une ceinture composée de 100 rangs de perles, terminée par un gland de perles et d'émeraudes, sept rangs de perles superbes dont la valeur dépasse un demi million de dollars, et surtout un tapis châle fait de perles enfilées. Ce tapis, long de 10 pieds et demi et large de 6 pieds, devait, dit l'Histoire, recouvrir la tombe de Mahomet. D'autres croient qu'il était destiné à une belle dame. Cet ornement, conservé maintenant parmi les insignes royaux du Baroda, est, sans doute, le plus précieux du Monde, il est estimé à plusieurs millions de dollars.

En Europe, nous citerons, pour notre époque, la perle de la collection Hope, la plus grosse du monde, baroque, en forme de goutte, elle pèse 1.800 grains. Puis une grande perle ovale, rapportée de Berlin par Napoléon Ier, appelée La « Régente »,

pesant 337 grains. Elle orna une tiare portée par l'Impératrice Marie-Louise, et fut, en 1853, par ordre de l'Empereur Napoléon III, montée en broche par Lemonnier. Elle figurait à l'exposition de 1855 et fut acquise par Fabergé de Saint-Pétersbourg pour la Princesse Youssoupoff à la « Vente des Diamants de la Couronne en 1887 ».

La Couronne de France, d'après l'inventaire fait en 1791 par ordre de l'Assemblée Nationale, possédait pour un million de perles. Leur histoire serait, hélas, difficile à retracer, leur emploi et leur existence ayant varié au gré des souverains qui les attribuaient successivement à leurs favorites ou favoris.

Datant, pour la plupart, de François Ier, après avoir été pillés par la Ligue, les Joyaux de la Couronne furent reconstitués par Henri IV, lorsqu'il épousa Marie de Médicis. Au nombre de ses achats, était un collier d'énormes perles rondes avec pendeloques. Mais ce ne fut que sous le règne de Louis XIV que la collection devint réellement importante. Les Reines de France usèrent de ces perles jusqu'à la Révolution, et ne se firent pas faute de les remanier à leur fantaisie.

Lors du vol des diamants de la Couronne, en 1792, il est question d'une perle renfermée dans une boîte d'or, sur laquelle étaient écrits ces mots : « La Reine des Perles. » Achetée en 1669 pour la somme de 40.000 livres, elle est portée à l'inventaire de 1791 pour 200.000 francs. Tout porte à croire que ce fut cette perle ronde, parfaite de forme et d'orient, qui appartint plus tard aux frères Zozima de Moscou et fut appelée « la Pellegrina ».

Beaucoup des objets volés ayant été retrouvés, Napoléon, lorsqu'il devint Empereur, augmenta le Trésor et acquit pour six millions de pierreries. Après la chute de Napoléon III et

la proclamation de la République, les Trésors furent inventoriés et, par la loi du 10 décembre 1886, il fut décrété qu'une grande partie serait vendue aux enchères. La vente eut lieu le 12 mai 1887 au Pavillon de Flore, et, parmi les plus belles perles qui y figurèrent, il faut citer « la Régente », un diadème d'un fort beau travail, orné de perles rondes et surmonté d'un rang de magnifiques perles en poires, une couronne, des colliers, des bracelets et des broches.

Le total des perles vendues fut de 1.261.800 francs. Il ne se trouva d'autres acquéreurs, pour ces bijoux historiques, que des négociants ; les perles furent enlevées de leurs montures, repolies, placées par qualités et revendues.

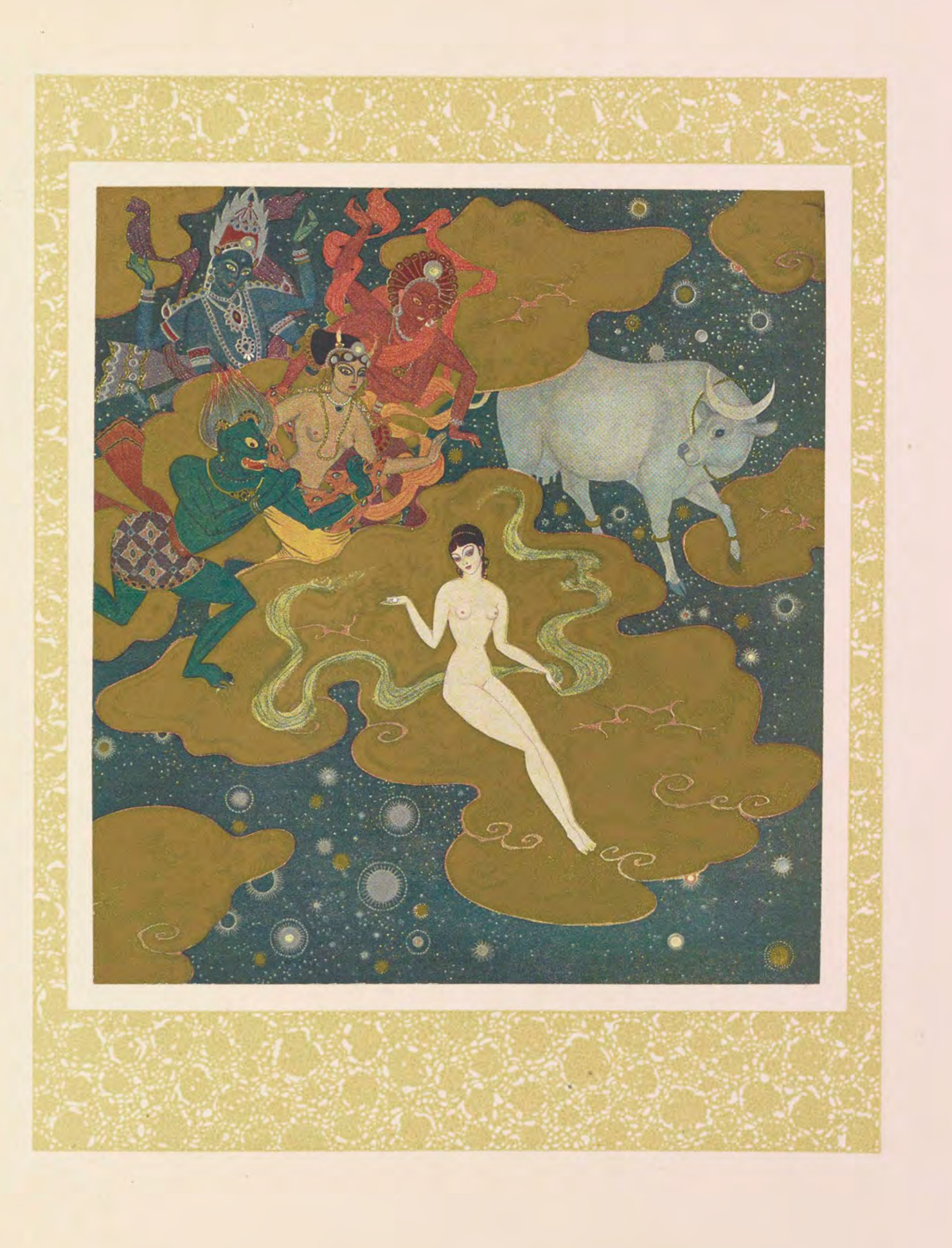
C'est au cou des belles Américaines que nous retrouverions, sans doute, aujourd'hui, les joyaux favoris de nos Souveraines, et les rangs de perles si chers à l'Impératrice Eugénie.

Certains bijoux ornés de perles, ou certains colliers, acquièrent parfois, après une vente publique, une grande renommée. Les journaux et les chroniques s'en emparent, puis, de nouveau, elles rentrent dans l'oubli.

Il y a quelques années, à la vente Wanda de Boncza, un des colliers atteignit la somme de 500.000 francs. Pourtant ce n'était pas sa célébrité autant que celle de l'artiste qui l'avait porté que l'on paya.

Lors de la vente des perles du Sultan, il fut beaucoup parlé d'un collier à trois rangs qui fit environ 1.500.000 francs, et le lecteur se souviendra certainement du célèbre collier d'une valeur de trois millions et demi qui fut volé à la poste, après avoir été expédié par le courtier Salomon, de Paris, au négociant Max Meyer, de Londres. Le monde entier s'intéressa aux péri-

La perle du nuage n'arrive pas sur la terre : les Dieux s'en emparent tandis qu'elle est encore dans l'atmosphère... (page 113).



péties de cette affaire extraordinaire à laquelle se trouvèrent mêlées ces deux personnalités, les plus honorables du commerce des perles.

Le collier fut retrouvé, comme l'on sait, presque entièrement, à l'exception cependant de quelques perles. Il fut revendu depuis, sans que le nom de l'heureux possesseur nous soit connu.

C'est ainsi que nous perdons la trace des gemmes fameuses qui, en Europe, plus particulièrement, après avoir été léguées de générations en générations, finissent par tomber entre des mains étrangères, changent de patrie et de nom. Leur histoire, si l'on pouvait l'écrire, serait un long récit d'aventures.

La liste des joyaux illustres serait sans fin, si nous faisions le tour de tous les trésors des princes d'Asie, des Cours européennes, des ornements et des insignes royaux, des musées, des collections privées, des cassettes des dames et des coffres-forts des grands joailliers. Ce n'est pas seulement chez les souverains que nous trouverions les plus beaux colliers et les plus riches bijoux : c'est dans la cinquième Avenue de New-York.

En effet, à force de vouloir augmenter les perles centrales de leurs colliers, déjà fort beaux, les Américaines sont arrivées à leur donner parfois une valeur de 5 à 10 millions. A ce chiffre, il faut ajouter 20 % de droits de douane exigés à l'entrée aux États-Unis. Il n'y a pas bien longtemps, à Washington, au bal appelé « Bal de la Perle » donné par Mrs. Draper, certaines dames portaient pour plusieurs centaines de millions de perles.

Mais la Nature inlassable produisant sans cesse de nouveaux chefs-d'œuvre, et l'esprit humain élargissant toujours le domaine de ses recherches, la plus belle de toutes les perles sortira peut-être un jour d'un ancien tombeau ou d'un nouveau coquillage.



CHAPITRE XIII
COMMENT ON PORTA
LA PERLE

Dédiée à Vénus, Déesse de l'Amour, née comme elle de l'écume des ondes, la perle brille partout où la beauté suscita la passion, partout où la pureté inspira le respect. Le passé lointain de toutes les nations s'éclaire à sa lueur mystérieuse : présent de rois, butin de conquêtes, ornement de princes ou parure de femme. Son nom fut l'amoureux vocable de tous ceux qui voulurent évoquer l'idole de leur vie ou de leurs rêves. Consacrées plus spécialement aux femmes, que les perles ornent les oreilles des voluptueuses Reines d'Egypte ou le cou des fières patriciennes romaines; qu'elles enserrent les chevilles d'ébène des houris ou qu'elles coulent à longs flots des coiffures chinoises, partout leur beauté pure et délicate est un symbole.

Aimées, convoitées, désirées, acquises parfois au prix des plus belles folies, le désir de les posséder stimula souvent les courages et engendra l'héroïsme. Dans toutes les légendes de braves guerriers et de gentes dames, l'épée conquiert les perles et, en échange, celles-ci la décorent. Les sabres des guerriers hindous nous ont récemment révélé une ancienne et fort belle coutume

d'Orient. On pratiquait dans les lames une cannelure que les rebords surplombaient légèrement et, par la garde, on y introduisait des perles qui représentaient par avance les larmes versées par l'ennemi.

Adorées des Orientaux, elles furent de tout temps le joyau préféré des princes qui n'eurent d'autre souci que d'augmenter, sans cesse, des trésors rehaussant si bien leurs splendides vêtements de soie et d'or. Les plus anciens souvenirs historiques de l'Inde nous montrent le luxe des perles comme très répandu dans ce pays.

Enfilées en longs rangs, les Rajahs les portaient en colliers, en brodaient leurs ceintures et les disposaient en grosses torsades autour de leur coiffure. Montées sur des fils d'or, elles formaient d'opalescentes aigrettes qu'ils fixaient dans leurs turbans.

Le long rosaire de 104 perles, séparées par des rubis, dont Marco Polo nous parla en son temps, n'est pas un objet rare aux Indes, et le roi de Malabar ne fut pas seul à léguer à ses descendants des parures et des objets familiers dont la magnificence dépasse de beaucoup celle des bijoux occidentaux.

En 1670, Tavernier remarque que, dans l'Inde occidentale, les personnes de qualité portent dans l'oreille une perle entourée de deux pierres de couleur. Les femmes hindoues ont des ceintures richement brodées, avec une grande perle suspendue devant, à l'endroit de la fermeture. Les jeunes filles, le jour de leurs noces, portent au cou un collier de perles fines que leur mari leur retire le soir. C'est l'emblème du joug qu'elles subiront tant que leur mari vivra. S'il vient à mourir, elles reprennent leur collier, ce qui indique qu'elles sont redevenues libres.

Les bayadères sont toujours parées de perles qui pendent à

profusion de leur front et de leurs oreilles. Des rangs de perles leur enserrent les bras et les chevilles. Outre les bijoux communs aux musulmanes, colliers, bracelets, bagues et pendants d'oreilles, l'on voit souvent aux femmes hindoues une grosse perle au haut de l'oreille, puis des perles descendant des tempes, et, au bord du bourrelet de l'oreille, un troisième bijou enrichi de perles, comme une pendeloque, et relié parfois par des cordons de perles à la petite coiffe dont les cheveux sont ornés.

En Perse, de très anciens bas-reliefs et de plus récentes miniatures nous permettent de juger de l'emploi qui s'y faisait de la perle. Portées en rang sur les tiares des rois, en pompons sur les turbans, en colliers, en pendants d'oreilles, les hommes et les femmes s'en ornèrent également.

En Chine, les empereurs, les impératrices, les mandarins et les dignitaires possédaient des colliers de perles fines, d'une richesse incomparable, atteignant les plus grandes dimensions. La coiffure de l'impératrice était incrustée de perles et de chaque côté s'échappaient quatre rangs de perles reliés par des pierres précieuses. Les Chinoises, qui aiment à se peindre le visage, se posent sur les tempes des emplâtres de soie verte, bleues ou noires. Ces mouches sont parfois ornées de petites antennes terminées par des perles fines que le mouvement de la marche fait trembloter. Les jeunes dames chinoises portent une petite coiffure de carton recouverte de soie, et ornée de perles et de pierreries. Comme les anciens Romains, les Chinois enfilent généralement les perles de manière à les laisser pendre avec souplesse. Fréquemment ils s'en servent en guise de boutons et les percent de deux petits trous. Sous la dynastie Han, les Empereurs étaient enterrés avec leurs ornements de perles et ensevelis dans des

cercueils de jade. Un grand nombre de ces perles ont été découvertes, volées et rapportées en Europe, lors de l'occupation du Palais d'Eté de Pékin en 1860, au moment de la guerre sino-japonaise de 1894, et pendant la révolte des Boxers, en 1901.

Venues en Grèce, les perles y furent surtout portées par les femmes, en colliers et en pendants d'oreilles. Ceux-ci étaient, le plus souvent, faits de perles longues ayant la forme de vases nommés « alabastra » et très allongées, comme il s'en trouve parmi les vases égyptiens en albâtre ou en verre coloré. Parmi les pendants d'oreilles représentés sur les médailles de la grande Grèce et de la Sicile, on voit les perles en poires réunies par deux ou trois.

Les Grecs ornaient de perles leurs statues et plus d'une Vénus antique porte encore la trace de ses parures. Certaines statues ont les oreilles percées et la fameuse Aphrodite du Musée de Boston, porte des boucles en or, ornées d'une grosse perle.

Introduites à Rome après la conquête de la Grèce et de l'Orient, les perles y sont anoblies et y reçoivent les honneurs impériaux. Elles y sont portées par tous et de toutes les manières. Le luxe en est inouï et prend les proportions d'une passion désordonnée, contre laquelle fulminent les moralistes. Les Romaines en font des colliers, en brodent leurs vêtements, en ornent leurs pendants d'oreilles, leurs épingles à cheveux et jusqu'à leurs chaussures.

La mode des perles se répandit avec la civilisation, dans toutes les nations de l'Europe et elles l'accompagnèrent dans sa marche vers l'ouest. Le goût des dames romaines se perpétua en Italie où, pendant de longs siècles, les perles furent la parure préférée. Elles y sont encore populaires aujourd'hui. Lorsque Henri III passa par Venise, il fut ébloui du spectacle magnifique de deux

cents femmes nobles, des plus belles et des plus considérables de la ville, réunies dans la salle du grand conseil. Les collerettes, le buste, les manches brillaient de pierreries, de perles et d'or et les ornements de la tête, du cou, de la poitrine, étaient de perles. Quoique le luxe des courtisanes vénitiennes fût des plus grands, leur condition n'ayant eu, jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle, rien de comparable avec ce qui se voyait autre part, ce genre de luxe leur était absolument défendu. Dans tous les temps, elles ne devaient s'affubler de rien de pareil et les perles étaient interdites. « On devinait par là leur condition, dit Vecello, lorsqu'elles se découvraient le cou, quoiqu'elles y portassent des objets ronds, ressemblant aux perles. »

Pendant l'exaltation artistique de la Renaissance, le goût des perles fut une passion commune à toutes les femmes et tous les portraits de l'Ecole italienne nous montrent les perles ornant le cou, le front, les cheveux des femmes.

Aujourd'hui encore les Florentines ambitionnent le collier de perles qui constitue très souvent la dot des femmes de la bourgeoisie. Les paysannes, aussi, économisent sur leurs modestes salaires la somme importante pour elles de mille ou quinze cents francs, afin d'acquérir le collier tant convoité.

En France, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire au cours d'un précédent chapitre, la perle ne fit son apparition qu'assez tard. Au Moyen Age, pourtant, elle compte déjà parmi les plus belles parures. En 1385, lorsque Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, roi de France, fit son entrée à Paris à l'âge de quatorze ans, cette princesse, qui était fort belle, était coiffée du hennin. Celui-ci était recouvert de drap d'or, de velours, de perles et de joyaux et il s'en échappait un voile de mousseline

légère. Son splendide costume de drap d'or et d'hermine était tout brodé de perles fines et de pierreries. Le costume masculin de l'époque était la jaquette, fermée sur le devant par une rangée de boutons composés de pierres précieuses, et sur le surcot royal étaient brodées, en quinconce, les initiales du souverain qui le portait, avec des broderies et des dessins formés par des perles. On mettait des perles aux ceintures, aux couronnes et aux chapeaux. Des colliers de grosses perles, à plusieurs rangs, entouraient le cou. Les perles étaient sur les parements en bordures et sur la ceinture dans le genre des patenôtres, mises sur les côtés.

L'usage des perles était si général en France sous Henri III et Henri IV que les hommes, aussi, en semaient leurs habits de haut en bas. Henri Ier, duc de Longueville, et Henri III s'attachaient une grosse perle à l'oreille. Plus tard, Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, fut surnommé Cadet-la-Perle, parce qu'il était cadet de la Maison de Lorraine-Elbeuf et qu'il portait une perle à l'oreille. Au XVIIe siècle, l'abondance des pierreries rapportées d'Orient par Tavernier et Chardin fut cause, dit M. Darcel, que l'on vit peu à peu disparaître le métal des bijoux mais la perle demeure le joyau favori des dames. Un ancien auteur, Robert de Berquem, nous l'apprend en ces termes : « Pour savoir mieux l'excellence et la prérogative de la perle, il n'y a qu'à l'apprendre des dames, lesquelles en diront beaucoup plus à leur avantage que je n'en saurais écrire, et lesquelles avoueront, sans doute, que c'est ce qui les pare le mieux, d'autant que ce magnifique joyau a je ne sais quelle blancheur si juste avec celle du lieu où elles le placent, qu'il semble y être naturellement destiné. » En effet, toutes les femmes sont parées du collier de perles blanches à un rang, « l'esclavage des perles » comme on

l'appelait encore au XVIIIe siècle. On estimait ces perles assorties à leur grosseur, au point que celles qui ne pouvaient se procurer cette coûteuse parure préféraient les perles fausses aux petits colliers, qui n'étaient pas dans le goût du jour. Les véritables étaient un objet d'envie et La Bruyère parle d'une femme qui, par son collier de perles, s'était fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Parfois, à ces colliers, pendait un nœud de brillants appelé le « boute-en-train », ou « le tâtez-y ».

Au XVIIIe siècle, parmi les bijoux d'une dame de qualité, on remarque une parure composée d'une grosse perle bleuâtre appelée la « Cléopâtre ».

La mode de la perle, pour ne s'être jamais perdue en France paraît pourtant prendre une vogue nouvelle et plus grande au début du XXe siècle ; le développement et la généralisation de la culture et du goût ayant permis à presque toutes les femmes de saisir le charme sobre et délicat de cette gemme, qui dans les siècles passés était réservée aux souveraines et aux femmes nées.

La manière de la porter fut assez semblable dans toute l'Europe Occidentale pour que nous ne nous attardions pas à la décrire. Confinée aux cours et à l'aristocratie des différentes nations, la perle y suivit les exigences du costume.

En Europe Orientale, elle fut plus répandue encore. Employée dans la décoration, dans les broderies, elle orna, en Russie, les belles coiffures de femmes (Cacochnik) et les costumes princiers des boïards ; en Hongrie, les vêtements rutilants des nobles Magyars, et, en Pologne, les vestes et les toques de velours des grands seigneurs.

A notre époque, c'est toujours le costume qui décide de la parure, et la perle n'est plus guère portée que par les femmes,

dont le sentiment artistique se manifeste en l'appropriant le mieux possible à leur carnation.

C'est ainsi que l'Espagne, l'Argentine et le Brésil achètent des perles d'une couleur crème ou légèrement colorée qui convient mieux au teint des brunes ; alors que les blondes Allemandes, les Autrichiennes et les Russes préfèrent les perles blanches. L'Américaine et la Française choisissent les perles roses et légèrement crèmes.

D'après leur richesse, les pays acquièrent des perles d'une qualité plus ou moins belle.

Ce sont les Etats-Unis qui achètent les plus belles perles du monde : les perles roses. C'est la raison pour laquelle les colliers y atteignent des prix extraordinaires ; un rang de dimension courante, dont la valeur, en Europe, serait de 20.000 francs, y vaut souvent 150.000 francs. Aussi est-il des perles roses qui ne se voient même pas en Europe.

Jusqu'à il y a dix ans, le collier était formé de rangs de perles d'une égale grosseur, la mode des colliers à grande chute est récente et l'on en voit aujourd'hui dont les chutes atteignent 80 %.

Ceux dont l'extrémité commence par une perle de 2 grains ont généralement, pour centre, une perle de 20 grains. De plus en plus longs, au lieu de 34 centimètres, longueur habituelle, ils mesurent actuellement 42 centimètres et cela à la seule fin de ne pas rompre l'harmonie des lignes du cou.

Il est intéressant de remarquer que par un de ces éternels renouveaux de l'Histoire, après deux mille ans, les élégantes d'aujourd'hui portent les perles, selon la mode primitive et traditionnelle des asiatiques, comme les portèrent, sans doute, les premières peuplades barbares qui les découvrirent.





CHAPITRE XIV
MYTHES ET LEGENDES

Nous avons tenté, dans les précédents chapitres, d'indiquer brièvement le rôle de la perle dans les différentes civilisations, et la place qu'elle occupe dans leur histoire, leur religion et leur littérature.

Guidés par elle, nous eussions pu étudier chez tous les peuples l'origine des mythes et des légendes qu'elle fit naître et dont la tradition nous a apporté les échos successivement altérés par leur passage à travers des imaginations diverses.

Mais nous avons jugé préférable de rechercher, dans la littérature des pays producteurs de perles, les écrits qui s'y rapportent. Les auteurs orientaux, admirateurs passionnés et narrateurs incomparables, nous rendent plus sensibles les faits réels qu'ils avaient sous les yeux et dont s'inspirent les rêves somptueux de leur génie inventif.

C'est donc aux lapidaires, aux œuvres des géographes, des voyageurs, des poètes et des sages de l'Orient que nous avons emprunté les légendes que nous réunissons ici, et dans lesquelles la magie et le symbolisme tiennent une grande place. Elles traitent principalement de l'origine et de la découverte de la perle, ou des vertus qu'on lui attribue. Un lapidaire indien, la « Ratnaparîksâ »

ou « appréciation des gemmes » de Buddhabhatta, traité dont la date est incertaine et qui rapporte un ensemble d'observations existant dans l'Inde dès le VIe siècle, s'exprime en ces termes sur les sources et propriétés des perles [3] :

« Stances : 52. — Les perles renommées dans le monde ont l'une de ces origines : l'éléphant, le nuage, le sanglier, la conque, le poisson, le serpent, l'huître et le bambou. De ces perles, une seule, celle de l'huître, se trouve fréquemment.

« 53. — C'est aussi pour elle seule, et non pour une autre, qu'on indique un prix. Seule également, elle peut être percée ; les autres ne se trouent point, disent les connaisseurs.

« 54. — Les perles du bambou, du serpent, du nuage, de la conque et du sanglier sont en grande partie dénuées d'éclat et estimables néanmoins par leurs vertus salutaires.

« 55. — Telles sont les huit « matrices » de la perle, comme les appellent les connaisseurs. La perle de la conque est réputée la plus salutaire, celle de l'éléphant, la dernière de toutes.

« 56. — La perle de la conque a la même couleur que l'intérieur de la matrice où elle se forme. Celle qui naît dans les bosses frontales de l'éléphant est de la dimension d'une grosse baie de kola, d'une nuance jaune cuivrée et sans éclat.

« 57. — Les coquillages qui appartiennent à la lignée de la reine des conques purifiée par le contact des lèvres de Visnu et les éléphants de race pure sont ceux qui produisent les perles.

« 58. — La perle du poisson a une couleur semblable au dos du silure ; elle est bien ronde, légère, et assez grosse ; elle naît dans la bouche des poissons ; ces poissons sont ceux qui vivent dans la mer.

« 59. — Dans les rites en l'honneur des Devas, d'Agni, des

Mânes, dans les actes du yoga, dans les fêtes familiales (abhyudayakarman), la perle de la conque doit toujours être portée comme amulette par celui qui désire la prospérité.

« 60. — La perle produite par les défenses du sanglier, seule, ressemble à la pointe de ces défenses. Un tel sanglier naît quelque part, d'une certaine façon, en un lieu de la terre distingué par le Roi des sangliers.

« 61. — La perle qui se forme aux nœuds du bambou est décrite comme ayant la couleur et l'éclat des grêlons. Ces bambous ne croissent pas par toute la terre, mais en un lieu accessible seulement aux dieux.

« 62. — La perle du serpent est bleuâtre, limpide, ronde, entièrement splendide de couleur et d'éclat, pure et scintillante au plus haut degré. Elle a la teinte et le brillant d'une lame d'épée.

« 63. — Des joyaux magnifiques, la richessse, la fortune, la plus inaccessible grandeur : tels sont les avantages que procure à l'homme vertueux la perle née de la tête du serpent.

« 64. — L'homme voulant reconnaître cet excellent joyau, des connaisseurs attentifs, zélés, dans un temps favorable, le placent sur la terrasse d'un palais, protégé par une garde nombreuse.

« 65. — Alors, avec un bruit pareil au roulement d'un grand tambour, sillonnant d'éclairs l'espace qui les sépare, puis se rejoignant et s'abaissant sous la montée des nuées, d'épais nuages couvrent le ciel.

« 66. — Ni les serpents, ni les enchanteurs, ni les maladies, ni les accidents n'atteignent celui qui tient en honneur une perle née de la tête du serpent.

« 67. — La perle du nuage n'arrive pas sur la terre : les

dieux s'en emparent tandis qu'elle est encore dans l'atmosphère. C'est, comme le soleil, un globe éblouissant dont le rayonnement remplit tout l'horizon.

« 68. — Elle éclipse la lumière du feu, de la lune, des constellations lunaires, des étoiles et des planètes ensemble. Tel le soleil durant le jour, telle cette perle dans les ténèbres de la nuit.

« 69. — La terre embellie par la parure des quatre mers dont l'eau brille de l'éclat des divers joyaux, la terre entière, couverte d'or, atteindrait à peine à la valeur de cette perle : voilà mon avis.

« 70. — Celui qui vient à l'obtenir par suite de la maturité d'un acte de haute vertu, celui-là, tant qu'elle lui demeure, règne sans rival sur toute la terre.

« 71. — Ce n'est pas au Roi seul qu'elle est bienfaisante ; son apparition est aussi un bonheur pour les sujets : elle détourne les maux dans un rayon de mille yojanas autour d'elle.

« 72. — Semée dans le ciel, tel le zodiaque lunaire, la rangée des dents du grand Asura, de couleurs variées, d'une forme très pure, tomba dans les eaux de l'Océan.

« 73. — En chaque lieu de la mer où tomba la splendide semence de cette perle, Reine des gemmes, de haute perfection, belle comme les rayons de la pleine lune.

« 74. — En ce lieu-là, l'eau versée par les nuages entre dans les huîtres, atteint la semence qui y est déposée, et devient une perle. Il y eut jadis des perles d'une autre origine.

« 75. — Ceylan, Paraloka, le Surâstra, Tâmraparnî, Pundra, la contrée du Nord (Kauvera) l'Hymalaya sont les huit gîtes de la perle d'huîtres.

« 76. — Une perle d'huîtres qui n'est pas au dernier rang par la couleur et qui possède certaines qualités de dimensions et

de forme, se trouve à Barbara, en Perse, à Aravatî, Kontara (?) et Ceylan. »

Considérée comme un talisman précieux, d'autres lapidaires encore vantent ses qualités.

« Si une perle présente tous les caractères requis par les Çâstras, que gagne-t-on à la porter ? Nous allons le dire :

« Ecoutez tous, Rsis, ce que proclament les ratnaçâstras : le fait de porter cette perle efface les péchés commis pendant sept vies successives.

« Toutes les déchéances que l'on encourt par le meurtre d'une vache, d'un brahmane, de la fille d'un guru disparaissent à l'instant » [4].

Ou bien encore :

« Toutes ces perles, de qualités éminentes, procurent aux rois : fils, richesses, popularité, gloire ; elles chassent la maladie et le chagrin et font obtenir tout ce que l'on aime et souhaite ». [5]

Un conte bouddhique, d'origine indienne, extrait du *Tripitaka Chinois*, illustre à merveille les observations qui précèdent. Les vertus magiques énumérées par les différents lapidaires s'y retrouvent toutes dans la « perle divine » au moyen de laquelle le Buddha soulage tous les êtres de leurs misères. Le voici [6] :

« Autrefois le Bodhisattva naquit dans la condition de fils d'un maître de maison ; dès qu'il fut tombé à terre, il dit « Les êtres vivants ont une foule de maux ; c'est moi qui les en délivrerai ; ils n'ont pas vu la norme du Buddha ; ils n'ont pas entendu la sage loi ; c'est moi qui ouvrirai leurs oreilles et leurs yeux de manière à dissiper leur cécité et leur surdité ; je ferai ainsi qu'ils verront et entendront la Bodhi sans supérieure, droite

et vraie, souveraine de tous les saints et principe des sages règles. En faisant des libéralités je les attirerai à moi et il n'y aura personne qui ne se soumette et n'obéisse. » Ses parents aux neuf degrés furent stupéfaits et dirent : « Nous n'avons jamais entendu dire que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il y ait eu un enfant qui se soit ainsi comporté ; ce doit être quelque manifestation surnaturelle d'un deva ou d'un nâga, d'un démon ou d'un génie. Il faut consulter les sorts à son sujet. « L'enfant répondit alors à ses parents : « C'est un grand saint qui revient en moi sous une autre forme ; j'ai en moi la faculté spontanée de l'intelligence universelle ; je ne suis aucun de tous ces êtres malfaisants que vous venez d'énumérer ; gardez-vous d'en douter. » Après avoir ainsi parlé, il resta silencieux. Ses parents dirent : « Cet enfant est résolu à exercer une bienfaisance aussi vaste que le ciel et que la terre ; il ne sera sans doute pas un personnage ordinaire. » Ils donnèrent à l'enfant le nom de P'ou-che (« Libéralité universelle », Sarvada).

Quand cet enfant eut atteint l'âge de dix ans, il avait entièrement compris tous les livres canoniques du Bouddhisme et la multitude des sciences laïques ; il prit congé de ses parents pour secourir tous les êtres et faire la charité à ceux qui étaient dans le dénuement. Ses parents lui dirent : « Nous sommes connus comme étant extrêmement riches ; nous vous autorisons à donner tant que vous voudrez aux pauvres. » Leur fils leur répondit : « Cela est insuffisant ; je vous demande à devenir çramana. Donnez-moi un vêtement de religieux, un bol à aumônes et un bâton orné d'étain ; c'est par là que je secourrai tous les êtres ; tel est le vœu que j'ai formé depuis ma naissance. » Ses parents se souvenant du serment qu'il avait fait à sa naissance, ne firent plus

Toutes ces perles font obtenir ce que l'on aime et souhaite... (page 115).


Edmund Dulac

d'opposition, et, conformément à son vœu, l'autorisèrent à devenir çramana.

En parcourant le monde pour prêcher et convertir, le jeune homme passa par un grand royaume ; dans ce royaume, il y avait un homme de puissante famille qui, lui aussi, comprenait bien toutes sortes de livres. Il remarqua que P'ou-che avait un extérieur fort majestueux, que l'éclat de sa beauté resplendissait, que son caractère était doux, qu'il était pur comme de l'or divin, qu'il avait toutes les marques d'un saint supérieur et qu'il deviendrait un personnage éminent dans le monde ; il dit à P'ou-che : « J'ai un désir à vous exprimer ; je souhaite qu'il vous satisfasse, ô homme saint ; j'ai une fille que je voudrais vous donner pour servante. » P'ou-che répondit : « Fort bien. Attendez mon retour. » Il se mit aussitôt en route, et, arrivé sur le rivage de la mer, il monta dans un bateau pour la traverser.

Lorsqu'il eut abordé à l'autre rive, il s'engagea dans les montagnes et arriva dans un endroit inhabité ; il aperçut de loin une ville d'argent dont les édifices étaient brillants et beaux ; il y avait un serpent venimeux qui s'enroulait sept fois autour de la ville et qui avait un corps gros de cent brasses ; quand il vit venir P'ou-che, il dressa la tête en se tournant vers lui. P'ou-che songea : « Cet être plein de venin a certainement de mauvaises intentions ; je vais mettre en action une bienveillance insurmontable afin de détruire ce venin. En effet, la perversité est comme le feu et la bienveillance est comme l'eau ; quand on se sert de l'eau pour éteindre le feu, comment ne l'éteindrait-on pas ? » Alors il s'assit et mit en action la contemplation de bienveillance en faisant ce vœu : « Que tous les êtres vivants soient promptement délivrés des huit difficultés, que leurs cœurs s'éloignent des

mauvaises pensées, qu'ils rencontrent le Buddha, qu'ils voient la Loi, que, avec l'assemblée des çramanas, ils puissent être informés de la sagesse droite et vraie sans supérieure, que leur cœur s'ouvre, que leurs souillures soient détruites, qu'ils voient ce que moi-même je vois. » Quand il eut mis en action cette contemplation de bienveillance, le venin du serpent fut détruit ; le serpent laissa retomber sa tête et s'endormit. P'ou-che monta sur sa tête et entra dans la ville ; au milieu de la ville se trouvait un génie céleste qui, en voyant venir P'ou-che, dit tout joyeux : « Depuis longtemps je pensais avec admiration à votre sainte vertu ; en venant maintenant vous promener ici, vous avez accompli mon plus cher désir ; je voudrais vous retenir pendant une saison, soit quatre-vingt-dix jours. » P'ou-che y consentit ; le roi céleste remit alors les affaires du gouvernement à ses conseillers intimes ; lui-même faisait des offrandes à P'ou-che ; du matin jusqu'au soir, pénétré de respect, il recevait l'enseignement que tous les Buddhas ont donné concernant la noble conduite qui reconnaît l'impermanence, la douleur et le vide, la non-réalité du corps, et concernant la sage doctrine qui sauve la multitude des êtres. Après avoir ainsi reçu des offrandes pendant tous les jours d'une saison, P'ou-che se disposa à se remettre en route. Le roi céleste lui donna comme cadeau de départ une vraie perle claire comme la lune, en lui disant : « Portez sur vous cette perle qui éclaire à quarante *li* de distance ; dans ce rayon, conformément à tous les désirs que vous pourrez exprimer, toutes sortes de joyaux vous arriveront en abondance. Si plus tard vous obtenez de devenir Buddha, je souhaite d'être votre disciple pour servir personnellement à vos côtés. » P'ou-che y consentit, puis il poursuivit son chemin.

Il aperçut une ville d'or jaune dont la belle ornementation dépassait celle de la ville d'argent ; il y avait là aussi un serpent venimeux qui s'enroulait quatorze fois autour de la ville ; son énorme corps était deux fois plus volumineux que celui du premier serpent ; il éleva sa tête à une dizaine de pieds de hauteur ; P'ou-che songea derechef à la contemplation de la vaste bienveillance ; le serpent perdit aussitôt son venin ; il laissa retomber sa tête et s'endormit. P'ou-che monta sur sa tête et entra dans la ville ; au milieu se trouvait un homme divin qui, lorsqu'il vit venir P'ou-che, se réjouit et dit : « Depuis longtemps je pensais avec admiration à votre gloire surnaturelle ; ce m'est un grand sujet de joie que vous soyez venu vous promener ici ; je désire vous retenir pendant deux saisons, soit cent quatre-vingts jours ; je voudrais vous faire continuellement des offrandes ; j'espère retenir ici votre personne majestueuse et divine. » P'ou-che accorda son assentiment à cela ; il resta pour lui expliquer la loi et la conduite sage qui n'a pas de supérieure. Quand ce fut fini, il prit congé de lui pour se retirer. L'homme divin à son tour lui donna en cadeau de départ une perle divine en lui disant : « L'éclat de cette perle resplendit à quatre-vingts *li* à la ronde ; ce nombre de *li* se trouvera rempli de toutes les sortes de joyaux que vous pourriez désirer avoir ; quand vous aurez obtenu la sagesse, je souhaite devenir votre disciple et n'avoir personne qui me soit supérieur pour les facultés surnaturelles. » Après avoir reçu cette perle divine, P'ou-che se remit en route. Il aperçut une ville de *lieou-li* (vaidûrya) dont la splendeur dépassait celle de la ville précédente ; il y avait là aussi un serpent venimeux dont l'énorme corps était extrêmement grand ; il s'enroulait vingt et une fois autour de la ville ; la tête dressée et le regard irrité,

il défendait l'accès de la porte de cette ville. Derechef, P'ou-che s'assit, songea profondément à la contemplation de la bienveillance universelle, et fit le serment de secourir tous les êtres vivants ; le serpent sentit s'épuiser son venin et laissa retomber la tête ; P'ou-che monta sur sa tête et entra dans la ville ; au milieu se trouvait un homme divin qui se réjouit et qui s'exprima comme l'avaient fait les hommes précédents ; il invita P'ou-che à rester trois saisons, souhaitant de lui offrir tout ce qu'il désirerait ; quand ce temps fut terminé, P'ou-che prit congé pour se retirer ; son hôte lui donna à son tour en cadeau de départ une perle divine en lui disant : « L'éclat de cette perle resplendit à soixante *li* à la ronde ; où que soit cette perle, toutes sortes de joyaux l'accompagnent et remplissent la superficie qu'elle éclaire ; quel que soit votre désir, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez ; quand vous aurez atteint la sagesse de l'intelligence, droite, correcte et sans supérieure, je désire être votre disciple et avoir la connaissance la plus claire. » P'ou-che lui répondit : « Votre souhait sera certainement exaucé. »

Quand P'ou-che eut obtenu ces paroles, il dit : « Voilà qui me suffira pour secourir tous les êtres de leurs misères. » Il se disposa à revenir dans son ancien pays. Tous les dieux nâgas de la mer tinrent conseil ensemble et dirent : « Dans notre vaste mer, ce sont précisément ces trois perles qui sont ce que nous avons de plus magnifique ; or, ce religieux les possède toutes les trois ; quelle gloire nous reste-t-il ? Mieux vaudrait perdre absolument tous nos joyaux que de perdre ces perles. » Alors, un dieu de la mer prit la forme d'un homme quelconque et se présenta devant P'ou-che en lui disant : « J'ai appris que Votre Grâce avait obtenu des joyaux plus beaux que tout ce qui est au

monde ; puis-je les voir ? » P'ou-che les lui montra, mais le dieu le frappa à la tête et lui prit ses perles. P'ou-che se borna à dire : « J'ai traversé toutes sortes d'obstacles et j'ai franchi la vaste mer pour obtenir ces joyaux dont je désirais me servir pour soulager tous les êtres de leurs misères ; faut-il qu'au contraire je sois dépouillé par ce dieu ? » Il lui dit : « Rendez-moi mes perles, sinon je mets à sec votre mer. » Le dieu de la mer répliqua : « Combien insensée est votre parole ; cette vaste mer est profonde, étendue et insondable ; qui pourrait l'épuiser ? Le soleil qui est au ciel peut périr et le vent violent peut cesser, mais il serait aussi difficile d'épuiser la mer que de détruire l'espace. » P'ou-che dit : « Autrefois, au temps du Buddha Ting-kouang (Dîpamkara), j'ai formulé précédemment le souhait d'obtenir la force de la sagesse qui peut bouleverser toutes les mers, arracher le Sumeru, ébranler le ciel et la terre et aussi déplacer tous les temples ; le Buddha a accédé à mon désir et m'a accordé ce que je souhaitais ; maintenant, puisque j'ai obtenu un tel privilège, votre force perverse, ô démons, sera comme un fil ou un cheveu ; comment pourrait-elle faire obstacle à ma puissance correcte et vraie ? » Il expliqua alors les livres saints et dit : « A travers les kalpas innombrables qui se sont passés jusqu'à maintenant, le lait maternel que j'ai bu, les larmes que j'ai versées en me lamentant et le sang qui a coulé de moi quand je mourais, la mer elle-même ne saurait les contenir ; les tendres affections sont difficiles à rompre, le cycle des naissances et des morts est difficile à arrêter ; cependant j'ai déjà voulu rompre le principe des tendres affections et arrêter les génies de la vie et de la mort ; si, en retirant l'eau de la mer pendant la génération actuelle je ne l'épuise pas, je continuerai à la retirer de génération en géné-

ration. » Alors, s'affermissant sur ses deux pieds, il se mit à épuiser l'eau de la mer avec une calebasse et à la jeter hors de l'enceinte de fer.

Or, un deva nommé Pien-tsing (Pureté universelle) entendit de loin parler de lui et, après avoir profondément réfléchi, se dit : « Autrefois, quand j'étais avec le Buddha Ting-kouang (Dîpamkara), j'ai entendu précédemment dire que cet homme avait obtenu l'exaucement de son souhait et certainement il deviendrait l'Honoré du monde et nous sauverait, nous tous les vivants. » Ce deva alors descendit pour l'aider à retirer l'eau de la mer ; quand ils en eurent enlevé les huit dixièmes, les dieux de la mer furent effrayés et se dirent : « Qui est cet homme pour avoir un tel pouvoir surnaturel illimité ? Quand cette eau sera épuisée, nos demeures seront ruinées. « Alors ils produisirent toutes sortes de joyaux et vidèrent tous leurs trésors pour faire des présents à P'ou-che ; mais celui-ci refusa en disant : « Je désire seulement avoir mes perles. » Les dieux lui rendirent donc ses perles et P'ou-che leur restitua leur eau ; puis il revint dans son pays ; tout le long du chemin il fit la charité ; dans tous les lieux qu'il traversa, il n'y eut plus de pauvres gens ; partout, dans tous ces royaumes, il n'y eût personne qui ne changeât de conduite ; les cinq défenses et les dix actions excellentes devenaient le principe du gouvernement du royaume ; les prisons étaient ouvertes et il y avait des amnisties générales ; la bienfaisance de P'ou-che s'étendait à tous les êtres vivants ; c'est ainsi qu'il parvint à atteindre la dignité de Buddha.

Le Buddha dit aux çramanas : « P'ou-che, c'était moi-même ; son père, c'était le roi Po-fan (Çudhodana) ; sa mère, c'était ma mère Chö-miao ; la fille de l'homme sage, c'est maintenant

K'ieou-yi (Gopâ). Celui qui était alors le génie dans la ville d'argent, c'est présentement Ananda ; celui qui était dans la ville d'or, c'était Maudgalyâyana ; celui qui était dans la ville de lieou-li (vaidûrya), c'était Çâriputra. Ainsi le Boddhisattva, à travers les kalpas multipliés, a fait effort pour pratiquer les quatre sortes de bienfaits et il a formulé avec serment le vœu de secourir tous les êtres. »

Telle est la manière dont la pêramitâ de charité du Boddhisattva exerce la libéralité. »

Il existait trois traditions distinctes sur l'origine des perles : 1° les Huit sources citées dans la « Ratnaparîksâ. » 2° les gouttes de pluie qui tombent dans les huîtres sous le signe de Svâti. 3° les dents d'Asura Bala foudroyé par Indra.

Ces origines se trouvent toutes affirmées dans l'hymne de l'Arthava Veda IV-IO. — que l'on chante après l'initiation des jeunes Brahmanes, lorsqu'on suspend à leur cou la perle ou la coquille perlière pour les préserver de tous maux. Voici la traduction de cette conjuration par la Perle :

« Née du vent, de l'atmosphère, de l'éclair, de la lumière céleste, née de l'or, que cette conque (çankhâ), que cette perle nous protège contre le danger. Avec cette conque, née du sommet des voûtes célestes, de l'Océan, nous frappons et vainquons les Raksas dévorants ; avec cette conque, la maladie et l'imprévoyance, avec cette conque, les femelles des démons. Que cette conque, que cette perle, universel remède, nous protège contre le danger. Née dans le ciel, née dans la mer, apportée de l'Océan, née de l'or, que cette conque, que cette gemme prolonge nos jours. Que cette gemme, née de la mer, née de Vrtra, qui a pour gîte le ciel, nous protège de toutes parts. comme avec un

javelot, contre les Asusras. Tu es l'un des ors, tu es née de Soma. Tu te montres sur le char, tu étincelles sur le carquois. Puisse-t-elle prolonger nos jours ! L'os est devenu la perle pour les dieux. Vivante, elle se meut au milieu des eaux. Je t'attache pour la vie, pour l'éclat, pour la force, pour la longévité, pour une existence de cent années, que la perle te protège ! »

La légende qui donne pour origine aux perles les gouttes de pluie tombées dans la mer et recueillies par une coquille est illustrée par l'apologue suivant extrait du « Boustan » ou Verger de Saadi. Le poète persan y voit le symbole de l'humilité :

« Une goutte de pluie tomba du sein des nuages ; en voyant la mer immense, elle demeura toute confuse.

« Que suis-je, dit-elle, à côté de l'Océan ? En vérité, je me perds et disparaîs dans son immensité ! » En récompense de cet aveu modeste, elle fut recueillie et nourrie dans la nacre d'un coquillage ; par les soins de la Providence, elle devint une perle de grand prix et orna le diadème des Rois. Elle fut grande parce qu'elle avait été humble, elle obtint l'existence parce qu'elle s'était assimilée au Néant. »

Une autre légende persane reproduit presque exactement l'idée de Saadi, mais avec une légère variante : « Lorsque la première goutte de pluie tomba des nuages dans la grande mer bleue, toute petite et plaintive, elle fut roulée par les vagues.

« Que je suis minuscule dans cette immensité ! » s'écria-t-elle. Et la mer lui répondit : « Ta modestie me plaît, je ferai de toi, petite goutte d'eau, une goutte de lumière. Tu seras le plus pur joyau parmi les joyaux, tu règneras sur le monde, tu règneras même sur la femme », et la perle naquit. »



Avec cette conque, nous frappons et vainquons les Raksas... (page 123).

[illegible]

parler, comme les Anciens. Tu es l'œil des [illegible], tu es [illegible] de [illegible]. Tu te montres sur le char, tu étincelles sur le carquois. Pourra-t-elle prolonger nos jours ! L'or est devenu la perle pour les dieux. Vivante, elle se meut au milieu des eaux. Je t'attache pour la vie, pour l'éclat, pour la force, pour la longévité, pour une existence de cent années, que la perle te protège ! »

La légende qui donne pour origine aux perles les gouttes de pluie tombées dans la mer et recueillies par une coquille est illustrée par [illegible] suivant extrait du « Boustan » ou Verger de Saadi. Le grand poète y voit le symbole de l'humilité :

« Une goutte de pluie tomba du sein des nuages ; en voyant [illegible] [illegible] elle devint toute confuse.

« [illegible] suis-je, dit-elle, à côté de l'Océan ? En vérité, je ne [illegible] [illegible] dans son immensité ! » En récompense de cet [illegible] elle fut recueillie et nourrie dans la nacre d'une [illegible] les soins de la Providence, elle devint une perle [illegible] qui orna le diadème des Rois. Elle fut grande parce qu'elle [illegible] humble, elle obtint l'existence parce qu'elle [illegible] [illegible] le néant. »

[illegible] cette légende persane reproduit presque exactement [illegible] [illegible], mais avec une légère variante : « Lorsque la première goutte de pluie tomba des nuages dans la grande mer [illegible] [illegible] et solitaire, elle fut roulée par les vagues.

« [illegible] [illegible] dans cette immensité ! » s'écria-t-elle. [illegible] « Tu modestie me plaît, je ferai de toi, perle [illegible] [illegible] goutte de liqueur. Tu seras le [illegible] [illegible], je [illegible] sur le monde, tu [illegible] [illegible] [illegible] la perle [illegible]. »

[illegible]



Goutte de pluie ou perle de rosée !

Les légendes des différentes contrées rapportent des croyances analogues et les superstitions de l'Inde et de la Perse se retrouvent en Occident dans le sonnet suivant extrait des *Souvenirs Inédits d'un Voyageur* (7).

A Isabelle de B...

Sur la foi d'un berger, Isabelle, à votre âge,
J'ai cru, quand l'arc-en-ciel semblait à l'horizon,
Du bout de son écharpe effleurer le gazon,
Qu'une fée y venait s'asseoir après l'orage ;

J'ai cru qu'elle cachait dans les creux de sillon
Une perle magique, inimitable ouvrage ;
Et j'ai voulu l'atteindre, et j'ai perdu courage,
En voyant devant moi toujours fuir le rayon.

Je vieillis, et ma course à travers la prairie
N'est plus pour y saisir la perle de Féerie ;
Mais je n'accuse pas le berger suborneur ;

De ces contes naïfs j'aime la transparence.
Cet arc-en-ciel qui brille et fuit, c'est l'espérance,
Et la perle introuvable, enfant, c'est le bonheur !

Dans plusieurs provinces, les bergers assurent, en effet, que là où l'arc-en-ciel a touché la terre (et grâce à un effet d'optique cela semble arriver souvent) une fée dépose une perle magique qui vaut à elle seule tous les trésors de l'Empereur Charlemagne.

Les enfants courent la chercher et se désolent de ne trouver sur le gazon d'autres perles que des gouttes de rosée.

Une idée assez proche de celle-ci s'exprime dans la chanson de Sindbad-le-Marin. Le voyageur oriental compare le trésor des perles à celui de la gloire, tous les deux sont la récompense de l'effort et stimulent le courage :

« Les peines font la gloire acquise encore plus belle ; la gloire des humains est la fille immortelle de bien des longues nuits qui passent sans sommeil ! »

« Celui qui veut trouver le trésor sans pareil des perles de la mer, blanches, grises ou roses, se fait plongeur avant d'atteindre aux belles choses. »

« Il suivrait l'impossible espoir jusqu'à sa mort celui-là qui voudrait la gloire sans effort ! » [8]

Enfin, les deux légendes indiennes qui suivent illustrent et situent toute l'histoire du joyau.

Nous y voyons les risques et les peines qui accompagnent sa découverte et le ravissement que procure sa possession.

YETIMA [9]. — « Bien des marins m'ont parlé de la fameuse perle connue sous le nom de Yétima (orpheline) parce qu'elle n'a pas sa pareille au Monde. Voici les détails qu'on m'a contés sur son histoire. Il y avait à Oman un homme nommé Mouslim fils de Becher. C'était un personnage pieux et de bonne conduite, il faisait métier d'équiper des plongeurs pour la pêche des perles. Il possédait quelque fortune ; mais ses affaires avec les plongeurs réussirent si peu qu'il dissipa tout son bien et resta un beau jour sans ressources, sans vivres, sans vêtements, sans un objet dont il pût faire argent, sauf un bracelet de cent dinars qu'avait sa femme.

« Donne-le moi, dit-il à sa femme, pour que j'en emploie la valeur à équiper une nouvelle troupe de plongeurs ; peut-être Dieu nous favorisera-t-il de quelque heureuse rencontre. » « Allons donc ! dit la femme. Il ne nous reste plus rien pour vivre, nous sommes réduits à la mendicité. Vivons du moins avec le



prix de ce bracelet, plutôt que de le perdre dans la mer ! »

Mais le mari sut l'amadouer et emporta le bracelet qu'il vendit. Tout l'argent fut employé à équiper des plongeurs avec lesquels il s'en alla aux pêcheries. Il avait été convenu que la pêche durerait deux mois, pas davantage. Les hommes pendant 59 jours plongèrent, tirant des huîtres et les ouvrant, sans rien trouver. Le soixantième jour, ils plongèrent au nom d'Eblis (Satan), « que Dieu maudisse ! » et cette fois ramenèrent une huître qui contenait une perle de grande valeur ; peut-être valait-elle tout ce qu'avait possédé Mouslim depuis sa naissance jusqu'à ce jour. « Voilà, lui dirent les pêcheurs, ce que nous avons trouvé au nom d'Eblis ! » Mouslim prit la perle, la réduisit en poudre et la jeta à la mer.

« Eh quoi ! dirent les plongeurs ; est-ce ainsi que tu fais ? Tu n'as plus rien, tu es réduit au dernier dénuement ; il t'échoit une si magnifique perle qui peut-être valait des millions de dinars et tu la mets en poussière ! » « Gloire à Dieu ! répliqua-t-il. Me serait-il licite de tirer profit d'un bien obtenu au nom d'Eblis ? Dieu ne saurait le bénir. C'est pour m'éprouver qu'il a fait tomber cette perle entre mes mains. Si je l'avais gardée, vous auriez tous suivi l'exemple, en ne plongeant plus qu'au nom d'Eblis, péché dont le plus grand profit ne peut compenser la gravité. Par le Dieu unique ! quand même j'aurais là toutes les perles de la mer, je n'en voudrais point à ce prix. Allez, plongez encore et dites : Au nom de Dieu et sous sa bénédiction ! »

Les pêcheurs plongèrent donc suivant ses ordres et la prière au coucher du soleil de ce jour-là, qui était le dernier des soixante, n'était pas faite qu'ils mirent la main sur deux perles, dont l'une était la Yétima et l'autre d'une valeur beaucoup

moindre. Mouslim les porta l'une et l'autre au Calife Rachid, lui vendit la Yétima soixante-dix mille dirhems et la petite trente mille, il retourna à Oman avec cent mille dirhems. Il s'y bâtit une grande maison, acheta des esclaves, acquit des biens-fonds. Sa maison est bien connue à Oman ; et voilà l'histoire de la perle Yétima. »

LÉGENDE DES PERLES NOIRES. — « Un jour qu'Amry le plongeur venait vendre au joaillier de la Cour les perles qu'il était allé chercher sous les flots d'or de l'île de Bahrein, la belle Anouba, la femme du Calife, fit arrêter son palanquin à la porte du marchand, et lui présentant une admirable perle noire aux reflets dorés.

« Peux-tu me vendre, dit-elle, une perle semblable ? »

Le marchand prit la perle, la posa sur un coussin de soie, et la contempla, les deux mains croisées sur la poitrine, comme un brahmine en adoration. Mais bientôt il secoua la tête avec découragement et répondit : « Il n'y a pas deux perles semblables dans l'univers. »

Amry, qui s'était approché, répéta tout bas les paroles du marchand.

« Ainsi, reprit la belle Anouba, vous ne chercherez même pas à gagner les vingt mille sequins que j'offre pour prix de ce bijou ? »

« Princesse, dit le marchand en courbant le front jusqu'à terre, demandez-moi des émeraudes aussi grosses que des œufs de pigeons, des agates arborescentes, des cabochons de topaze étincelants comme des yeux de tigre, et les rubis de Ceylan qui jettent des flammes dans la nuit. Votre humble esclave déposera tous ses trésors à vos pieds... Mais les étoiles tomberont en pluie

d'or sur les dômes de votre Palais, avant qu'il ait trouvé une perle semblable à celle-ci. »

Pendant qu'il parlait, la Princesse regardait sous son voile, Amry, qui se tenait adossé contre un pilier de bambou, les yeux fixés sur la perle.

« Cet homme est un de vos esclaves ? » demanda-t-elle au marchand.

Amry releva fièrement la tête et dit : « Je suis Amry, le pêcheur de perles ; le fils de ma Mère est libre.

— Amry, dit Anouba, veux-tu gagner les vingt mille sequins ?

— Demandez-moi plutôt si je veux mourir, répondit le pêcheur d'une voix grave.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a, reprit Amry, dans la baie de l'île de Bahrein, à deux cents brasses de profondeur, un banc de madrépores sur lequel le vieux Phangar, le plus fameux pêcheur du Golfe, a trouvé dans sa jeunesse la perle noire que le prince Mescheb porte enchâssée sur le pommeau de son poignard ; mais Phangar n'est jamais redescendu dans cet abîme et il pâlit et frissonne de terreur quand il passe dans sa barque au-dessus du banc où il a trouvé la précieuse perle.

— Qu'avait-il donc vu ? demanda la belle Anouba avec une avide curiosité.

— Lorsque Phangar, le pied droit passé dans l'étrier de la sonde, donna le signal à ses compagnons, et que la masse de plomb attachée à la corde l'entraîna dans l'abîme, il traversa une nappe d'émeraudes qui grondait et bouillonnait autour de lui comme la lave d'un volcan. Le choc fut si violent lorsque la sonde toucha le fond, qu'il tomba sur les genoux et les mains. Les lames tranchantes et les pointes de coraux, dont la piqûre brûle comme

des fers rouges, firent couler son sang par cent blessures, mais il ne pouvait se plaindre. Il se mit à l'œuvre et avait déjà une vingtaine de coquillages dans sa poche de toile, quand il lui sembla que le banc se soulevait près de lui, et qu'une masse flottante, grisâtre comme les madrépores, s'avançait lentement en agitant de longs rameaux flexibles comme des lianes. Un des rameaux glissa sur sa poitrine nue et s'y fixa, mais Phangar ne pouvait crier. Une gigantesque araignée de mer flottait à deux brasses de son visage, dardant sur lui ses yeux vert pâle qui formaient comme deux rayons lumineux.

Les compagnons de Phangar qui étaient restés dans la barque, sentant la corde d'appel se roidir subitement, se hâtèrent de la tirer à eux. Le pêcheur avait perdu connaissance et il portait sur ses flancs, les traces de l'étreinte du monstre. Trois jours après, lorsqu'il ouvrit les huîtres perlières qu'il avait ramassées, il trouva dans l'une d'elles une superbe perle noire qu'il vendit 100 pièces d'or au Prince Mescheb.

— Eh bien, dit la femme du Calife, puisque tu sais si bien où se trouvent les perles noires, il faut plonger dans le Golfe de Bahrein, tuer le monstre qui garde les trésors et me rapporter la perle que je désire, que je veux avoir.

— Amry répondit : « J'ai une vieille mère infirme qui ne vit que de mon travail, j'ai une fiancée, une orpheline à aimer et à protéger... d'ailleurs, je risquerais inutilement ma vie pour satisfaire votre désir, il n'y a pas, dans tous les Océans, deux perles semblables. »

Anouba regarda pendant une minute le pêcheur entre les voiles de son Yachmack, et lui dit : « Viens demain au Palais à la cinquième heure du jour. »

Puis elle remonta dans son palanquin.



Amry, le lendemain, revêtit ses habits de fête et se rendit au Palais du Calife. Un noir muet, qui l'attendait à la porte des jardins, le conduisit dans l'appartement de la Princesse. Anouba, toujours voilée, était accoudée sur les coussins d'un sofa. Elle fit un signe au noir qui se courba comme un arc et disparut aussitôt.

— Approche, dit la Princesse au pêcheur.

Celui-ci fit deux pas en avant et fléchit le genou.

— Tu dis, reprit Anouba, que la nature ne peut créer deux perles semblables, regarde ! »

Et son bras, chargé de bracelets sonores, tournant autour de son visage, fit tomber la gaze soyeuse qui le voilait.

Amry poussa un cri d'admiration et resta aussi immobile qu'une statue de pierre. Ce n'était pas avec des yeux que la Princesse le regardait : c'était avec deux diamants noirs enchâssés dans un visage de fée, poli comme l'ivoire, plus blanc, plus pur qu'un lys baigné dans un rayon de lune. L'étincellement qui avait ébloui Amry s'éteignit peu à peu, comme voilé par un nuage, et il ne vit plus que deux prunelles de gazelle, chargées d'enivrantes et tièdes effluves, qui le regardaient dans le cœur.

Anouba ouvrit les lèvres pour parler ; mais Amry, étendant ses bras vers elle, murmura d'une voix brisée : « J'irai chercher la perle au fond de l'abîme de Bahrein, et je laisserai mon sang et ma chair sur les pointes des madrépores, comme je laisse ici mon cœur et mon âme ! »

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, Amry prit sa barque et se dirigea vers le lieu où il savait trouver le trésor. Quand il fut descendu au fond de la mer, il se hâta de remplir sa poche de toile des plus beaux coquillages. Il s'apprêtait à remonter vers la surface, quand il aperçut dans une anfractuosité d'un rocher,

une huître d'une grosseur extraordinaire. Il s'en saisit. Mais, au même moment, un monstre qu'il n'avait pu voir jusqu'alors s'élança vers lui et l'enlaça, cherchant à l'étouffer. Amry lutta de toutes ses forces, il sentait la vie lui échapper par de nombreuses blessures ; enfin, d'un effort suprême, il réussit à dégager sa main droite et à plonger son poignard entre les deux yeux de la gigantesque araignée. Il agita le signal d'appel et ses compagnons se hâtèrent de le remonter ; mais, quand il arriva à la lumière du jour, il perdait tant de sang par les yeux, le nez et la bouche, qu'il s'évanouit et ne put reprendre ses sens que quelques heures après, dans le palais de la femme du Calife, où elle l'avait fait transporter.

Quand il revint à lui, il fut tout surpris de se trouver dans ce lieu inconnu, et surtout de voir la belle Princesse, le visage découvert, seule auprès de lui.

— Eh bien ! lui dit-elle de sa voix mélodieuse, as-tu réussi ?

— Oui, répondit Amry, le monstre a bu mon sang, mais je l'ai tué, et voici le trésor qu'il gardait au fond de la mer. Il lui tendit l'huître ouverte dans laquelle se trouvait une perle merveilleuse encore plus belle que celle du prince Mescheb.

La princesse poussa un cri d'admiration et resta en extase devant ce joyau incomparable de la nature.

— Dis-moi ce que tu veux, lui dit-elle, si tu le désires, ma fortune est à toi.

Mais Amry, se prosternant à ses pieds, lui répondit :

— Princesse, garde tes richesses, Amry n'en saurait que faire. Tu lui as pris son cœur et son âme ; le pauvre pêcheur, ne pouvant espérer ton amour, préfère se donner la mort.

Et plus prompt que la pensée, il se plongea son poignard dans le cœur.

APPENDICE

La première édition de cet ouvrage publié chez l'éditeur Payot, date d'une année.

Dans cet intervalle, la situation du commerce de la perle a subi des changements notables qu'il est intéressant d'indiquer rapidement. Ces variations constantes ont pleinement réalisé les prédictions exprimées par l'auteur dans le chapitre intitulé : l'Avenir de la Perle.

Trois causes importantes : d'une part, la difficulté qu'éprouvent les pêcheurs de se nourrir avec le maigre gain qu'on leur laisse ; d'autre part, l'augmentation continuelle de la demande de la part de pays qui, jusqu'à ce jour n'utilisaient pas la perle, enfin, le désir naturel dans des temps troublés de posséder des biens facilement transportables, devaient augmenter, d'après lui la valeur de la perle dans des proportions inusitées.

On peut dire aujourd'hui, d'une façon générale, que cette valeur a plus que doublé. Voici, à peu près exactement, les modalités de cette ascension.

L'Amérique, l'Angleterre, la France, pays acheteurs par excellence, ont acquis peu de grosses perles, sans doute par suite des impôts élevés établis sur les grandes fortunes. Par contre, la grande masse du peuple a manifesté pour la perle un goût dont peuvent témoigner de nombreux exemples de simples ouvriers allant dans les boutiques des joailliers pour acheter des colliers de 10.000 francs. Par suite, les petites marchandises, jusqu'à 8 grains, ont presque quintuplé. Au-dessus de cette grosseur, l'augmentation a été, en moyenne, de 30 à 40 °/₀.

Cette augmentation a d'autres causes encore, et, en particulier, la baisse du change du franc par rapport à la monnaie des pays qui ont pour étalon l'argent, comme la Chine, où le taël a passé de 3 fr. 60 — cours d'avant-guerre — à 21 francs environ, et les Indes dont la roupie, nécessaire aux achats de perles vaut de 6 fr. 50 à 7 francs, au lieu de 1 fr. 67, avant la guerre. Il n'est pas inutile de dire, à ce sujet, que l'argent, dont la valeur avant la guerre était de 110 francs, vaut actuellement 600 francs.

Il n'est pas douteux que les changes se fixeront un jour aux alentours

des cours normaux. La France, riche et laborieuse, reprendra sa place dans le monde et retrouvera la confiance qu'on lui a toujours témoignée. Nous ne croyons pas cependant que le relèvement du cours du franc détermine une baisse considérable de la valeur de la perle. Tout au plus, y aura-t-il au début un léger fléchissement, mais la perle reprendra bientôt sa marche ascendante et triomphale.

En effet, son prix n'est pas encore établi au cours nouveau et tout récent de la roupie (celle-ci ne vaut 7 francs que depuis peu de mois). Il faut donc prévoir encore pour la perle une hausse d'environ 30 à 40 °/₀. Et, sans doute, au moment où se stabilisera à la normale le cour du franc, la baisse momentanée qui se produira sur les perles ne fera-t-elle qu'équilibrer cette hausse, pour laisser reprendre ensuite le mouvement ascensionnel.

On a vu, pendant la guerre, les pays les plus malheureux, comme l'Autriche, l'Allemagne et surtout la Russie, subsister grâce à la vente de leurs bijoux. Ceux qui purent emporter avec eux et vendre leurs perles se sont trouvés presque dans l'aisance, étant donné le prix considérable qu'ils en ont tiré. Ainsi la perle a dépassé son utilisation primitive pour devenir une véritable monnaie internationale.

La grande quantité de bijoux qu'ont vendus les pays appauvris a d'ailleurs été très vite absorbée et jamais le stock de perles des principaux marchands du monde entier n'a été si faible qu'actuellement.

Le lecteur voudra bien tenir compte de ces corrections nécessaires et doubler dans son esprit tous les chiffres, notamment ceux relatifs au rendement des pêcheries.





TABLE DES ILLUSTRATIONS





TABLE DES MATIÈRES





BIBLIOGRAPHIE



BARBOT (Charles). — « Guide pratique du Joaillier », Paris, Hetzel.

BERQUEM (Robert de). — « Les Merveilles des Indes Orientales », 1661.

BERTHELOT. — « Les Perles et leur rôle dans l'Histoire ».

BOECE DE BOOT (Anselme). — « Le Parfait Joaillier », Lyon, 1644.

CAIRE. — « Science des Pierres Précieuses ».

CATTELLE (W.-R.), « The Pearl ». Lippincott C°, Philadelphia, 1907.

CHAVANNES (E.). — « Cinq cents Contes et Apologues » extraits du Tripitaka chinois. — Paris, Ernest Leroux, 1910.

COURTET (H.). — « Nacres et Perles ».

DASTRE (A.). — « Les Perles Fines ». — Revue des Deux Mondes, 1er Février 1899.

DUTENS. — « Traité des Pierres Précieuses ».

FINOT (Louis). — « Les Lapidaires indiens ». E. Bouillon, Paris, 1896.

FONTENELLE (Julia de). — « Nouveau Manuel complet du Bijoutier ». Librairie encyclopédique de Roret, Paris, 1855.

HALPHEN (Edmond). — Articles « Dictionnaire du Commerce », 1840.

HAUY. — « Traité des caractères physiques des pierres précieuses ».

HENCKEL. — « L'origine des pierres ».

JAIMETAZ (Ed.), FONTENAY (E). « Diamants et pierres précieuses ». Paris, Rothschild, 1881.

JEFFRIES. — « Le Traité ».

KUNZ et STEVENSON. — « The Book of the Pearl ». Macmillan C°, London, 1908.

PLINE. — « Histoire Naturelle ». Traduction Littré.





NOTES



(1) KUNTZ et STEVENSON. « *Book of the Pearl* », p. 4.

(2) *Lapidaires Indiens*, Louis FINOT, Paris, 1896.

(3) *Lapidaires Indiens*, Louis FINOT, Paris, 1896.

(4) « Agastimata » Stances 124-125-126. — *Lapidaires Indiens*, L. FINOT, p. 98.

(5) « Brhatsamhita », Stance 30. — *Lapidaires Indiens*, L. FINOT, p. 67.

(6) « Lieou Tou Tsi King » n° 9. — E. CHAVANNES, *Cinq cents Contes et Apologues extraits du Tripitaka Chinois*, pp. 30 à 38.

(7) DE MUGENT. — *Souvenirs inédits d'un voyageur.* — Feuilleton du journal « La Foi Bretonne », 10 mai 1851, Saint-Brieuc.

(8) *Les Mille et une Nuits.* Trad. du Dr MARDRUS.

(9) M. DEVIC. *Adjâ ib Al-Hind* (*Les Merveilles de l'Inde*). Alphonse Lemerre, Paris. Ouvrage arabe inédit du xe siècle. Traduit pour la première fois d'après un manuscrit de la Collection de M. Schefer, copié sur un manuscrit de la Mosquée Sainte-Sophie à Constantinople. LXXXI, pp. 113-114 et suivantes.






ACHEVÉ
D'IMPRIMER
EN OCTOBRE 1920
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
G. KADAR

